

Bibliothèque Nationale du Québec

Soeur THIBAULT, supérieure,
de l'Hôtel-Dieu d'Arthabaska.

France et Rome

HUMBLE GERBE DE SOUVENIRS

d'une Congressiste

de

PARIS-BRUXELLES



L'Imprimerie d'Arthabaska, Inc.
Imprimeur

1933


ARCHIVES DE LA PROVINCE DE QUEBEC
SECRÉTARIAT DE LA PROVINCE

France et Rome

Nihil Obstat

Mgr L.-A. Côté, P.D.,

Censeur ad hoc.

Arthabaska, 1er Nov. 1933.

Imprimatur

† J.-S.-H. Brunault,

Evêque de Nicolet.

Nicolet, 1er nov. 1933.

Soeur THIBAULT, supérieure,
de l'Hôtel-Dieu d'Arthabaska.

France et Rome

HUMBLE GERBE DE SOUVENIRS
d'une Congressiste
de
PARIS-BRUXELLES



L'IMPRIMERIE D'ARTHABASKA, INC.
IMPRIMEUR

1933

ARCHIVES
DE LA
Province de Québec

D
921
T452
1933

Hommage à l'Immaculée

A Lourdes, dans le roc,—au flanc d'un mont superbe—
J'ai vu l'églantier que ton pied fit fleurir !...
Mère, sous ton regard, je dépose une gerbe
De bien pauvres épis... oh ! daigne la bénir.

Pourquoi ces pages ?

après tant d'autres....

Tout d'abord, est-il même nécessaire de le dire, les pages qui vont suivre ont été hâtivement écrites, parce que destinées à l'intimité religieuse; en effet, il paraît plutôt restreint l'intérêt que peut offrir le récit de voyage d'une humble sœur hospitalière qui, sur les grandes ou les petites routes, va droit son chemin vers le but proposé, ne cueillant qu'au passage, les fleurs mises par la Providence à la portée de sa main.

Toutefois, il s'est trouvé des cœurs indulgents ou par trop bienveillants, peut-être, pour exprimer le désir de voir ces jets d'une plume inhabile, réunis en un modeste faisceau.

Au nombre de ceux-là, figure, au tout premier rang, Monseigneur notre vénéré Supérieur ecclésiastique à qui je dois intégralement, et l'idée initiale du voyage et ses moyens de réalisation.

M'incliner devant le désir exprimé devenait donc « a priori » : Hommage de reconnaissance. Je me suis inclinée...

Les horizons lointains, l'Océan, ses vagues et ses flots apportent, à qui les contemple pour la première fois, des impressions variées comme les âmes; ainsi en est-il de celles que peut faire naître le coin du sol de l'Ancien Monde que j'ai foulé: « la France », mère patrie où dorment les aïeux ; « l'Italie » et sa Ville Eternelle, centre de la Catholicité, où bat le cœur du Père par excellence; l'héroïque « Belgique » enfin, terre de foi et de loyauté.

Puissent donc ceux qui liront ces pages, écrites au rythme berceur des flots ou sous le ciel d'Europe, n'être pas trop déçus, c'est mon souhait du moment.

VERS L'INCONNU

A bord de l'Alaunia

Sous la blanche égide de la Madone, si fervemment invoquée au foyer familial, me voici, en compagnie de la très honorée Mère Lacas et de sœur Allard, en route vers la vieille Europe.

La halte de deux jours, dans notre chère Maison de Montréal, m'a apporté, et le bonheur du revoir fraternel et la jouissance des délicatesses de son affection.

Le 21 avril au matin, jour fixé du départ, je subis le charme prenant du chant suave, si souvent entendu au cher « chez nous »:

Vierge fidèle,
A ma nacelle,
Garde toujours l'azur des flots...

modulé avec beaucoup d'âme, durant la sainte messe, par les voix d'artiste de nos chères sœurs montréalaises. Ce chant, qui s'harmonise si bien à la prière intime de l'heure pré-

sente, se grave dans ma pensée, ou plutôt s'y fixe, semblable au phare lumineux qui réconforte le voyageur en lui montrant l'astre tutélaire, destiné à le guider sûrement au port.

Mais, l'évocation des flots et de leur Reine bénie rappelle vite que le voyage projeté doit commencer par la traversée de l'Océan, et le port de Montréal, marquant la minute décisive de l'adieu, la nette précision d'un revoir éloigné, est là, qui nous attend.

Huit heures, quarante-cinq.—Un dernier mot, une touchante effusion fraternelle, des larmes furtivement essuyées de part et d'autre, pour éviter de jeter des ombres sur ce jour qui me brise comme au matin tout proche du 18, et... en avant !

Moins d'un quart d'heure plus tard, nous franchissions la passerelle du paquebot, où déjà circulaient une foule de gens, venus accompagner quelques-uns des leurs et leur offrir un dernier témoignage d'estime ou d'affection.

Nos bien-aimées sœurs de Montréal sont littéralement débordées par l'affluence des médecins, des amis et des gardes-malades qui les entourent.

Absolument étrangère à tous, exception faite

pour deux ou trois médecins connus, il m'est loisible de jouir dans l'intimité : nos deux sœurs tourières ne me représentent-elles pas, à cette heure, tout le personnel du cher *Arthabaska* ? Aussi, c'est douceur de leur donner paisiblement mes dernières commissions pour les habitantes du cloître aimé dont, soit dit en passant, je bénis les grilles de nous séparer de la grande foule, bien que j'adore la Volonté divine qui, dans ses desseins secrets mais toujours sages, m'oblige à la coudoyer, d'ici quelques mois.

Leurs Excellences Monseigneur Georges Gauthier, archevêque-coadjuteur de Montréal, et Monseigneur l'auxiliaire A.-E. Deschamps, ayant daigné se rendre au salon de *l'Alaunia* saluer nos sœurs de Montréal, c'est sous leurs mains bénissantes, puis-je dire, que nous quittons le port. Faveur insigne, espoir d'heureux présage !

Ces bénédictions me rappellent, à moi, que je suis partie « un peu plus » que mes compagnes, puisque, sur mon front, d'autres les ont précédées, larges comme le cœur de notre vénéré Premier Pasteur de Nicolet et de notre dévoué Supérieur.

Dix heures, vingt.—Un cri de sirène... La

passerelle est retirée, le bateau lève l'ancre, et... lentement, lentement, comme à regret, s'éloigne de la rive où pendant quelque temps, s'agitent des mains amies en signe d'adieu.

Instant solennel qui me saisit et semble me clouer sur place.

Aussi longtemps, et d'aussi loin que le regard peut embrasser la distance, même à l'aide d'une toute pauvre lunette d'approche, immobile et muette sur le pont, je comprime à grand'peine, les battements de mon cœur, tandis que mes yeux restent invinciblement fixés vers les « deux silhouettes » qui m'attirent au tout premier rang de la vague humaine de la rive, et qui graduellement, diminuent de précision, s'estompent dans la brume indécise des lointains, puis disparaissent totalement pour me laisser seule avec le passé et le souvenir, faire voile vers l'inconnu.

Seule ? Non. Mes bien-aimées compagnes sont là, en apparence moins impressionnées que le « pauvre moi », et, avec émotion, elles évoquent les rives de France.

Cette radieuse vision de la chère et douce France, où nous attendent, par delà Le Hâvre, des Mères et des Sœurs au cœur débordant de

fraternelle affection et de chaude sympathie, me fait tressaillir d'un réel bonheur.

Nous quittons le pont et nous acheminons alors vers nos cabines. En arrivant à la mienne, A 85, mon regard se pose sur un carreau de papier à teinte douce, portant mon nom. L'écriture bien connue fit perler à mes cils une larme d'attendrissement. N'était-ce pas un Père aimé et vénéré, dont l'exquise délicatesse venait me souhaiter la bienvenue à bord de l'*Alaunia*, et m'apporter des paroles empreintes d'une bonté touchante ?

Gloire à Dieu qui a fait les cœurs nobles et grands, et reconnaissance à ceux-ci pour le bien qu'ils nous font. Gloire à Dieu, de même, pour ses trésors de bonté envers les moindres de sa famille, à qui Il donne de trouver mesure pleine de douces jouissances sous chaque don de sa main. Un mot ! en voilà assez pour mettre du soleil dans une âme et lui faire dominer la vague tristesse qui menaçait de l'étreindre, en s'éloignant des rives du sol natal.

Quant à Mère Lacas et sœur Allard, après avoir été l'objet d'une véritable ovation, leurs cabines sont encombrées de cadeaux, de sou-

haits et de fleurs qui leur portent de multiples hommages d'estime et d'affection.

Ces cabines, attrayantes, nous procureront au cours de la traversée tout le confort moderne, bien qu'elles ne réussissent pas, pour le moment, à capter nos bonnes grâces.

La température idéale, les rayons d'un soleil bienfaisant, une vraie et tiède brise printanière, tout semble une douce invite au repos. Il nous tarde donc de faire connaissance avec les chaises du pont, qui nous offriront l'avantage de respirer le grand air et de jouir du spectacle de la nature en éveil, sur les bords du Saint-Laurent à peine sorti de la torpeur où le plongent, pour de longs mois, les gels et les glaces de nos hivers canadiens.

Le fleuve géant est paisible et sa surface, presque lisse; ses eaux, boueuses à cette saison, chargées de détritus et de débris d'algues desséchées, se hâtent pourtant vers la grande mer, et nous bercent doucement sous le rythme de leurs flots.

Je songe au majestueux Saint-Laurent, tant chanté et tant vanté par nos poëtes et... je ne puis me défendre du regret de ne pouvoir contempler des eaux limpides, où se reflèterait le bleu du ciel.

La longue course du fleuve-roi l'a-t-elle donc présentement défiguré? Peut-être? et la vie

parfois, lui ressemble... Quelle analogie! Quel rapprochement étrange, mais vrai au fond !

Daigne le Tout-Puissant, garder à notre front la limpidité de son aurore, et charger la course vertigineuse de nos ans, de fleurs et de fruits qui l'embellissent, la couronnent, et ne la laissent se défigurer jamais un seul instant.

Tout le long du jour de ce *21 avril*, désormais inoubliable, puis-je dire, je médite et je contemple la beauté des œuvres du Créateur, fascinée par l'harmonie incomparable qu'Il a jetée, comme en se jouant, sur l'ensemble de l'univers.

Entre temps, le « clairon » fait entendre son appel strident, et dans une spacieuse salle à manger, parfaitement aménagée et invitante, un menu choisi s'offre à sustenter le corps, que l'on voudrait pourtant presque oublier, mais, impossible ! le grand air aiguise l'appétit, et le régime du bord se charge de le seconder: huit heures, petit déjeûner; onze heures, tasse de bouillon; une heure, déjeûner; cinq heures, le thé, et sept heures, dîner: le tout, servi par des maîtres d'hôtel ou garçons de table, polis, affables et réellement distingués.

La vie à bord s'annonce facile, tout au moins; elle a été agrémentée aujourd'hui de petits

incidents. A *trois heures p.m.*, pendant que je considère avec intérêt les rives que nous longeons, émaillées des deux côtés de multiples clochers et de charmantes villas et chalets, la cloche s'ébranle et l'ordre est donné de nous rendre sur le pont, en ayant bien soin d'apporter l'appareil de sauvetage déposé dans chaque cabine. Voici donc nos soixante-douze passagers de première classe, munis du dit appareil, lequel, de loin, nous fait ressembler à des « bossus », grimpant en toute hâte sur le pont d'arrière du vaisseau: les fronts des voyageurs qui en sont à leur première traversée de l'océan, se rembrunissent ou deviennent quelque peu soucieux. Songez donc ! il n'y a pas six heures que nous sommes embarqués... et le fleuve est si calme! Heureusement, le ton et le geste de l'officier rassurent bien vite : ce n'est qu'un exercice d'entraînement en vue de prévenir les éventualités possibles du large, et les surprises du golfe ou de la grande mer.

Le soir, vers *six heures,* nous étions en vue du magnifique pont de Québec, et plus nous nous approchions de son imposante stature de fer ou d'acier, moins, nous semblait-il, notre grand mât et nos cordages auraient libre entrée sous ses arches par trop démesurément basses.

Illusion d'optique! qui ne manque pas de nous étreindre, malgré la certitude qu'elle est telle, et rien autre chose!

A *six heures et demie*, notre grand mât s'engageait fièrement sous le pont, faisant mine d'abaisser son front altier pour le saluer au passage, tandis que je m'inclinais devant le Dieu puissant et bon qui régit la nature et ses lois.

Sept heures précises nous mettait en face de la vieille citadelle de Québec. Dans l'obscurité qui enveloppait le Cap Diamant, la ville, bâtie en amphithéâtre, étincelait vraiment de multiples diamants, dans la demi-nuit.

L'heure du souper étant sonnée, nous descendons à la salle à manger et expédions, aussi vite que possible, le menu et ses services compliqués, car le mot souper s'est glissé par habitude sous ma plume, et il faut bien ne pas perdre de vue que ce dernier repas s'appelle bel et bien un dîner.

De retour sur le pont, un petit navire qui a nom le *Plessis*, avait accosté le nôtre, lequel s'était « complaisamment » arrêté, et, par la passerelle les reliant momentanément tous deux, recevait plusieurs passagers de Québec, devant faire route avec nous, vers l'Ancien

Monde. Au nombre de ces derniers, mentionnons le révérend Père Lévesque, provincial des Rédemptoristes, qui se rend à Rome.

Une demi-heure, tout au plus, suffit pour le transbordement. Le *Plessis* retourna dormir dans la rade du vieux port de Québec, et moi, pour la première fois de ma vie, je m'en fus dormir au fond d'une cabine de navire, entre les flots et le ciel constellé de points d'or, non sans avoir répété avec plus de ferveur que jamais, à l'office de Matines, le cantique de saint Ambroise et de saint Augustin, notre Père : « *Te Deum laudamus, Te Dominum confitemur* ». Cependant, le sommeil tarda à venir, et le fait est, peut-être, que je ne l'avais pas invité assez tôt... après une journée remplie d'émotions nouvelles !

L'escale de Québec ne comportait la remise d'aucun courrier, ce privilège étant réservé à la Pointe-au-Père que nous devions atteindre le lendemain, à bonne heure. En conséquence, nous nous installâmes *confortablement* dans un secrétariat attenant à une petite bibliothèque, pour y laisser courir notre plume, guidée par notre cœur plus que par la raison assurément. Qu'importait à cette heure vraiment, que le cœur primât le « bon sens », n'était-ce

pas sa dernière ressource pour atteindre ceux qu'il aime, avant de gagner le large, et de se sentir dans la solitude et l'immensité, perdu, bien seul, sous le regard de Dieu ?

Durant ce temps, sans que nous nous en fussions rendu compte le moins du monde, tant sa marche avait été paisible tout le jour, l'*Alaunia* avait dû ralentir son allure, puis, s'arrêter définitivement, pour ne continuer sa route en avant, que plus de quatre heures plus tard, soit, vers trois heures du matin, c'est-à-dire, si je ne me trompe, à marée haute,—ce vaisseau de 14,000 tonnes n'ayant pu s'accommoder ce soir-là, à la marée basse du fleuve.

Le 22 avril, le soleil remplace la cloche du monastère, pour le réveil; ses rayons tardifs ne réussissent à mettre la petite communauté sur pied qu'à sept heures. Le révérend Père Lévesque ne devant être pourvu de son autel portatif qu'à l'escale de la Pointe-au-Père, nous en profitons pour prendre le repos plus prolongé que réclament de droit, et l'organisme et les nerfs.

Par suite du retard imprévu de la nuit précédente, nous n'atteignons la Pointe-au-Père que vers onze heures a.m. et la scène typique du transbordement se renouvelle.

Cette fois, il fait grand jour, et nous pouvons suivre avec intérêt les faits et gestes du *Jalobert*, qui se dirige habilement vers nous et vient chercher le pilote qui a conduit le vaisseau jusqu'ici. Désormais, le capitaine prendra le commandement : ici comme ailleurs, à chacun sa sphère d'action, son domaine privilégié. Les droits de l'expérience trouvent à s'exercer sur un point, ceux de la science sur un autre, et, c'est sagesse.

Je suis charmée vraiment de la discipline de l'équipage: la courtoisie, la politesse, la bienveillance du personnel frappe à première vue; chacun est à son poste: officiers, matelots et mousses remplissent leur devoir avec une dignité et un cachet de distinction qui plaisent.

Tous ces gens agissent servilement et avec grâce, pour la consigne et l'étiquette, et, c'est très beau; aussi, cela fait songer que c'est excellemment servir l'honneur de la religion que de mettre à son service ces vertus tout humaines, si elles sont doublées de dévouement absolu et de surnaturelle charité.

Mais, me voici loin du *Jalobert*, qui en effet, notre pilote à bord, s'éloigne rapidement, emportant les témoignages derniers d'affection, offerts sous le ciel canadien.

Demain, nous aurons contourné le littoral gaspésien et dépassé l'île d'Anticosti, avant que le soleil n'ait songé à nous départir ses rayons.

Déjà, c'est le lointain ! Nous devons avancer nos montres de cinquante minutes dès ce soir, et la froide température de l'après-midi, je devrais dire, la température glaciale et le roulis prononcé du vaisseau, nous avertissent que les vagues du golfe sont plus longues que celles du fleuve et s'apprêtent, qui sait ? à être méchantes.....

L'heure du souper me surprend avec, au cœur, un malaise indéfinissable qui me fait regagner immédiatement ma cabine sans avoir rien pris. Sont-ce les premières atteintes du mal de mer ? En tout cas, « Reine des flots, murmuré-je instinctivement, pitié pour votre enfant ». Grâce à Dieu, ce ne fut chez moi qu'un « accès passager », dissipé en deux minutes, et je regagnai sans plus de cérémonie la salle à manger.

La transition entre le fleuve et le golfe n'eut pas d'autre effet—je m'endormis, ce soir-là, réellement bercée par la mer que je trouvais délicieuse—et le lendemain, nous étions toutes trois sur pied, et le cœur solide. Plaise à Dieu

que l'Océan ne nous atteigne pas plus profondément.

Aujourd'hui, *dimanche 23,* le soleil se fait radieux et la brise, plutôt douce. A sept heures, nous sommes réunis dans le salon, transformé pour le moment en chapelle. Sur une table, recouverte d'une longue nappe blanche sous laquelle elle disparaît entièrement, repose un autel portatif. Crucifix, calice, missel, canons, cierges, tout est disposé dans ce minuscule espace. Une autre table porte les ornements sacerdotaux et les burettes. Ce modeste apparât impressionne tout autant que les décors des grandes cathédrales.

Entre la mer et le ciel, Jésus va descendre pour nous ! alors que notre *Alaunia* semble perdu au milieu de la vague mouvante !

Aussi loin que le regard peut porter, et bien au delà, la planète terrestre a totalement disparu, nous mettant bien en face de cette immensité réelle de la mer et des cieux qui, sans se toucher, se confondent.

Le révérend Père Lévesque, calme et posé, dit la messe avec une piété touchante et pleine d'onction, ayant pour servant le révérend Frère Erasme, du collège du Sacré-Cœur de

Victoriaville, qui se rend à Rome, remplacer le regretté Frère Théodose.

A l'Elévation et à la Communion, une soudaine émotion m'étreint. Le sentiment très vif de la grandeur de l'auguste Sacrifice de nos autels, se déroulant dans un cadre si simple, au milieu de la majesté transcendante qui l'environne, déconcerte l'esprit et enthousiasme la foi. Je me sens petite, perdue au loin, anéantie.

Pourtant, sous le souffle du large, la muette et fervente prière murmurée pour tous ceux laissés là-bas... n'éveille en mon cœur aucune idée de nostalgie: Jésus est là! unique et rassurante boussole de mes pas voyageurs. Aussi, plus heureuse que Pierre dans la barque où Jésus dormait, je vis la minute ineffable d'une première messe sur mer, où il fait bon à l'âme émue, adorer, louer et remercier.

A onze heures, le soleil radieux et la brise tiède me pressent de me rendre sur le pont. Un retard m'eût privée de la merveille qui s'offre à mes regards.

Terre-Neuve et ses glaciers ont une apparence féerique sous les rayons solaires ; splendeur et majesté des œuvres du Créateur que l'on sait d'autant plus apprécier, sans doute, que l'œil les contemple pour le première fois.

A mon arrivée sur le pont, nous avions déjà dépassé cette île ; aussi m'apparut-elle, à distance, émergeant des flots, comme un monceau de diamants aux couleurs châtoyantes, irisé par les rayons du soleil. Il ne nous reste donc à perte de vue, que l'immense nappe de l'Atlantique, ses vagues toujours moutonnantes, quand la brise du large les fouette, ses houles qui se soulèvent avec effort pour retomber en cadence, dans l'immuable et perpétuel mouvement du flot qui pousse le flot, et fait songer à toute vie humaine.

Ainsi, nous passons, entraînés par le tourbillon rapide des jours, et faisons voile vers l'éternité. La traversée peut être plus ou moins longue, plus ou moins mouvementée, plus ou moins heureuse : l'important, tout comme aujourd'hui, c'est d'arriver à bon port, malgré les surprises de la mer ou ses tempêtes redoutées.

Au réel, la mer se fait présentement très douce, nous laissant terminer joyeusement le Jour du Seigneur.

A la nuit tombante, nous renouvelons le geste d'avance de l'heure de cinquante minutes, lequel se répètera d'ici à jeudi soir inclusivement, pour s'allonger ensuite jusqu'à atteindre l'heure du soleil de France.

Lundi.—Après avoir assisté à la sainte messe et fait la sainte communion, je me sens un peu lasse : quelque chose d'étrange, d'indéfinissable qui étreint sans merci, les facultés morales. Je résiste tant bien que mal toute la journée ; une demi-somnolence s'empare de moi, je ne puis écrire, à peine prier, et je fais maintes visites au petit lit de ma cabine. Presque sans m'en rendre compte, je sommeille une heure, et même deux, pour m'éveiller ensuite avec la même lassitude qu'il m'est impossible de secouer.

Décidément, le tangage s'accentue et il me faut payer mon tribut à la mer, qui pourtant est loin d'être courroucée et méchante, au dire des connaisseurs. Les deux jours suivants la très honorée Mère Lacas dut garder la chambre, et moi, je dus déployer toute mon énergie pour suivre le programme du jour. *Mercredi* soir, enfin terrassée, je ne descendis pas pour souper, et n'accordai même que l'hommage d'un regard aux mets servis dans ma cabine.

Le jeudi me retrouva plus vaillante, la sainte messe et la communion me furent un réconfort. Je fis cependant piteuse mine au dîner ; on me taquina de ne pas faire honneur aux mets succulents de la compagnie Cunard, on

me recommanda même sympathiquement aux prières du révérend Père Lévesque, notre voisin de table, en deuil lui-même depuis plusieurs jours, de son compagnon, le révérend Frère Erasme, français de naissance, qui a fait plusieurs fois déjà la traversée, mais que la vague aux flots mouvants torture toujours sans pitié.

A l'heure où j'écris ces lignes, *vendredi 28*, alors que tout symptôme du fameux mal de mer a disparu depuis hier soir, je me demande s'il est possible de définir les sensations ressenties. Je préfère remercier le bon Dieu de ce que la chose n'ait pas été « pire », ni pour Mère Lacas, ni pour moi. Quant à sœur Allard, elle fit à peine connaissance, mardi, avec l'« importun », qu'elle congédia prestement, sans cérémonie.

Enfin, tout est passé, et nous espérons bien que les deux jours et demi de navigation qui nous séparent du Hâvre, seront aussi heureux que celui-ci, où, toutes trois, nous avons pu prier, causer, écrire tout à notre aise, simplement installées sur le pont, respirant l'air chargé des vapeurs salines d'une tiède température de mai, et le regard insatiable de scruter les profondeurs de la mer et des cieux.

Dieu nous sert à souhait. Voici que tout-à-coup, sous un ciel sans nuage, un majestueux arc-en-ciel semble encercler l'Océan de longs rubans aux riches teintes, et se poser en magistral décor sur l'azur, pour ajouter une dernière note au spectacle grandiose des immensités réunies, et nous élever davantage vers le Créateur, seul immense, infini !

Au 29 avril, toujours le soleil nous sourit dès le matin en pénétrant par le hublot de nos cabines. Il tiendrait à honneur, je crois, de remplacer la chère cloche des observances en se jouant sur ma figure, si l'habitude acquise du réveil matinal n'était là pour devancer sa lumineuse caresse.

De bonne heure, la petite communauté « trine » s'ébranle et se rend à la messe, où je dois noter que, les premiers jours de la semaine, sœur Allard dut répondre la messe, suppléant ainsi le révérend Frère Erasme, malade, Il y a aussi à bord, des religieuses, des Trois-Rivières—les Filles de Jésus, deux professes et trois postulantes : ces dernières vont faire leur noviciat en Bretagne. L'heure de la messe réunit les communautés, moins les malades, bien entendu. *Mardi, 25,* je m'y rendis sans

mes deux compagnes, mais, craignant un retour subit du mal de mer, je pris place sur la dernière chaise, en arrière, et l'une des postulantes répondit timidement la messe. Au dîner, le révérend Père me dit aimablement que je lui avais donné l'impression de représenter une catéchumène antique, pendant que son « servant de messe improvisé » lui récitait deux *Confiteor* dont l'un, à contretemps !

Pour qui possède un « grain » d'optimisme, imprévus et incidents de voyage servent à rompre la monotonie par une note de gaieté.

A propos, pourquoi ne pas glisser ici, que le bon Dieu nous gâte réellement en nous favorisant d'une solitude et d'un calme exceptionnels, malgré le « train de vie » du grand monde que nous coudoyons à bord.

A part les dîners du soir, presque toujours agrémentés de musique et parfois, tout là-bas, de sauteries,—dans la note « convenable », d'après l'appréciation du révérend Père, qui se hâte toutefois d'ajouter : « Je me demande où peut s'arrêter la bêtise humaine ? »—l'écho du bruit mondain des concerts ne parvient pas jusqu'à nous, et pendant que ces bonnes gens semblent s'étourdir pour oublier leurs maux réels ou imaginaires, il nous est facile de suivre

à bord, dans ses grandes lignes, notre douce vie claustrale davantage appréciée chaque jour.

Ce soir, escale à Plymouth. Demain, ce sera Le Hâvre ! mot magique dans sa simplicité, pour l'âme canadienne qui va au pays des aïeux !

Avant de poser le pied sur la terre ferme, une dernière fois, je me recueille dans l'immensité qui me captive, suivant du regard le vol gracieux des mouettes, qu'avait dispersées le souffle du large, mais qui nous reviennent et multiplient leur nombre à mesure que nous approchons de la rive, escortant en compagnes fidèles, le sillage de *l'Alaunia* sous la brise marine.

La mer, comme une bonne maman qui veut faire oublier ses rigueurs passagères, voire même se faire regretter, se fait tellement douce depuis hier, que sa surface, presque lisse, donne l'illusion de celle qu'offre généralement notre Saint-Laurent, aux jours d'été. Plus de houles ! A peine, ça et là, quelques vagues, timides comme des retardataires; leur cadence rythmée ne blanchit même plus au loin, d'écume neigeuse, les crêtes moutonnantes des ondes tumultueuses des jours derniers, devenues légères et gracieuses; seules, les puissantes

hélices de notre paquebot, j'imagine, font mousser là, tout près, les flots qu'elles déplacent en leur donnant une teinte vert pâle qui contraste agréablement avec les reflets miroitants que prennent, plus loin, les ondes sous les feux du soleil.

Oh ! oui, je le confesse, la grande mer est une charmeuse, et le soleil levant aussi bien que le couchant lui confèrent, sous leur disque enflammé, une majesté devant laquelle, l'admiration reste muette.

Avant de laisser le soir tomber sur ses dernières heures, *le 29 avril* m'offre encore la vue de multiples barques de pêcheurs, aux voiles légères, blanches ou rouges, qui feraient bonne figure sous un pinceau d'artiste; bientôt la nuit qui descend les enveloppe d'ombre, ne nous laissant plus distinguer que des formes imprécises et, peu à peu, dans l'obscurité complète, leur seule vacillante lumière, errant à la surface de l'Océan.

Nous remarquons de même, à distances assez rapprochées de notre paquebot, plusieurs autres navires, sillonnant la mer en toutes directions.

Enfin, les rochers de Scilly Islands, possession britannique, se découpent sur notre gau-

che, et bientôt c'est le sud de l'Angleterre même, dont nous contournons de loin, les falaises escarpées.

Vers dix heures du soir, Plymouth, beau port militaire de l'Angleterre, sur la Manche, brille vraiment dans la nuit. Ses innombrables lumières scintillent dans le lointain, et à mesure que nous approchons, la ville, ou plutôt son port de mer, décrit un demi-cercle d'un très joli effet. Cependant, notre paquebot s'arrête: nous n'entrons pas dans le port. Un transbordeur vient chercher les nombreux passagers qui nous quittent, heureux d'être rendus à destination.

Faut-il dire que nous avons eu des adieux à faire ? Pourquoi pas ? puisque c'est consigner encore à la louange du bon Dieu, le travail de la grâce et les germes, pleins de promesses d'avenir, déposés dans l'âme candide d'un enfant, qui n'a pas encore atteint ses sept ans.

Georges K..... est un orphelin, originaire d'Angleterre, où il retourne présentement. Placé à Montréal, dans une Institution, tenue par des religieuses, pour y apprendre le français, sa jeune âme, on le sent, voua la plus entière affection à ses Mères-éducatrices, et

l'on dirait, un vrai besoin chez lui de parler du bon Dieu.

Dès qu'il nous aperçut sur le bateau, sa petite figure devint rayonnante, et, il vint poliment nous dire son bonheur de voir des « Sœurs ». Durant toute la traversée, il s'attacha à nos pas, demandant dix fois le jour à la bonne tante qui l'accompagnait, de lui permettre de venir nous saluer.

Certain jour même, ne me voyant pas sur le pont comme d'habitude, le lendemain, petit Georges vint me dire qu'il avait prié le bon Jésus de me ramener bien vite. La mer n'avait pas été méchante pour lui; elle ne l'est jamais d'ailleurs pour les enfants, son courroux n'a aucune prise sur leur jeune constitution.

A chère sœur Allard qui demandait au petit homme, s'il ne ferait pas un médecin de l'Hôtel-Dieu plus tard, la réponse fut spontanée et positive : « Oh ! non, je veux faire un prêtre ! » Point n'est besoin de dire qu'hier soir, il vint nous faire ses adieux plus d'une fois ; mais voici qu'au moment de mettre le pied sur la passerelle, il s'élance soudain vers nous, les larmes aux yeux, et ses petits bras grands ouverts... « Embrassez-le, me dit bien vite Mère Lacas, il fait trop pitié » ; alors, m'incli-

nant, je le baisai au front; Mère Lacas en fit autant... il s'éloigna tout heureux. D'aussi loin qu'il put, le dernier mot de sa voix argentine, dominant le clapotement des vagues et le bruit du vaisseau qui, dans la nuit, l'emportait vers Plymouth, fut pour nous : « Bonsoir, mes sœurs ! »

Puisse la Trinité Sainte, garder pure et belle cette âme d'enfant, et lui faire réaliser le sublime idéal entrevu au matin de sa vie !

La dernière page de notre heureuse traversée, puisque Le Hâvre est là, tout près, doit porter, en toute justice, le caractère et le chant de l'action de grâces. Douce obligation, que celle de traduire les sentiments très vifs que la messe du dernier matin vint raviver dans nos âmes reconnaissantes, toutes vibrantes de gratitude et d'amour. Le bon Jésus de notre communion dut les avoir pour agréables et bénir, en plus, notre légitime impatience de fouler bientôt le sol de la mère patrie.

Vers huit heures, des cris de sirène, sinistres comme des sanglots entrecoupés, vont se répétant à courts intervalles... Mes connaissances nautiques étant bien élémentaires, j'interroge... On me répond avec un sourire : « Il y a du brouillard ». Du brouillard ? J'étais loin d'y

songer... et je m'en fus vite sur le pont, constater quelle vilaine chose est le brouillard en mer: notre bateau semblait avoir juste l'espace requis pour se défendre contre la brume qui l'enveloppait de toutes parts, formant un voile opaque que le regard aigu des matelots ne saurait percer,

Les gémissements sonores de la sirène, voilà donc l'élément de choix pour avertir qu'on est là... et prévenir une collision possible.

Dès que le soleil fut vainqueur de la brume, nous saluâmes avec émotion les rives françaises, puis un dernier regard est longuement promené sur l'Atlantique, réellement drapé, depuis le matin, dans un immense et gracieux manteau de satin émeraude, ondulant à peine sous la brise.

Cette dernière vision est très belle, mais la France est là ! mystérieusement attirante.

UN COIN DE NORMANDIE

Au pays de sainte petite Thérèse.

La France !

Nous y entrons de plain-pied, ce *30 avril,* à *onze heures et demie, a.m.,* et tout de suite, nous nous y sentons à l'aise !

Le Hâvre est un port de mer magnifique et coquet ; son débarcadère, spacieux, propre, avec une note d'élégance et de bon goût, a tout ce qu'il faut pour plaire, et prévenir favorablement l'œil étranger.

Par suite d'arrangement avec l'Agence de voyage Hone, une automobile nous attend, nous donnant la douce illusion d'arriver en pays connu ; de plus, grâce à un document officiel, émis par le Gouvernement provincial en faveur de sœur Allard, chargée de le représenter au Congrès International de Paris, nos bagages, alignés à la douane, nous sont gentiment remis, sans aucune inspection.

Décidément, la belle et douce France se fait accueillante comme une aïeule vénérée et, c'est

l'âme chantante et le cœur débordant de filiale sympathie, que nous saluons ses vieux clochers qui pointent, ça et là, dans cette journée ensoleillée de fin d'avril, où la température rappelle plus particulièrement celle de fin de mai du « cher chez nous ».

Notre premier pied-à-terre devant être Lisieux, nous quittons Le Hâvre dans la spacieuse automobile précitée, où s'entassent aussi nos bagages, et franchissons en deux étapes, les 100 kilomètres (63 milles) qui nous séparent de la ville et du Carmel de la petite sainte Thérèse.

Nous traversons ainsi la campagne française, ou mieux, la terre normande, en plein essor de végétation : ses pommiers sont tout blancs et rosés, les glycines aux tiges grimpantes, décorent harmonieusement nombre de façades d'habitations, tandis que les lilas aux grappes odorantes, ornent, comme au pays canadien, plus d'un parterre déjà émaillé de fleurs printanières.

Les routes sont propres, bien entretenues, macadamisées, sur tout le parcours et, pour la plupart, bordées d'arbres verdoyants: platanes centenaires, marronniers au tronc moussu ou à la tige frêle; même, une route tout dernière-

ment ouverte à la circulation, nous a-t-on dit, est bordée de pommiers.

Que de sites pittoresques, rehaussés du charme d'un cachet antique, se sont offerts à nos yeux avides de contempler la mère patrie sous sa physionomie effective et réelle !

Mais, avant d'essayer d'énumérer quelques-uns des spectacles qui nous ravirent, en ce premier contact avec la terre des aïeux, je dois noter l'impression de tristesse profonde qui nous enveloppa, en traversant, au Hâvre même, la place dite « du marché ».

En cette matinée de dimanche, tous les comptoirs ouverts, toutes les tentes remplies de marchandises diverses, et l'agitation des vendeurs aussi bien que des acheteurs, confondaient le Jour du Seigneur avec tout autre jour banal de la semaine.

Notre conducteur, d'une exquise politesse française, parut s'abstenir sciemment de nous donner aucune explication; ému, je respectai son silence, mais, je songeai, à part moi : si notre doux Sauveur passait par nos chemins, ne s'armerait-Il pas encore du fouet vengeur, pour chasser les « sans-Dieu » du royaume de sa Mère ?

Toutefois, devant l'impuissance de notre

indignation personnelle, c'est bien une fervente prière qui jaillit de l'âme, appelant le retour complet de la France, vers Dieu.

Laissant de côté, cette note discordante et malheureuse, j'accepterais volontiers une plume mieux trempée de science descriptive pour redire les beautés de l'art chrétien que les « vrais » Français gardent jalousement, et devant lesquelles un tout petit coin de la Normandie a provoqué notre admiration au cours de l'après-midi, nous reportant avec délices, aux siècles de foi des preux et des chevaliers du moyen âge.

Tout d'abord, un mot de la Seine que nous longeons et traversons deux fois, la dernière, avec cette particularité, qu'elle est à demi reliée, en cet endroit, par deux demi-ponts en fer, l'un de chaque côté, s'étendant à peu près sur un quart de sa largeur, et reliés eux-mêmes pour le service des voyageurs, par un bac pouvant traverser, d'un pont à l'autre, plusieurs automobiles à la fois.

Non loin de là, nous côtoyons l'immense vallée de Douge et la forêt de Saint-Gatien que l'on dirait agréablement composée de petits arbustes plantés avec art; notons aussi, les maisons à toit de chaume, restes d'un autre

âge; la rencontre d'un berger avec son troupeau,—tableau pacifiant, plein de charme naïf —et disons en outre, que nous avons été heureuses de constater plus d'une affinité entre la campagne française et la campagne canadienne; il est à remarquer que les habitations françaises sont, comme aspect, beaucoup plus étroites que les nôtres et, partant, plus hautes; exception faite de quelques constructions modernes, tout l'ensemble du parcours a un cachet séculaire, de physionomie attirante.

Notre premier arrêt est pour Honfleur. Dominée par les vertes hauteurs de la Côte de Grâce, cette petite ville normande, importante au moyen âge, est partiellement liée à notre histoire nationale. Ses marins conquirent Terre-Neuve, et, par Samuel de Champlain, fondèrent Québec.

La complaisance de notre conducteur nous valut la visite de trois de ses principaux sanctuaires : début, puis-je dire, de notre « pèlerinage » sous le ciel d'Europe.

L'église Saint-Léonard date du XVIIe siècle, et, dès l'abord, son portail, orné de demi-reliefs en pierre sculptée, nous révèle le génie français. Au milieu, une rosace comporte un cadran difficile à découvrir au premier coup

d'œil, tant le ciseau a su y mettre de délicatesse d'incrustation.

A l'intérieur, je suis franchement ravie et serais tentée de me croire transportée au pays des rêves d'antan. De chaque côté de la porte d'entrée, une magistrale colonnade, sculptée avec art, représente des figures et des fleurs marines : colimaçon, poulpe, feuilles d'algues, etc., et supporte, comme bénitier, une gigantesque coquille où nos doigts se plongent dans l'eau sainte.

Au fond de tout art vrai, se trouve la sympathie, l'amour; l'inspiration symbolique provient parfois de l'ambiance où se développe le génie de l'artiste. Or, ne reconnaît-on pas, ici, la ville des matelots du XVIIe siècle, aussi bien que des marins et des pêcheurs qui vivent encore à l'ombre de son clocher ?

Notre regard va ensuite des modestes prie-Dieu et chaises empaillées aux ogives admirables qui, dans la lumière des contrastes, nous parlent le langage de foi des aïeux. Les stations du Chemin de la Croix sont de vraies verrières surmontées d'une petite croix, et les verrières du sanctuaire sont d'un coloris remarquable.

La sculpture sur bois découpe, en dentelles

légères, la chaire et son abat-voix, de même qu'elle a revêtu les statues de saint Pierre et de saint Paul d'une beauté réelle qui se conserve à travers les âges. Les peintures paraissent de main de maître.

J'admire en dernier ressort, la lampe du sanctuaire, colossale dans sa forme de bronze, et, après une dernière prière à l'Hôte divin du Tabernacle, je me sens heureuse de voir se lever, devant mes yeux, un coin du voile qui dérobe l'âme de la vraie France, celle que nous aimons.

A quelque distance, se trouve l'église Sainte-Catherine, datant du XIe ou XIIe siècle, veuve de son clocher qui repose en face, et dont la base sert au sonneur, de logement et de boutique.

L'église, d'architecture gothique, construite en bois, porte, elle aussi, sur sa façade, des sculptures diverses dont l'une représente la Vierge titulaire. En y entrant, ses ogives, ses colonnes vieillies et ses fortes poutres transversales lui donnent une physionomie moyenâgeuse.

Un immense Christ, aux bras largement ouverts, a une expression de toute beauté : c'est l'amour souffrant, dont le muet appel ne

trouve plus dans les âmes l'écho fidèle d'autrefois, et qui abaisse un regard de bonté vers ceux qui refusent le suprême appel de son ineffable amour. Cette figure de Christ, très vieille pourtant, est merveilleuse d'actualité, car, ne prêterait-on pas volontiers ces sentiments au Christ, contemplant la froide indifférence de notre siècle, non seulement dans sa chère France, mais en tant d'autres lieux, où sévit la haine persécutrice de son nom et de sa croix ?

Hélas ! Le passé et le présent nous disent d'une commune voix, que la rage de l'enfer veille toujours et ne connut jamais de repos.

Une route montante et ombragée, conduit de l'église Sainte-Catherine à la chapelle de Notre-Dame de Grâces,—une des plus anciennes chapelles de marins,—bâtie au sommet de la falaise.

Sur une plaquette fixée à gauche de la façade, on lit : « Cette chapelle fut construite de 1600 à 1615, par les Bourgeois et Marins de Honfleur sur un terrain donné par Madame de Montpensier. Notre-Dame de Grâces remplace une ancienne chapelle fondée avant l'An 1023 par Richard II, duc de Normandie, et disparue dans un éboulement de la côte au XVIe siècle.»

De nombreuses peintures, représentant des tempêtes sur mer ou des voiles en péril, ainsi que des ex-voto et des figurines de barques de pêcheurs, éveillent notre attention. Alors, on nous raconte que chaque année, le lundi de la Pentecôte, les marins de même que les pêcheurs, vont en procession, à pied, et quelques-uns, pieds nus, remercier dans ce sanctuaire, leur céleste Protectrice, de les avoir protégés et souvent sauvés de la fureur des flots.

Deux belles statues en bois sculpté sont placées à l'entrée de l'église : à droite, saint Louis, et à gauche, je fus des plus heureuses de saluer... *saint Thibaud.*

L'emprise des sévères et pieuses beautés architecturales considérées durant ces premières heures vécues en Normandie, me la font déjà aimer.

A quatre heures, nous sommes à Lisieux et assistons au Salut du très Saint-Sacrement, dans la chapelle du Carmel.

Lisieux est bien la ville de *Thérèse* qui renverse ainsi le vieux proverbe: «Nul n'est prophète dans son pays. »

Tout ici parle d'elle.

On nous dit que les ex-voto sont innombrables dans les sanctuaires de France; toutefois,

la multitude de ceux qui décorent cette chapelle est, à mon humble avis, le meilleur encouragement à donner au culte de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, après l'approbation authentique de la Sainte Eglise, bien entendu.

Le Carmel étant à quelques minutes de notre logement, notre premier réveil, sous le ciel normand, nous y ramenait le *1er Mai*, à l'heure matinale de la messe et, après le petit déjeuner « à la française », café, pain et beurre, nous nous hâtons de rendre visite à la révérende Mère Agnès de Jésus—*Pauline*—prieure, la chère petite mère de Thérèse, à qui Son Excellence Monseigneur Deschamps nous avait bienveillamment recommandées.

Après quelques minutes d'attente, un *Deo Gratias* prononcé de l'autre côté du rideau noir, par une voix chaude et plutôt jeune, ne nous aurait certainement pas laissé soupçonner que ce fut bien la Mère Prieure elle-même, si elle ne nous l'eût assuré aimablement; elle était accompagnée de la révérende sœur Anne de Jésus pour qui Mère Lacas avait des messages.

L'entretien fut très court et roula sur le culte de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. La chère Mère se dit bien portante malgré ses soixante-

douze ans, cependant que sa sœur aînée, *Marie*, sœur Marie du Sacré-Cœur, est presque impotente, souffrant cruellement de douleurs rhumatismales. Un mot de *Céline*, sœur Geneviève de la Sainte Face, demandes de prières de part et d'autre, et... le parloir était expiré!

La parole est une émanation de l'âme et nous garderons comme une faveur, le souvenir de celles entendues au Carmel, car les sœurs de Thérèse se rendent rarement au parloir pour les visiteurs.

Sans cette sévérité, on le comprend, les chères Carmélites seraient débordées par l'affluence des pèlerins désireux d'entendre parler de la *petite Sainte* par ses propres sœurs. C'est bien, en effet, un charme presque unique.

La chapelle du Carmel a subi des transformations nécessaires, mais le monastère est resté apparemment, ce qu'il devait être au temps de *Thérèse*. Quant à la basilique Thérésienne, dont la crypte seule est à peu près terminée, elle semble chargée de chanter et de magnifier le Tout-Puissant, en racontant, incrustée dans le marbre, l'or et la mosaïque, l'« Histoire d'une Ame ».

Le cimetière de Lisieux, s'étageant, au flanc de la colline, en plusieurs échelons superposés,

se découpe artistement; il est riche en mausolées de tous genres et parfaitement entretenu.

Une superbe statue en marbre, représentant sainte Thérèse à genoux, marque l'endroit où fut inhumé son corps virginal, lors de son décès.

Les *Buissonnets,* la *Salle des Reliques,* achèvent notre pèlerinage thérésien.

Les milliers de cartes et d'écrits qui font connaître partout les détails intéressants, me dispensent de les noter ici.

Pourtant, je ne saurais me refuser de consigner que les cheveux de *Thérèse,* très longs, bouclés, et d'un « blond-doré » superbe, disposés dans la salle des reliques, de telle sorte qu'ils nous donnent l'impression de considérer réellement *Thérèse* ayant le dos tourné au public, sont un sujet de particulière admiration, tandis que dans un cadre très riche, le portrait en pied de la *Sainte,* dû au pinceau du célèbre Roybet, achève de captiver les regards.

Pour ma part, je préfère de beaucoup la *Thérèse de ce tableau,* à *celle* revêtue de velours et de soie de la riche châsse de la chapelle, où des bouquets de fleurs fraîches jonchent chaque jour le sol.

L'une, sans doute, éveille l'idée de la petite

« reine » carmélite, glorifiée par l'Eglise ; l'autre, c'est l'humble moniale, vêtue de bure, glorifiant l'Amour... et, c'est près d'elle que je comprends davantage le secret de la petite voie d'abandon, toute de renoncement, d'humilité, d'amour et de sacrifices.

Lisieux, ville petite et compacte, vue de la terrasse de la crypte de la basilique qui la domine tout entière, possède en plus, deux édifices religieux du moyen âge : l'église Saint-Jacques, datant du XVe siècle, et la cathédrale Saint-Pierre, commencée au XIe siècle et achevée au XIIIe, remarquable par la pureté des lignes de son style gothique.

Derrière le chœur, se trouve la chapelle de la Vierge, fondée, dit-on, en signe de repentir, par Pierre Cauchon, juge inique de sainte Jeanne d'Arc, lequel aurait été inhumé sous ses dalles. La chose est possible: Dieu a des trésors de miséricorde, ouverts au repentir, et la religion est belle et divine, qui pardonne en son nom.

Le 2 mai à deux heures et quart, nous quittions la ville de sainte Thérèse, ville aux fleurs vraiment, tant il y en a,—gracieuse parure qui doit charmer la sainte Carmélite et la faire sourire du haut des cieux.

Cent soixante-quinze kilomètres nous séparent d'Ernée, où il nous sera donné de prendre un premier contact avec un monastère français de notre Institut.

Le voyage s'effectue à travers villages et campagnes verdoyantes, aux routes toujours bordées, droites et longues à perte de vue.

Un arrêt à Sées nous permet de voir rapidement sa cathédrale ; un autre, à Alençon, la maison où naquit la petite Fleur de Lisieux et où sont conservés quantité de souvenirs de famille. Là, encore, une toute petite chapelle, érigée en son honneur, voit ses murs littéralement couverts d'ex-voto en témoignage de reconnaissance. Comme à Lisieux, tout, jusqu'aux fonts baptismaux, parle d'elle.

Pour être de la famille des Saints, la petite Sainte n'a rien perdu en terre française. Si la cité lexovienne a le prestige de l'honorer plus particulièrement, avec pompe et éclat, le peuple, comme une grande famille, est heureux et fier de son enfant.

DANS NOS FOYERS RELIGIEUX

Ernée-Laval-Baugé-Beaufort-
La Flèche-Beaupréau.

Les kilomètres se sont accumulés sous la course de notre automobile, et, nous voici à Ernée, au département de la Mayenne.

Est-il puéril de le dire ? nos cœurs accélèrent leurs battements, notre regard cherche à découvrir le cher Hôtel-Dieu pour le préciser au conducteur qui n'est pas un habitué de la localité.

Au moment précis, où celui-ci ralentit l'allure de son automobile pour demander une information une modeste statue de saint Joseph est là, face à nous, qui semble nous souhaiter la bienvenue, et, notre doigt se lève en même temps que celui du Monsieur interpellé, pour répondre avant lui : « Là ! nous y sommes ! »

De l'intérieur, quelques hospitalisés des grandes salles ont reconnu à notre costume religieux « les sœurs du Canada » et voici que, tableau charmant, dans l'embrasure des fenê-

tres, leurs mains s'agitent dans « le signe bien connu de l'amitié ».

Pendant ce temps, la clochette du monastère a retenti sous notre poussée impatiente, et la bonne sœur portière est toute confuse que la chère Mère Supérieure « ne soit pas déjà là » pour nous recevoir. L'attente, toutefois, ne fut pas longue, et, à son tour, le grand cœur de Mère Houdu est peiné, parce qu'elle se faisait fête d'être la toute première à nous saluer au seuil du monastère.

C'est que nous arrivions à l'improviste, tout en étant attendues... Une lettre mise à la poste au débarcadère du Hâvre, a fait fausse route, comme il arrive parfois au cher « chez-nous », et qui sait ? vogue peut-être, à cette heure, sur les flots, avec celles destinées au Canada...

L'accueil ne nous parut que plus aimable, plus sincère, plus sympathique. En une minute, toute la communauté fut là, nous donnant l'impression que nous nous étions toujours connues.

Bénie soit la religion qui crée de tels liens malgré la distance, liens que les âges et les siècles ne font que cimenter !

Des guirlandes de fleurs disposées avec goût, de multiples inscriptions de « Bienvenue » don-

naient un air de fête familiale aux différentes pièces que nous traversions.

A la communauté, une magnifique adresse, riche de sentiments délicats et de parfums fraternels exquis, nous fut présentée avec une émotion vivement sentie : bref, après avoir franchi les mers, nous nous retrouvions « chez nous », dans le sens vrai du mot, bien que sous des horizons élargis.

Le *3 mai,* nous avions l'honneur d'aller servir les malades, c'est-à-dire leur offrir du café et des douceurs : usage traditionnel, conservé ici, et, que les hospitalisés paraissent beaucoup apprécier. L'établissement comprend 125 à 150 hospitalisés, vieillards ou infirmes pour la plupart, avec quelques cas de médecine.

Au spirituel nos sœurs n'ont, certes, rien à nous envier ; par contre, l'Etat sectaire leur a créé, au temporel, une situation pénible : l'hôpital est réellement à sa merci, il en est possesseur et n'accorde que parcimonieusement, quand il ne les refuse pas, les demandes ou réclamations urgentes.

L'espérance et la prière restent la boussole de nos chères sœurs, en attendant des jours meilleurs.

ARCHIVES
DE LA
Province de Québec

Notre jeune pays a étonnamment évolué au point de vue : côté pratique des choses, améliorations modernes, machineries, outillages, etc., et nous nous étonnons vraiment que le vieux sol gaulois ait jalousement gardé ses us et coutumes d'autrefois.

Par exemple, les « lavoirs » antiques dont, pour ma part, je n'avais que ouï-parler, sont encore à l'ordre du jour. Quel contraste avec nos buanderies canadiennes ou américaines !

Le cloître brille par sa propreté et sa simplicité, et c'est l'âme attristée que nous avons, je dirais, lu la signature de la Révolution sur la rampe du vieil escalier portant les larges blessures séculaires, dues à de nombreux coups de sabre. [1]

Depuis plus d'une décade, d'après une plume de France, l'Etat français s'est montré tolérant, bienveillant même, envers la religion, en certaines localités. C'est un rayon d'espoir ! Présentement, à Ernée, l'ancre se jette surtout vers la Vierge de Pontmain, si secourable déjà à la France.

Son sanctuaire privilégié est à une faible distance. Monsieur le chanoine Chevreul,

[1] Existant depuis 1677, l'Hôpital d'Ernée appartint aux Chanoinesses de Saint-Augustin jusqu'en 1819, époque où ces religieuses s'affilièrent à notre Institut.

supérieur ecclésiastique de l'Hôtel-Dieu, nous y conduisait au matin du *5 mai*. Ce prêtre distingué, d'une piété exemplaire, a servi comme aide-major dans l'armée, durant les années terribles de la guerre franco-allemande 1914-18; années qui ont été remplies de consolations célestes comme aucune autre de sa vie, dit-il, bien qu'il y ait une ombre au tableau : une âme de soldat tombé au champ d'honneur, refusant à l'heure suprême, le pardon de Dieu.

Il s'intéresse au coût du voyage d'outre-mer: Mère Lacas donne les chiffres, et je précise mes déboursés personnels par un « zéro ». La délicatesse de sentiments et la générosité de Monseigneur notre Supérieur ecclésiastique le ravissent sans l'étonner : dans certaines âmes, la bonté et le dévouement vibrent au même diapason...

Pour souligner l'événement extraordinaire de la première venue des hospitalières canadiennes en terre française, Monsieur le Supérieur d'Ernée décida que Mère Houdu nous accompagnerait au sanctuaire de Pontmain, et heureuse, elle vint y saluer la Vierge, pour la première fois.

Un imprévu nous attendait.

Le supérieur des chapelains, Monseigneur

André Roulleaux, P.D., est tout à fait infirme depuis dix ans, mais son dévouement à Notre-Dame et au Sanctuaire domine tous ses maux : chaque jour le voit arriver à la basilique, conduit dans une chaise roulante.

Ami et bienfaiteur de l'Hôtel-Dieu d'Ernée, c'était presque un devoir d'arrêter le saluer au passage. Il fallut nous incliner devant son exquise amabilité, désirant absolument nous retenir à dîner, ce qui nous valut une heure délicieuse.

D'une gaieté originale, très simple de manières, ce vieillard est un grand malade qui rayonne la joie autour de lui, adorant en tout, la sainte volonté du bon Dieu.

Sœur Allard et moi, n'oublierons pas de longtemps, comme leçon de « terroir » joyeusement apprise : les pieux « rouchets » de saint Julien, la « berdinguette » de la salle à manger, et le « pirtoin » de son appareil téléphonique !... Il n'y a que la sainteté vraie qui puisse ainsi faire des âmes de cristal, quand la pauvre enveloppe terrestre est broyée par la souffrance.

L'amour divin et l'abandon entre les mains de Dieu, quelle pierre philosophale pour transformer et diviniser !

Il vous intéresserait, sans doute, de rappeler

qu'à Pontmain, l'apparition de la Sainte Vierge, aux deux enfants Barbedette, eut lieu au soir du 17 janvier, 1871.

La France était aux prises avec l'Allemagne. L'armée ennemie, aux portes de Laval, menaçait d'envahir la Bretagne. La Vierge, s'adressant à l'innocence, vint réclamer de son peuple, prières et pénitences, apportant, en retour, un message d'espoir. Le lendemain, les Prussiens vaincus, reconnurent eux-mêmes qu'une force surnaturelle avait paralysé leur marche... le royaume de Marie était sauvé.

L'atmosphère de Pontmain est comme saturée de recueillement, de piété, d'humilité, de pauvreté, bien que la basilique, de style gothique, soit très belle et possède un orgue remarquable avec ses 32 jeux et ses 400 tuyaux.

Monsieur l'abbé Cellier, artiste à l'âme vibrante, nous fit l'agréable surprise de jouer, spécialement « pour nous » une magnifique pièce d'orgue, durant la messe que célébrait « aussi pour nous » Monsieur le supérieur Chevreul.

Devant tant de délicatesse, notre action de grâces ne put que se terminer par un reconnaissant merci.

Le carillon, de même, nous fit fête, et égrena

dans les airs un *Regina Cœli* et autres mélodies liturgiques. C'est, paraît-il, en concurrence avec celui de Bruges, le plus beau carillon de France.

Oh ! réellement, la politesse française, si hautement appréciée ne l'est pas sans raison, car elle est faite de simplicité ravissante, de bienveillance, de courtoisie et de grâce exquise; elle semble élever tout ce qu'elle touche. Qu'il me soit permis d'ajouter que, depuis notre arrivée, mille choses subtiles me révèlent, en outre, la grandeur et la beauté morales de la France chrétienne, de la France qui lutte avec générosité et constance, de cette France, grande dans ses malheurs, mais plus grande encore dans sa foi et son amour.

L'enthousiasme est près de saisir ma plume qui se doit, de ralentir son élan, et, de revenir aux petits événements du jour le jour, laissant à l'âme la jouissance de voir et de savoir le front de l'aïeule, toujours vénérable, de la savoir elle-même, toujours riche de sève catholique, digne de son titre de Fille aînée de l'Eglise et de se nommer soi-même, avec fierté, la plus humble de ses petits-enfants.

Je m'en voudrais d'omettre dans le cadre de Pontmain, la scène gracieuse que j'y ai vue

se dérouler : une longue file d'enfants—quelques-uns, en notre XXe siècle, chaussés de petits sabots de bois—venant déposer au pied de la statue de la Sainte Vierge, en face de la basilique, les fleurs cueillies pour leur Mère du ciel, offrande qu'ils accompagnent de prières et de chants chaque matin du mois de mai, en se rendant à la classe.

C'est poétique et frais comme un parfum de légende. On se défend mal d'une larme d'attendrissement.

Nous quittâmes ce village béni sous la douce mélodie de ses harmonies aériennes, sans si, sans mais... cette fois, elles vibraient pour d'autres ! tout en n'égayant pas moins notre retour au cher Nazareth d'Ernée.

Après huit jours de repos et de jouissance dans cette oasis fraternelle, je ne saurais moduler qu'imparfaitement la gamme des sentiments heureux, que fait naître la réalité vivante d'une affection, vieille de trois cents ans, et dont la chaude sympathie, dans des monastères autonomes comme les nôtres, s'est conservée, à travers les âges, pour rayonner, aujourd'hui, avec une telle intensité entre des « inconnues d'hier », et ce, parce qu'un même

lien les relie moralement au tronc séculaire d'un même foyer religieux.

Pour sûr, la Maison d'Ernée gardera une place de choix dans notre souvenir, puisqu'elle fut la première vers qui Dieu dirigea nos pas sous le ciel de la mère patrie, la première qui affirma l'attachement sincère et profond de nos bien-aimées sœurs françaises.

Le temps fuit, déjà, c'est le départ !

Touchants adieux qui, hélas! iront se répétant à chaque halte nouvelle : c'est l'éternel baiser de la joie et de la douleur; la rose et l'épine croissant sur une même tige au terrestre exil.

Ombres des adieux, vous n'en faites, cependant, que mieux resplendir la douceur des teintes du tableau familial, et le *Cor unum et anima una* qui l'inspire divinement.

D'Ernée à Laval, une demi-heure suffit.

Nous y arrivions quelques minutes avant le dîner, juste le temps de saluer la communauté. Une cordiale et magnifique réception nous attendait encore. La délicatesse de sentiments sut harmoniser et faire vibrer tout ce qu'il y a de noble et de beau dans notre histoire.

Si les manifestations de l'amitié religieuse

nous touchent profondément, tout ce qui frappe nos regards nous ravit. Le cachet monastique est séculaire ; le cloître est vaste, rempli de souvenirs antiques ; de prime abord, on devine qu'il y règne un fervent esprit religieux : la régularité brille d'un vif éclat, et le silence est, pour sûr, le gardien de la ferveur. Le respect des traditions ancestrales, le culte du passé, qui est, sans contredit, une vertu propre à l'âme française, se joint ici à l'amour du bien, du beau, toutes choses qui grandissent et servent de décor à la belle simplicité.

La chapelle date de 1901; elle est superbe; on a mis six ans à la construire.

Il est diffiicile de réaliser la somme de patience, de travail et de persévérante énergie qui fait le fond de toute construction française: on bâtit pour les siècles à venir tandis que sur notre sol canadien c'est, dirait-on, le brillant qui prime, la rapidité qui compte, et le solide semble presque quantité négligeable.

Cette chapelle, plutôt récente, porte tellement la marque du génie de l'harmonisation, qu'elle est, pour ainsi dire, une sorte de joyau, merveilleusement serti dans le cadre antique des vieux murs de 1650, en très bon état encore, à l'heure actuelle.

Les fines ciselures de pierre, de marbre ou de bois, sont rencontrées à profusion dans toutes les merveilles de l'art français, admirées jusqu'ici ; il y a tellement de souplesse, de naturel, d'élégance dans ces œuvres de maître, que nous serions presque tentées de croire que l'artiste les a fait jaillir par un jeu facile de son marteau et de son ciseau.

Le style roman-byzantin de la chapelle de Laval, d'aspect plus austère que les lignes hardies et élancées du gothique, convient bien à l'atmosphère claustrale faite de recueillement, de solide piété, de calme et d'union à Dieu.

L'autel est en marbre blanc, incrusté de mosaïques; son rétable porte un bas-relief finement sculpté.

Il y a tant de vie en tout cela, que la froideur du marbre disparaît, et celui-ci prend une voix mystérieusement vibrante pour louer le Seigneur.

La chaire est en chêne, et le ciseau de l'artiste y a fixé les quatre Evangélistes : l'expression des figures est vivante ; le plancher de mosaïques attire aussi les regards, mais je n'en finirais pas : disons simplement, que nos chères sœurs de Laval n'ont rien épargné

pour la demeure du Maître adoré; le chœur fait partie intégrante de la chapelle, avec laquelle il est harmonisé, tout en étant plus simple.

Le vestiaire de la sacristie est digne du milieu où il doit figurer. Il possède de riches ornements brodés et des dentelles superbes : points d'Alençon, de Venise, etc., ainsi que des antiquités remarquables, entre autres, un minuscule ciboire ayant servi durant la Révolution de 1793.

Ces derniers mots sonnent comme un glas sous ma plume, et je tressaille chaque fois qu'ils viennent frapper mon oreille, comme s'ils éveillaient en mon cœur le bruit des sanglots de la France chrétienne dans les affres de l'agonie.—C'est que je l'aime, « grand'maman la France » et déplore le mal que lui ont fait ceux qui l'ont amoindrie dans sa noblesse et dans sa foi.

Laval est une ville de 30,000 âmes, elle possède un vieux château datant du XIe ou XIIe siècle, et un pont du même âge.

L'Hôtellerie Saint-Julien, que l'Hôtel-Dieu a remplacée, avait été fondée en l'an 1002. Vieille demeure toujours jeune par le dévouement qui l'habite, combien elle nous prodigue de témoi-

gnages d'affection : ma plume ne saurait rendre l'aimable cordialité dont ils sont imprégnés.

La très honorée Mère Gautheur et la chère ex-Mère Richard s'ingénient à les multiplier quotidiennement. Nous vivons des heures de délicieuse fraternité dont le souvenir enrichit son écrin.

Vient le soir du *14 mai*. Une aube triste le suit : émouvants adieux... il faut partir.

Dans la ville, j'ai salué, quelque part, la statue d'« Ambroise Paré » (1518-90, né à Laval) créateur de la chirurgie moderne.

Elle me fait figure d'être une muette et éloquente proclamation des bienfaits du génie, armé, cette fois, d'un bistouri ou d'un scalpel.

Effectivement, n'est-ce pas le fait d'un bienfaiteur de l'humanité que de trancher jusqu'au vif avec une infinie précaution, je dirais même, avec amour, des chairs gâtées, pour rendre la santé, à une multitude de vies humaines que la médecine seule serait impuissante à conserver?

Dans le monde des âmes, le Sauveur Lui-même a donné l'exemple du fer et du feu à porter sur des plaies gangrenées par le vice, et le monde des corps lui ressemble. Heureux

Ambroise Paré qui a su comprendre la leçon du Maître et l'appliquer dans le domaine ouvert par la science à son champ d'action !

Nous-mêmes, en ce siècle où la jouissance et la volupté règnent presque en souveraines, n'avons-nous pas une délicate et consolante mission au chevet de la souffrance, lorsque, plus mortellement atteintes que leur enveloppe terrestre, des âmes rachetées par le sang du Christ, n'ont pas le courage d'employer le fer et le feu de la pénitence pour redevenir chrétiennes ?

Oh ! oui, sachons alors déployer un double zèle, non pas pour armer la main du chirurgien, accomplissant dans le domaine physique des merveilles de guérison, mais pour aguerrir l'âme elle-même et la tremper de Foi, d'Espérance et de Charité.

15 mai, dix heures, a.m., Baugé.—

La Flèche, berceau de notre Institut, est sur notre route; nous n'y arrêtons pas ! notre titre de « petites-filles » de Son Excellence Monseigneur Grente, évêque du Mans, nous faisant accepter la proposition de la Maison de La Flèche, de remettre notre visite à plus tard, pour le plaisir de saluer son vénéré Premier

Pasteur, si dévoué à notre famille hospitalière, et, présentement absent.

Nous filons donc vers Baugé à une vitesse presque inouïe de quatre-vingts à cent kilomètres à l'heure; aussi, y sommes-nous dès dix heures a.m. « heure solaire ». En France, l'heure légale est obligatoire au civil, mais, comme partout, les particuliers sont libres de vivre à « l'heure du bon Dieu » s'ils le désirent.

Un ralentissement, puis un arrêt de l'automobile, nous firent craindre une « panne » quelque dix minutes avant l'arrivée.

Heureusement, le conducteur, Monsieur Métayer, frère de l'une de nos chères sœurs de Baugé, est aussi habile mécanicien qu'il aime la vitesse, et cela s'explique dès que l'on sait qu'il a fait la grande guerre, dans le service de l'aviation militaire. Il fit même un jour, une chute qui eût dû lui coûter la vie, mais il en fut quitte pour un long séjour « plâtré » à l'hôpital. Son attraction de dévorer l'espace n'en a pas été altérée pour autant, et, il en est heureux. Pour notre part, son obligeante et discrète amabilité appelle toute notre gratitude !

La chère Mère Renard nous reçoit, entourée de ses filles. Ses soixante-seize ans semblent

peser lourdement sur ses épaules, courbées au long des ans par le labeur et les soucis, tandis que le cœur et l'affection sont restés jeunes.

Sous les chants de « bienvenue » dans les paroles inspirées de l'histoire du passé, tout redit le bonheur de l'union fraternelle et religieuse.

Nous sommes aimées, choyées, gâtées, et, c'est incomparable douceur.

La Maison de Baugé possède de beaux et vastes jardins bien entretenus : ses nombreux ifs sont particulièrement remarquables. Il n'est personne comme un français, dit-on souvent, pour être excellent jardinier. Je souscris entièrement à la proposition, car, depuis que nous foulons le sol français, bien des fois déjà, nous avons remarqué les lignes admirables, la disposition harmonieuse, la bonne tenue et l'aspect agréable des parterres et des jardins. Sans doute, le sol s'y prête par sa richesse native, mais le vieux dicton n'est pas sot qui dit : « Jardinier comme un français ». Et les Françaises?... Ce qu'il me faut surtout mettre à leur crédit, ce sont les chapelles dédiées aux saints, tout au fond du jardin, ou encore, les statues, disséminées ça et là, protectrices ou

protecteurs attitrés devant lesquels on aime à faire halte et à prier.

Ici, une chapelle en pierre sculptée, avec autel de même nature, est très jolie; elle fut édifiée pour les élèves-pensionnaires aux temps déjà reculés où Baugé était florissant et prospère.

Ce monastère connut plus d'une gloire.

La reconnaissance a consacré à Mademoiselle de Melun, (Princesse d'Epinoy) un culte de vénération en retour de ses immenses bienfaits; à chaque pas, nous rencontrons son souvenir.

Une toile de Paul Audfray, d'Angers, entre autres, m'a singulièrement plu : Dans une perspective admirable, la princesse d'Epinoy, au travail dans une salle de malades, répond à un domestique de son frère, en montrant son balai : « Voici la *crosse* de l'abbesse que vous cherchez ». N'est-ce pas ainsi que la vraie grandeur sait comprendre l'humilité ?

Nos visites, de la cave au grenier, partout où nous passons, sont d'un intérêt prenant. Elles nous font découvrir cent choses aimables du passé qui nous ravissent à tel point, que sœur Allard et moi, nous croyons atteintes de la *hantise* des vieilles choses. Mais, non! corri-

geons les mots, ce n'est, pour sûr, qu'un respect de bon aloi... Hier, par exemple, en apercevant la vaisselle portant les armoiries de Mademoiselle de Melun, notre joie se fait communicative : Mère Lacas, cette fois, nous dépasse d'un désir ! Un franc rire lui fait écho... je surprends un petit signe intelligent sur certaines figures et... nous continuons.

Au dîner, délicatesse charmante... nous voici bel et bien servies dans quelques assiettes d'argent ayant appartenu à l'illustre « princesse d'Epinoy » !...

La pharmacie est un bijou d'antiquité, classé comme tel parmi les monuments historiques.

La ville de Baugé possède, dans une chapelle tout près de l'Hôtel-Dieu, l'une des plus considérables reliques de la Vraie Croix. Sur demande de la bonne Mère Renard, Monsieur l'abbé à qui en est confiée la garde, accompagné de Monsieur le Supérieur et de Monsieur l'Aumônier du monastère, voulut bien l'apporter à la salle de communauté.

Ce fragment de la « Croix » mesure à peu près un pied de longueur, un pouce carré d'épaisseur, et porte deux traverses—forme dite : « Croix de Lorraine ».

C'est un bois très dur et de couleur brun

foncé, presque noir. Nous avons eu le privilège d'y toucher, ce que nous ne pourrons certainement pas faire même à Rome, car, c'est la seule relique du genre, nous a-t-on dit, qui soit à découvert. Toucher de la main, après l'avoir fervemment baisé, le bois sur lequel est mort le Christ notre Sauveur, m'a apporté une vraie consolation.

Aussi, avec quelle effusion, nous avons remercié la digne Mère d'avoir si bien secondé le bon Dieu pour nous procurer une telle faveur.

Les jours heureux rapidement, font voile vers l'éternité. *Le 18 mai,* sonne à nouveau l'heure triste des adieux.

Beaufort vient à notre rencontre. Nouvelle étape aux frais de l'amitié fraternelle!

Ces trajets nous permettent d'admirer tout à notre aise, les magnifiques routes, dites « de Napoléon », car elles datent de son temps, et nous apprenons que c'est l'empereur qui les fit lui-même tracer, larges et droites : dans leur verte et haute bordure d'arbres, séculaires pour la plupart, elles sont remarquables.

18 mai, onze heures a. m. Beaufort.

Le chant du *Magnificat* et de l'*Ecce quam bonum* précède les agapes fraternelles et toutes

démonstrations, lesquelles portent le cachet d'une affection simple et ouverte.

Comme à Ernée, Laval et Baugé, Beaufort est un monastère antique. On en retrouve partout la note caractéristique, exemple : la sculpture a façonné la chaire de la lectrice, l'armoire et les tables du réfectoire, lesquelles, si elles étaient plus petites, seraient considérées, de nos jours, comme œuvres d'art, dignes d'un salon.

Le vestiaire de la sacristie est pourvu de nombreux et riches ornements brodés.

Cette Maison traverse des jours difficiles ; ses œuvres périclitent... La T. H. Mère La Ferre paraît redouter l'avenir; cependant, son courage n'est rien moins qu'admirable en face d'une situation vraiment précaire due encore au *radicalisme*.

Espérons en saint Joseph pour susciter, au moment opportun, les activités indispensables au maintien de ce monastère qui est sien depuis 262 ans.

L'Hôtel-Dieu de Beaufort a vu trop d'héroïcité l'illustrer depuis 1671, pour ne pas espérer le secours providentiel nécessaire.

La ville de Beaufort a peut-être diminué d'importance au cours des siècles. Les ruines

de son vieux château paraissent l'attester. D'autre part, son église, de style Renaissance, superbe, très bien conservée, proprette et uniformément blanche, prouve que le culte catholique n'y est pas négligé, et, là où la prière se fait suppliante, Dieu verse tôt ou tard sur le peuple, ses faveurs célestes.

Cette consolante visite, faite en nous rendant à La Flèche, atténue en quelque sorte la tristesse d'un adieu, qui brise d'autant plus, qu'il laisse après soi des cœurs aimants, que l'on voudrait voir davantage heureux.

20 mai, sept heures.—La Flèche.

Nous descendons à l'Hôtel-Dieu de La Flèche, venu lui-même nous réclamer à Beaufort. Cette Maison est chère entre toutes, parce que, « berceau » de notre Institut et remplie de précieux souvenirs.

En fait de souvenirs, n'est-ce pas le temps de vous dire tout d'abord, sous quels angles nouveaux nous est apparu, durant la traversée, l'héroïque dévouement des *Jeanne Mance*, des Mères *Macé, Maillet, Brésoles*...

Lorsque, aussi commodément installées que nous l'étions sur notre paquebot moderne, nous ressentions une vague appréhension des

rigueurs de l'océan, ou que le temps semblait durer à notre impatience fébrile, combien nous réalisions alors la somme de courage déployée par nos vénérées Mères Fondatrices, sacrifiant les douceurs du berceau religieux en faveur des malheureux enfants des bois qui peuplaient alors le Nouveau Monde. L'*Au revoir* à leur France chérie devait s'éterniser. De plus, la traversée, périlleuse, se prolongeait trois longs mois, sur une embarcation semblable à une « coque » balancée au-dessus de l'abîme, où l'absence forcée d'hygiène physique et alimentaire provoquait trop souvent la maladie, et où l'habitation à fond de cale, avec ses relents d'huile et de goudron, pouvait soulever un cœur, résistant à la fureur des vagues.

Oui, elles furent saintement héroïques, nos missionnaires de France, et leurs humbles filles canadiennes, à trois cents ans de distance près, sont heureuses et fières de porter, pour la première fois, au berceau de La Flèche, leur immortel souvenir aussi bien que la survivance des traditions léguées au rameau canadien, né de leurs sacrifices et vivifié par leurs vertus.

Nos chères sœurs fléchoises soulignèrent aimablement le fait que, par un gracieux retour des choses, les hospitalières du Nouveau

Monde sont « trois » aussi, à cette heure bénie, comme elles étaient « trois » françaises aux jours de 1659.

Oubliant mon humble personnalité, je me réjouis de voir notre Hôtel-Dieu d'Arthabaska à l'honneur, à côté des dignes représentantes de l'Hôtel-Dieu de Montréal. Montréal et La Flèche sont pour nous, vraiment, au même titre, mère et aïeule vénérées.

Avec quelle impatience, nous franchissions donc le seuil, jamais franchi, pourtant, par notre vénérée Mère Marie de la Ferre, puisque la Révolution a transplanté sa famille religieuse sous un toit étranger. Mais qu'importe! La Flèche garde les prérogatives du passé, et à ce titre, jouit aussi de ses privilèges.

Mère Lecordeux et Mère Grellard, sa devancière, nous reçoivent avec chaleureuse cordialité, pendant que sœur Beauchamp, ancienne secrétaire,—très attachée à l'Hôtel-Dieu de Montréal—témoigne sa joie fort originalement, en *imitant le saint roi David devant l'Arche d'Alliance*. C'est ensuite, toute la communauté qui nous salue affectueusement, en termes choisis, pleins d'à-propos et de tendresse.

Après le chant du *Magnificat*, on nous conduisit au petit oratoire préparé dans la salle

de communauté, où avaient été exposées, à notre intention, les reliques précieuses de nos vénérés Fondateurs. Dans une modeste châsse, sont contenus les ossements de N. V. Mère Marie de la Ferre, c'est-à-dire, la partie autrefois destinée à l'Hôtel-Dieu de Moulins, car, celle, ayant appartenu à l'Hôtel-Dieu de La Flèche, fut perdue aux jours de la Révolution. Le cœur de N. V. Père Jérôme Le Royer de la Dauversière, est renfermé dans une enveloppe de plomb; ses ossements reposent aussi à La Flèche, mais, par suite de la Révolution encore, ils ont été inhumés dans une fosse commune. Une pierre tombale en marque l'endroit, et une inscription tumulaire porte la date et les noms de ceux qui y attendent le réveil de l'immortalité.

Notre séjour de toute une semaine, dans cette maison bénie, fut relativement court, eu égard à tout ce qui nous intéresse dans cette région angevine.

Tout d'abord, les archives nous livrèrent leurs secrets. Il fallait nous voir, la loupe à la main, essayant de déchiffrer des signatures —véritables hiéroglyphes—pour nous assurer si elles étaient bien de notre vénéré Fondateur Jérôme Le Royer de la Dauversière, ce dont

nous avons réussi à nous convaincre heureusement.

Cette signature figure ainsi, au registre des professions, notamment à la première—celle de notre vénérée Mère Marie de la Ferre, Fondatrice,—et est apposée de même, à la plupart des procès-verbaux des premières professions.

On conserve deux « capots »—voiles de soie —ayant appartenu à notre vénérée Mère Marie de la Ferre. Va sans dire que nous avons réclamé le privilège de les ajuster sur nos têtes: bonheur vrai, joie d'enfant. Nous avons touché, regardé et lu *in extenso* le procès-verbal authentique de l'apparition d'Anne Baillif, signé de Monsieur de la Dauversière, Mère Marie de la Ferre et Anne Foureau, lequel procès-verbal se déplaça de lui-même, un jour, et se transporta sur la table de communauté. J'en éprouvais comme un frisson à y songer.

Pour souligner, d'une manière toute spéciale, la première venue des religieuses canadiennes en terre française, après 275 ans d'établissement au pied du Mont Royal, Son Excellence Monseigneur Grente, évêque du Mans, avec une bienveillance paternelle, avait antérieurement autorisé la très honorée Mère Lacordeux et l'ex-Mère Grellard à nous conduire, elles-

mêmes, à la résidence occupée autrefois par notre vénéré Fondateur, de même qu'aux autres lieux, où se retrouvent les vestiges du passé de notre Institut.

Nous fîmes donc un vrai pèlerinage, commençant par l'église Saint-Thomas où Mère Marie de la Ferre fut sacristine. Cette église conserve la statue de Notre-Dame du Chef du Pont, provenant du vieux château de La Flèche ; elle y fut vénérée par saint Louis, le 15 mai 1235.

La seconde visite fut pour l'Aumônerie Sainte-Marguerite, restaurée et agrandie pour former le vaste Hôtel-Dieu habité par nos premières Mères jusqu'à la Révolution, et devenu depuis, prison de l'Etat.

Ce n'est pas sans un vif serrement de cœur que nous considérons, d'un œil presque humide, la réalité des faits. La chapelle, ou plutôt l'endroit précis où elle fut, se reconnaît aux piliers; l'entrée principale ainsi que celle de la salle des pauvres n'ont subi aucune modification.

Mystère profond des secrets de Dieu qui nous plonge dans une méditation absorbante du passé... Insaisissable pourquoi qui se pose, en dilemme, tout au fond de ma pensée, sans

obtenir ni espérer de réponse. Triste Révolution, que de ruines elle a semées ! Que de mal elle a fait !

Mais, laissons là, ce côté sombre et par trop navrant ; rendons-nous à la maison habitée par notre vénéré Fondateur.

Une partie a été complètement restaurée. Les murs ont défié les siècles; seules, les divisions ont été modifiées. La propriétaire, Madame Hary, nous a fait visiter avec une grâce charmante. Le salon est devenu une décharge; dans la salle à manger, une grande cheminée est surmontée d'une niche ; les boiseries, nous dit l'aimable propriétaire, ont été enlevées et vendues à un amateur d'antiquités, de même qu'une porte, remarquable d'architecture. Les escaliers sont en chêne, et les « mêmes » que jadis. Au second étage, nous remarquons une grande pièce avec une cheminée monumentale. Un tout petit balcon, respecté des ans, dut reposer parfois, sinon souvent, les soucis et les labeurs du vénéré Fondateur.

Une inscription commémorative, due à la Société Historique de Montréal, a été placée à gauche de la porte d'entrée, on y lit : « Ici vécut Jérôme Royer de la Dauversière, 1587-1659.—Receveur des Tailles.—Fondateur de

l'Institut des Sœurs Hospitalières 1636.—Promoteur de la Fondation de Montréal 1642.—Cette plaque a été posée le 19 septembre 1927. —En présence d'une Délégation Canadienne.—Le Docteur Buquin étant maire.»

Le dernier édifice visité est l'ancien collège des Jésuites, devenu le Prytanée militaire. La chapelle est remarquable de richesse et de beauté. La magnificence presque royale de la construction, le parc superbe et les spacieuses cours intérieures, rappellent que le souvenir d'Henri IV est intimement associé à son histoire.

Dans un ordre d'idée sommaire, tel m'apparut le milieu ancestral de La Flèche.

Pour témoigner notre gratitude à Son Excellence Monseigneur l'évêque du Mans, nous nous rendîmes au palais épiscopal, où d'ailleurs, nous étions attendues.

Son Excellence nous reçut paternellement, s'intéressa aux activités de l'Hôtel-Dieu de Montréal qu'Elle visita en 1926, lors du Congrès eucharistique de Chicago, et eut des mots pleins de vénération à l'adresse de nos pieux Fondateurs.

Sa gracieuse bienveillance ne s'arrêta pas là. Son Excellence nous promit de profiter du

Congrès marial d'Angers pour se rendre expressément à La Flèche, combler notre intime désir de posséder une relique authentique de notre vénérée Fondatrice.

Un filial merci monte aux lèvres, et, très heureuses, nous reprenons le chemin de La Flèche.

Drapée de beauté, la cathédrale du Mans est sur notre route. Nous entrons. L'aspect général présente deux parties distinctes: la grande nef, en style gothique du XIIe siècle, superbe, fort bien conservée; les nefs latérales, en style roman. On s'incline instinctivement devant les œuvres gigantesques du génie : l'harmonie est une puissance qui attire. La longue perspective des ogives, à elle seule, m'enchante et... les détails me retiendraient des heures ! Cependant, il nous faut admirer rapidement architecture et sculptures, aussi, je ne saurais bien préciser que le magnifique coup d'œil qu'offre l'édifice dans son ensemble.

Le programme du lendemain est pour l'abbaye de Solesmes.

Ce nom éveille, pour sûr, une attention pleine d'intérêt. Il en est digne à tous égards. L'abbaye est admirablement sise sur les bords

de la Sarthe. De la rive opposée, d'où nous l'avons surtout considérée, sa masse énorme, ses contreforts, ses donjons rappellent exactement l'idée d'une forteresse. C'en est une, en effet, mais, de la prière !

En pénétrant dans l'église abbatiale, toute blanche, plutôt étroite, je la trouve belle d'une austère beauté.

Nous sommes à la fête de l'Ascension.

Le révérendissime Père abbé Dom Germain Cozien, O.S.B. pontifie.

La grand'messe dont le rite très solennel se déroule avec majesté, nous est un vrai festin pour les yeux et pour l'âme. La pompe des cérémonies, l'ensemble parfait de l'exécution, le glissement léger des moines sur les dalles du sanctuaire, nous fait rêver des cieux. Et que dire du chant suave des Bénédictins aux voix aériennes, semblant vibrer sous une brise légère, et s'harmonisant à des accords lointains, tellement doux qu'ils paraissent célestes?

« Simple et d'une facture exempte de toute recherche, ce chant éminemment liturgique est bien, selon l'expression de Dom Pothier, le pain de l'âme chrétienne, l'aliment substantiel de la prière liturgique. Oh ! oui, le chant

grégorien touche et émeut l'âme, et, s'il ne la fait pas pleurer, du moins il la fait prier.» [1]

L'office terminé, notre pieuse curiosité ne veut pas quitter Solesmes sans admirer les nombreuses œuvres d'art remarquées en y entrant.

Devant le tombeau de Notre-Seigneur, qu'on dit être un chef-d'œuvre de la sculpture française, je m'attardais à contempler la figure majestueuse du Christ mort. Un bénédictin m'aborde, décline humblement son nom, et se dit très heureux de rencontrer des sœurs canadiennes. (S. E. Monseigneur Grente avait poussé l'amabilité jusqu'à annoncer à l'abbaye notre visite du lendemain.) Je présente le révérend Père à mes compagnes. En prononçant : « Dom Jamet », je me rappelle soudain avoir rencontré ce nom quelque part, et, je hasarde: « Ne serait-ce pas Dom Jamet, auteur du « Témoignage de Marie de l'Incarnation ? » —« Mais oui, pourquoi pas ? » me répondit-il aimablement. La glace était rompue... et, ce fut pour nous, très heureuse rencontre.

Il s'offrit à nous accompagner et nous donna l'explication succinte des œuvres d'art : Com-

[1] Dom Sunol, O.S.B.

munion de Notre-Dame, Tombeau de la Sainte Vierge, etc.

Il nous parla ensuite du Canada qu'il aime et de nos héroïques Fondateurs dont l'histoire, dit-il, par celle des Hospitalières de Montréal, est intimement liée à celle de Mère Bourgeoys; il écrit présentement la vie de cette héroïne.

A l'heure de Dieu, notre tour viendra... et pour le Fondateur et pour la Fondatrice: Dom Jamet en émet, lui-même, le désir et l'espoir, et Mère Lacas lui offre, d'ores et déjà, la plus affectueuse hospitalité à l'Hôtel-Dieu de Montréal, lors de son voyage au Canada, projeté pour décembre prochain.

Quoi qu'il en soit, notre visite à Solesmes comptera parmi les souvenirs que le cœur marque au coin des heures fortunées, puisqu'elle laisse poindre un présage heureux touchant nos vénérés Fondateurs.

L'âme dilatée, nous revenions à La Flèche, après avoir salué, au passage, l'Ermitage de Notre-Dame du Chêne.

Le 26 mai, selon sa promesse, Son Excellence Monseigneur Grente arrivait à La Flèche. L'humble châsse contenant les reliques fut déposée sur une table devant Son Excellence,

et Mère Lecordeux, invitée à rompre l'un des scellés, puis, successivement, Mère Lacas, Mère Grellard, sœur Allard et moi-même, après quoi, Monseigneur nous remit, à Mère Lacas et à moi, une *vertèbre* de notre vénérée Mère.

Son Excellence rédigea ensuite « une reconnaissance » et un procès-verbal, puis causa paternellement de notre Institut et des vertus de nos Fondateurs, s'offrant spontanément à prendre leur Cause en mains, pour le Procès informatif et leur Introduction en Cour de Rome, si l'Institut le désire.

Serait-ce vraiment l'heure du bon Dieu pour la glorification de ses insignes Serviteurs? L'avenir le dira... Solesmes et La Flèche sont au moins, pour l'instant, riches d'espoir.

Notre dernière visite avant de faire nos adieux au monastère de La Flèche, où nous avons vécu des jours de souvenir, fut pour la petite « chapelle du jardin », celle-là même où allait prier notre vénérée Mère Marie de la Ferre, et qui fut transportée ici.

Les choses du passé ont un langage si expressif que leur vue les rend vivantes et leur donne le charme prenant, inconnu des choses simplement évoquées par la parole ou par la plume.

La Flèche et ses pèlerinages intimes garderont, pour moi, une saveur exquise, malgré le mélange de tristesse et de regrets, né sur des transformations malheureuses, dues à des événements plus malheureux encore, car Dieu, à son heure, vengera, je l'espère, les douleurs de la tourmente révolutionnaire de 1793, par la glorification des héros de la charité que furent nos vénérés Fondateurs.

A nos chères sœurs fléchoises, l'hommage de notre profonde reconnaissance pour leur amabilité, leur dévouement si cordial, si simple, leur générosité enfin, envers leurs petites sœurs canadiennes, plus que jamais attachées au berceau religieux.

Beaupréau termine la première série de nos visites de nos bien-aimées sœurs du Nord de la France. Nous avons déjà traversé le Calvados, l'Orne, La Mayenne, la Sarthe et l'Anjou, mais nous verrons l'Italie avant la Provence.

Pour le moment, une voiture de Beaupréau vient nous chercher à La Flèche. En compagnie de Monsieur l'abbé Pinot, aumônier de cette Maison, qui nous servit de bienveillant cicérone au cours du trajet, nous arrêtons d'abord à la cathédrale d'Angers.

La première chose qui me frappe, ce sont les

supports de l'orgue : figurez-vous des hommes géants, fixés à quelques pieds au-dessus du parquet, et qu'on dirait immobilisés dans l'effort soutenu de leurs muscles puissants, tandis que, vus de loin, ils paraissent de tout jeunes gens, sveltes et gracieux. Si le jeu d'optique est saisissant, c'est que les proportions des lignes sont admirables.

La chaire est un assemblage monumental de sculpture, et tout l'édifice est majestueux.

Plus loin, un château fortifié, gigantesque construction de Richard II, duc d'Anjou, provoque naturellement notre « jeune curiosité » sans cesse en éveil devant les monuments antiques, reliques émouvantes que ne possède pas notre « jeune patrie ».

Ce château est parfaitement conservé. J'admire sans réserve, ses tours, ses meurtrières, son pont-levis replié, et qui dut trembler autrefois sous le pas pesant des hommes bardés de fer.

Tout au pied du château, dans le fossé profond, s'étend une immense pelouse, découpée et entretenue par le génie de l'homme, de telle sorte qu'on la prendrait pour un « vrai tapis » aux dessins variés.

Que de poésie se dégage de ces constructions

d'un autre âge, dont l'évocation a fait tressaillir nos fronts d'enfant, penchés sur une *Histoire de France*. Aujourd'hui, je vis ces souvenirs, je considère ces lieux !... et je leur trouve, réellement, le charme plein de fraîcheur des années lointaines qui captivait mon enfance, mais que déborde, d'une manière transcendante, le cadre de la réalité présente.

Les châteaux, dans ce coin de l'Anjou, sont encore disséminés ça et là; plusieurs sont très anciens et constituent les grands traits de l'histoire nationale.

L'Anjou est fertile en beauté.

Nous traversons la vallée de la Loire, immense plateau couvert de vignes, à cette époque tout de verdure et de fraîcheur. Sur la gauche, là-bas, le guide indique au sommet le plus élevé d'un pic, une tache blanche entre deux bouquets d'arbres. On dirait une aire d'aigle.

C'est Notre-Dame de la Garde, un couvent de Trappistines ! La prière semble à proximité du ciel.

Nous traversons ensuite la Vendée catholique, et la Vendée malheureuse des Chouans, d'où, peut-on dire, partit la Révolution. Une église est célèbre par ses verrières qui racontent l'épopée militaire et la vie des preux : La

Roche-Jacquelin, Cathelineau, etc., tombés pour Dieu et pour le roi. Quel courage et quelle foi animaient l'âme de ces héros !

En parlant de foi, je ne puis taire combien j'ai été agréablement surprise de l'aspect profondément religieux des campagnes françaises en général. Partout, le long des routes, ou au tournant d'un sentier, un grand Christ, parfois un Calvaire, rappelle au passant, que le peuple français aime encore et toujours le Dieu des Francs.

27 mai, sept heures, trente.—Beaupréau.

Beaupréau se dessine à l'horizon. L'Hôtel-Dieu est joli à l'extérieur. Nous y sommes reçues comme partout, avec un visible bonheur. Comme nous arrivons après la récréation du soir, attardées que nous fûmes par les merveilles de la route, le souper nous est servi à la salle de communauté autour de laquelle sont rangées nos chères sœurs, dignes, presque solennelles.

La T. H. Mère Maugeais fait aimablement les honneurs de sa Maison. Artistes et poètes se donnèrent rendez-vous le lendemain pour fêter, à qui mieux mieux, les sœurs canadiennes, vraiment confuses au milieu des décora-

tions et des guirlandes semées partout autour d'elles.

La franche gaieté ne manqua ni d'entrain, ni d'humour. Au jour le jour, durant la récréation, tout fut spontanément mis à contribution pour égayer; il n'y eut pas jusqu'aux coqs gaulois—dont les notes stridentes servaient de clairon, par trop matinal, pour éveiller Mère Lacas et surtout sœur Allard, avant l'aube—qui n'obtinrent une mention et même... honorable.

Beaupréau grandit et se développe. Ses récentes constructions, dont une chapelle magnifique, lui donnent un air de prospérité. Ses œuvres prennent de l'extension, et l'heure n'est peut-être pas éloignée, où le Benjamin français verra sa taille dépasser celle de ses aînés, car il est libre d'entraves, tandis qu'une Administration plus ou moins bienveillante et, en certains cas, franchement malveillante, est un poids très lourd qui retarde ou paralyse le progrès, en quelques-unes de nos Maisons de France.

Un long mois s'est écoulé au milieu de nos chères familles religieuses du Nord de la France.

Partout, même sympathie, même fraternité.

Qui n'en serait profondément touché ? Aussi, quand l'heure vient nous avertir qu'elle a fui trop rapidement au sein de chacune de ces oasis aimées, ce sont de nouveaux liens qui se rompent, en enserrant davantage l'affection sous leurs nœuds brisés.

A cinq heures et demie, heure légale, nous quittons Beaupréau, mais l'Hôtel-Dieu, suivant l'heure solaire, notre départ se trouve réellement plus que matinal: nous sommes debout avant le jour : trois heures, trente !

Ayant fait nos adieux le soir précédent, Mère Maugeais, seule, est là ! Une dernière visite à la blanche chapelle gothique, un fraternel baiser à la digne Mère, et, laissant là comme partout ailleurs, un lambeau de nos cœurs, tout saturé de reconnaissance et d'affection, nous montons dans la voiture délicatement mise à notre disposition, puis... en route pour Châlonnes où le chemin de fer nous conduira à Paris.

LA VILLE ETERNELLE

Un instant, près du Vicaire du Christ, j'ai reposé ma course... et ma vie en a été irradiée d'un suprême bonheur !

2 juin, six heures, trente.—De Châlonnes à Paris, c'est toujours la même luxuriante végétation : de la verdure, des fleurs, des arbres touffus, élégants, disposés avec art, des taillis et de vraies forêts pleines d'ombre et de fraîcheur.

Notre magnifique compartiment de première est solitaire comme un cloître. Nous pouvons prier et méditer tout à notre aise.

A Chartres, le train arrête quelques minutes tout près de la cathédrale, réputée l'une des plus belles de France. Nous en admirons les flèches hardies, la tour et ses fines dentelles de pierre, d'apparence, légères comme du tulle.

Une minute avant que tinte l'*Angelus* de midi, nous voici à Paris, non sans avoir salué de loin ses clochers, ses dômes multiples, et senti renaître à ses abords, l'exubérance de vie

et le fourmillement humain, que semblait presque nous avoir fait oublier la calme solitude des campagnes dont nous avons joui depuis un mois.

A la descente du wagon, gare Montparnasse, un bienveillant agent de la Compagnie Hone est là, tout exprès pour nous offrir ses services, faire parvenir nos bagages à destination, et nous conduire prendre notre dîner.

Pour ma part, un sentiment complexe d'admiration et de nostalgie, peut-être ? se partage mes pensées. La grande capitale, sous son titre incontestable de « Reine des cités » est tellement imposante dans sa majesté, et, ce qui plus est, je m'y sens si en dehors de mon centre habituel, divinement taillé à mes préférences, que je respire presque mal à l'aise, l'air du « grand Paris ».

Les premières heures de cette après-midi d'arrêt furent octroyées à sœur Allard, et consacrées, en sa compagnie, à certaines visites officielles, soit : à la Légation canadienne, et à Mademoiselle Chaptal, la distinguée Présidente du Congrès International des Gardes-Malades.

L'église de la Madeleine, construite au temps de Napoléon, est ensuite, le seul édifice visité.

D'un cachet particulier, en raison de sa destination première toute païenne, mais que la royauté rendit plus tard au culte, cette église aux énormes colonnes extérieures est, à l'intérieur, d'une richesse merveilleuse.

Le marbre et l'or dont ses murs sont totalement revêtus, ses fresques admirables, la lumière même qui n'entre que par les puits de sa voûte, superbe d'art et d'élégance, racontent à travers les siècles, que ce temple, simplement dédié à la « Gloire » par Bonaparte, a été heureusement consacré à la *gloire du Maître Souverain,* devant qui la « Gloire » n'est qu'une chimère, et à qui seul, sont dus, honneur et gloire, ici-bas et dans les siècles sans fin.

Au retour, nous longeons la demeure royale du Louvre, traversons la magnifique place de la Concorde, notons les lignes élevées de la Tour Eiffel, mais, devant revenir à Paris pour les assises du Congrès, je remets à une date ultérieure de m'attarder aux beautés parisiennes, et, rapidement, je vous prie de prendre avec moi le train de *huit heures, quarante p.m.,* gare de Lyon, pour Rome qui m'attire davantage, et dont la seule évocation fait battre plus fort nos cœurs soudainement émus.

Les fatigues de la journée appellent le repos

que chacune de nous trouve effectivement dans une superbe cabine de wagon-lit, où, malgré la rapidité de notre course, la trépidation presque agréable de la locomotive me rappelle le roulis de l'*Alaunia* sur des flots paisibles.

Au matin, nous nous éveillons sous le ciel d'Italie, et le spectacle grandiose des Alpes, sous les vapeurs qui s'en dégagent au soleil levant, aussi bien que celui de leurs neiges éternelles couronnant, ça et là, les hautes cimes qui se perdent dans les nues, nous font presque regretter le sommeil de la nuit.

Mais les œuvres du Créateur sont également belles et bonnes, et l'aube nous trouve plus dispos pour admirer davantage les merveilles de ses mains d'Artiste suprême.

Pour le moment, c'est toute notre âme qui aspire « à pleins poumons », si j'ose dire, le beau réel, dans une majesté de décor inimitable, infiniment supérieure aux créations du génie humain.

Oh ! oui, la nature est le livre par excellence, écrit pour l'âme humaine avide de contemplation, d'amour, de science, ou, pour tout dire en un mot, d'infini. Devant la sévère et attirante beauté des Alpes baignées d'or, nos lèvres n'arrivent qu'avec effort à articuler les mots de

nos « prières coutumières » : la prière toute simple jaillit mieux en un élan spontané de foi et d'amour.

Qui n'a pas connu un instant dans sa vie, où l'irrésistible ascendant des merveilles épandues dans la Création, n'ait subitement élevé son âme au-dessus d'elle-même, pour l'agenouiller dans l'adoration devant Dieu ? Le silence, alors, est merveilleux inspirateur, tout comme il est le meilleur interprète des sentiments que la parole ne saurait peindre. Cette double vérité, je la conçois avec évidence, mieux encore, je la vis en des minutes inoubliables.

Le regard ne se lasse pas de contempler l'altitude des paysages qui étonne, ravit, et force l'admiration. Le mot traditionnel: « Pie XI, alpiniste ! » me revient en mémoire, et, comme je comprends, à cette heure, le charme fascinateur de ces pics neigeux se confondant avec les nues bleu-nacrées du ciel, sur l'âme du grand Pape au regard d'aigle et à la puissante envergure de foi et de charité !...

D'innombrables filets grisâtres, se détachant sur le fond sombre, indiquent les sommets à gravir; aux flancs des montagnes, les toits rouges et pointus des habitations, sont groupés ou disséminés ça et là, comme pour ajouter

une note pittoresque à cette nature agreste, pleine de royale splendeur. Tantôt, sur une cime ultime que l'on croirait inaccessible, un château dresse ses tours; à ses pieds, les fleurs forment un gracieux décor dans la verdure; tout à côté, le versant présente l'aspect sauvage d'une inculture séculaire, et ces scènes, aux transitions brusques, se déroulent à droite et à gauche, avec des modifications surprenantes.

Une transition, plus brusque encore, est celle qui nous fait passer de la lumière éblouissante d'un plein jour baigné de soleil, aux profondes ténèbres de la nuit des tunnels sans nombre que nous traversons. Les uns sont d'une longueur appréciable, et nous en avons compté plus de cent cinquante, dans la longue chaîne des Apennins aux carrières exploitées, si j'en juge par les plaies béantes, ouvertes parfois depuis la base jusqu'au sommet de la montagne.

Ces soudaines alternatives de lumière et de ténèbres ne font-elles pas songer à celles, angoissantes, que traverse une âme appelée par Dieu à gravir les sommets?... Pour nous en tenir à la réalité présente, puisque la lumière artificielle supplée *ad libitum* les rayons solaires qui ne peuvent pénétrer dans ces tunnels, leur

traversée n'est qu'une expérience et une leçon de plus.

Après quelques heures, la scène change: les monts s'éloignent, leurs teintes bleuâtres, vaporeuses, forment une ligne de démarcation, agréable de perspective.

Sur la droite, la Méditerranée, bleue et profonde comme le ciel incomparable qui se reflète dans ses ondes, aujourd'hui paisibles, étend à perte de vue, son imposante masse d'eau que nous côtoyons à proximité de la rive, pendant que sur notre gauche, à quelques pas de nos fenêtres, la montagne d'une hauteur remarquable, semble taillée dans le roc à ligne perpendiculaire.

Aussi, les premiers tableaux de l'Italie laissent-ils dans mon âme une impression d'art et de poésie formant, de par les lois divines, une ambiance qui se prête admirablement au développement du sens artistique, lequel, de tout temps, caractérisa le peuple de la péninsule italienne.

Les villes, rapidement traversées, ont un cachet de bon goût: citons Pise, patrie du Pape Eugène III, moine de Clairvaux et disciple bien-aimé de saint Bernard pour lequel celui-ci eut toujours *des tendresses et des sollicitudes*

de mère, comme en font foi les « Considérations » écrites spécialement pour son cher fils devenu le « Saint Père » ;—Gênes, *la Superbe,* sur le golfe du même nom, qui s'honore d'avoir vu naître Christophe Colomb surnommé l'Ambassadeur de Dieu, parce que, découvreur providentiel du Nouveau Monde.

Dans l'après-midi, le paysage devient vallée encerclée de hauteurs accidentées; les champs sont peuplés de cultivateurs et les instruments aratoires sont, pour la plupart, tirés par une paire de bœufs, que l'on devine de carrure solide, mais, hommes et animaux nous paraissent minuscules dans la vallée profonde ou au pied des monts altiers.

Puis, voici la Méditerranée qui reparaît, un peu sur la droite, cette fois-ci, car à Pise, nous avons changé de direction, semblant faire volte-face; les champs ondulent sous la brise, et, j'ai peine à le croire, les blonds épis d'or de la moisson sont déjà fauchés en certains endroits, alors qu'en France, ce n'était que le temps, quoique avancé, de la fenaison.

Les campagnes s'étendent presque jusqu'aux portes de la Ville Eternelle. Civita-Vecchia éveille notre attention, mais seule, l'heure d'arrivée précisée à l'avance, et un indicateur

portant le mot magique *Roma* nous avertissent que nous touchons au but. Nous avons franchi, en dévorant l'espace par chemin de fer, en vingt-deux heures et trente minutes, 1,446 kilomètres.

Une vive émotion nous envahit, douce et suave..... quelques minutes encore, et..... nous descendons dans la Ville de Pierre ! Monsieur l'abbé Robin, P.S.S., économe au Collège Canadien, ancien patient de l'Hôtel-Dieu de Montréal, s'était porté à notre rencontre et nous fit conduire à notre pension, chez les révérendes Sœurs de la Retraite, au Mont Janicule.

Est-ce bien l'émotion qui m'empêcha de fixer le premier aspect de Rome ? Peut-être ? A vrai dire, je n'ai gardé, ce soir-là, que la vision rapide de la Coupole Saint-Pierre et celle des eaux boueuses du Tibre, où le soleil noyait la pourpre et l'or de son couchant.

La première aube de Rome me laisse dominer par ma fenêtre entr'ouverte, un magnifique jardin avec orangers, citronniers et palmiers, aux troncs littéralement couverts de roses grimpantes; de l'autre côté de la rue, un immense parc plus magnifique encore, d'où la voix rauque des paons, entendue durant la nuit, laisse deviner la présence de ces oiseaux

à plumage décoratif ; enfin, des habitations proprettes, élégantes, d'une note particulière.

Le soleil d'Italie verse à flots ses chauds rayons quand nous nous mettons en route pour le Collège Canadien afin d'y saluer Monsieur le supérieur Bastien, P.S.S. Celui-ci étant présentement absent, nous nous dirigeons vers la basilique Sainte-Marie-Majeure, la plus ancienne de Rome, et, première étape de notre *Jubilé*.

Franchissant la Porta Santa nous y faisons aussi pieusement que possible, les visites prescrites, pour parcourir ensuite la grande nef. Les deux rangées de quarante-quatre colonnes de marbre blanc, et le plafond à caissons, « doré avec le premier or provenant d'Amérique, et offert par le roi d'Espagne » sont d'un effet imposant.

Le maître-autel est formé d'une urne de porphyre avec une table de marbre soutenue par quatre anges en bronze doré; le baldaquin, de bronze doré aussi, est soutenu par quatre colonnes de porphyre. Le corps de saint Mathias repose sous l'autel.

En dessous du maître-autel, « dans la Confession », se trouve un reliquaire contenant quelques planchettes de la Crèche du Sauveur,

et, devant l'autel qui s'appelle celui de la Confession, est placée une grande statue de Pie IX, à genoux.

Le pinceau de l'artiste a donné à la figure de l'immortel Pontife une expression vivante, et a fixé dans le marbre une telle intensité d'adoration muette, qu'à travers les siècles, cette figure, figée dans l'extase, invitera à la prière, l'homme assez heureux pour la contempler.

Faudrait-il décrire les magnificences des basiliques romaines que j'y renoncerais: sous une majesté consacrée par les siècles, l'œil découvre une réalité d'harmonie et de grandeur au-dessus de ses conceptions les plus hardies.

Je me contenterai donc d'indiquer dans chacun des sanctuaires visités, les reliques insignes, qui y sont déposées, ou ce qui fait partie du domaine historique.

En arrière de la basilique Sainte-Marie-Majeure, l'église Sainte-Praxède attire notre attention, et, tout particulièrement «la mienne» parce que saint Charles Borromée en fut titulaire, et qu'il avait des préférences marquées pour cette église.

Outre les corps des saints Zénon et Valentin, cette chapelle renferme « la sainte Colonne » que le cardinal Jean Colonna rapporta de Jérusalem à Rome en 1223.

On y vénère aussi, à des jours spéciaux, « trois épines de la Sainte Couronne », la mître et le vêtement cardinalice de saint Charles Borromée.

De là, nous nous rendons à l'église Saint-Alphonse, toute proche, où se trouve, au-dessus du maître-autel, la célèbre image de Notre-Dame du Perpétuel Secours.

A Rome, les églises sont extrêmement rapprochées, il n'est pas rare d'en voir deux ou trois à quelques mètres de distance : la ville en possède plus de 450, exception faite des chapelles.

C'est le berceau de l'Eglise, le cœur de la Chrétienté et le centre de la Catholicité.

Ces titres, Rome les justifie et les réalise pleinement par le trésor des reliques des premiers martyrs, les monuments antiques qu'elle conserve avec un soin jaloux, la munificence de ses temples, semés avec une sorte de profusion sur le sol de la Rome païenne, rougi du sang des premiers chrétiens.

Dans l'après-midi, Saint-Paul-hors-les-murs nous étonne par l'aspect latéral extérieur qui s'offre tout d'abord à nous, et semble réellement, je ne sais pourquoi, peu en harmonie avec les richesses de la façade et de l'intérieur.

C'est la plus splendide des basiliques de Rome.

La façade est en mosaïque superbe, et, dès l'entrée, la magnificence impressionne. Les cinq nefs sont séparées par quatre rangées de colonnes en granit. Le marbre, aux couleurs variées, revêt tout l'intérieur ; les verrières même sont en marbre transparent.

Tout le long de la grande nef et dans les premières nefs latérales, sont placés des médaillons, en mosaïque, de tous les Papes, depuis saint Pierre jusqu'au bien-aimé Pontife régnant, Pie XI, avec, en plus, des médaillons encore vides, attendant les Papes à venir.

Dans la sacristie, nous avons baisé, touché, les chaînes de saint Paul, l'Apôtre des Nations.

Cette relique évoque les persécutions subies par le Christianisme à son tout premier âge ; plus encore, fait-elle briller d'un vif éclat la force toute-puissante de la grâce divine terrassant Saul, pour le transformer, instantanément, en défenseur intrépide de la foi au « Galiléen crucifié » qu'il persécutait, hier, avec fanatisme et superbe dédain.

Qui douterait après cela des trésors de miséricorde de Dieu ? Qui n'espérerait de sa bonté la conversion sincère des âmes qu'à l'instar de

Saul, un fatal aveuglement, parfois, retient seul loin de Dieu ? Oh ! ne l'oublions jamais, la prière est une puissance suppliante pour ravir au Tout-Puissant des grâces imméritées de salut, en faveur des pauvres âmes, quelles qu'elles soient, que nous désirons convertir et sauver.

Le dimanche devait nous apporter, après ce premier jour de contact avec la Ville Eternelle, l'un des rares privilèges accordés aux pèlerins qui la visitent moins hâtivement : l'assistance à une cérémonie de Canonisation.

Dès trois heures et demie du matin, nous devançons l'aube et allons assister à une Messe matinale, au Collège Canadien, de sorte qu'à *cinq heures et demie*, nous étions rendues sur la place Saint-Pierre, devant la porte de la sacristie, par laquelle nos billets nous donnaient droit d'entrée.

Pour lors, cette porte était fermée à clef et elle ne s'ouvrit qu'à *six heures et demie*, devant la foule, sans cesse grandissante, massée là, depuis une heure.

A *quatre heures*, l'activité régnait déjà dans la ville et les tramways circulaient tout aussi

bien que les automobiles, remplis d'une foule compacte.

A l'ouverture de la porte, on peut difficilement se faire une idée du tohu-bohu inexprimable : chacun se précipite, se pousse, court à toutes jambes, se bouscule pour avoir une meilleure place. On dirait une bande de marmots sans éducation, en grand congé ! Et pourtant, tous ces gens sont de meilleure école: mais, à cette heure, la politesse et la distinction s'éclipsent vraiment, et la règle, dirait-on, c'est de n'en plus avoir.....

Pour notre part, nos billets sont dus à la gratitude—envers l'Hôtel-Dieu de Montréal—des révérendes Mères de l'Institut des Filles de la Croix dont le bienheureux André Fournet, héros du jour, est le Fondateur.

Nous sommes très bien placées en face de l'autel. Notre longue attente n'a pas été infructueuse et nous en bénissons le bon Dieu.

Dans l'immense basilique, revêtue de splendeur, la foule doit attendre jusqu'à *huit heures* —heure de l'office—; ici, chose étrange, qui semble inouïe même, tout le monde cause; on se croirait dans un lieu profane.

De huit à neuf heures, dans l'allée centrale, formant une très imposante et interminable

procession, défilent : clercs, prêtres, religieux, de tous Ordres, évêques et cardinaux, gardes suisses, gardes nobles, camériers d'honneur, ceux de cape et d'épée, tous revêtus de costumes aux couleurs variées.

Comme au temps de saint Paul, peuples de toutes langues et de toutes conditions semblent s'être donné rendez-vous dans la basilique, pour ne former qu'un cœur et qu'une âme : c'est bien cela quand apparaît, à la suite du cortège papal, l'Auguste Pontife du Vatican porté sur la *sedia gestatoria*, en triomphal décor. Les vivats et les applaudissements, d'aussi loin qu'il est possible de les entendre de notre place, forment un bruit confus, puis les acclamations se précisent, retentissent de toutes parts sur son passage.

D'un geste noble et pieux, Sa Sainteté Pie XI, la figure souriante, le regard paternel, bénit sans cesse la foule de ses enfants, et l'enthousiasme, on le sent, gagne frénétiquement toute l'assistance : c'est une clameur, une salve d'applaudissements répétés de proche en proche, et où dominent—comme si l'Italie voulait revendiquer sa noble prépondérance—les mots: « *Evviva il Papa* ».

Minute inoubliable que celle où mes yeux

contemplèrent le Vicaire du Christ, dans la sereine et tranquille majesté d'un Prince bénissant. Cette vision est de celles qui illuminent une vie tout entière, et renferment des impressions tellement profondes et subtiles, qu'elles ne s'expriment pas.

La cérémonie de canonisation se déroule, lente et pieuse, et nous pouvons en saisir tout le surnaturel symbolisme, grâce « aux guides » que nous avons en mains, délicatement offerts par Monsieur l'abbé Robin, du Collège Canadien.

Les demandes de l'avocat de la postulation aussi bien que les réponses faites au nom du Pape, arrivent clairement jusqu'à nous, quelque peu amplifiées, peut-être, par un « haut parleur ».

A la troisième demande, sans quitter son trône, le Chef Suprême de l'Eglise universelle, dans la plénitude de son magistère sacré, prononce la formule solennelle, inscrivant au catalogue des Saints, André Hubert Fournet, et fixe sa fête au 13 mai de chaque année.

La sainte messe commence immédiatement.

Le Saint Père officie avec une dignité souveraine et une agilité de mouvement plus que remarquable pour ses *soixante-seize ans.*

Il semble avoir conservé la fraîcheur et la vigueur de l'âge mûr à son midi. Sa voix ferme et très douce prend parfois une teinte d'émotion qui ajoute au plaisir de l'entendre.

Après l'Evangile, Sa Sainteté prononce Elle-même une homélie en latin. A l'Offertoire, l'offrande du pain, des colombes et des autres oiseaux renfermés dans trois cages artistement travaillées, fut ravissante.

La *cérémonie des offrandes,* qui est très ancienne dans l'Eglise, renferme diverses significations mystiques.

Voulez-vous que je vous transcrive la page que j'ai sous la main? Je la trouve charmante! « Les *cierges,* dont la cire est produite par l'abeille vierge, sont la figure de Jésus-Christ, Fils de la Vierge, Lumière éclairant tout homme venant en ce monde, que le nouveau Saint a fidèlement suivie. Le *pain,* qui est la base de notre alimentation, signifie que le Saint a cherché son aliment dans la pratique constante de toutes les vertus. Le *vin* désigne la grâce sanctifiante qu'il posséda au plus haut degré, et l'*eau* figure les tribulations par lesquelles il a dû passer pour arriver à la gloire et au bonheur du Ciel. Les *tourterelles* sont le symbole de sa fidélité à Dieu ; les *colombes*

rappellent son ardente charité ainsi que la paix dont son âme était inondée. Les *petits oiseaux* signifient, par leur continuel gazouillement, les aspirations continuelles du Saint vers le Ciel.»

A l'Elévation, le Pape élève la Sainte Hostie et, dans un mouvement demi-circulaire, la présente à adorer, dirait-on, à tout l'univers ; à la Communion, les gardes-nobles, genou en terre, baissent l'épée: double instant, empreint de solennelle grandeur.

Sous la direction du Maëstro Rella, la chorale de la chapelle Sixtine, aussi puissante que superbe, fit tous les frais d'un chant polyphonique, *a capella*.

Pendant l'Elévation, les trompettes d'argent de la garde-noble jouèrent la symphonie religieuse, très douce et très mélodieuse, réservée absolument pour la messe papale. La cérémonie ne se termina qu'à une heure et demie, alors que le Pape traversa à nouveau la grande nef, toujours en un geste calme d'incessante bénédiction, et porté sur la *sedia gestatoria* aux acclamations enthousiastes d'une foule saisie d'un pieux et filial délire.

Au lendemain des fêtes, une *Revue* posait la réflexion suivante, qui montre bien le souci de la Religion à sauvegarder l'honneur de

sa dignité personnelle : « Ces triomphantes acclamations qui, de toutes parts assiègent le Pape, un pharisaïsme étroit et jaloux ne manquera pas de les juger comme de graves irrévérences envers le Lieu Saint, une profanation de la Maison de Dieu, ou même, une sorte d'idolâtrie. Pour nous, catholiques, enfants du Vicaire du Christ, elles sont un acte magnifique de foi, de piété, d'amour de Dieu, car ce n'est pas un homme que les foules acclament, c'est Dieu Lui-même, c'est Jésus-Christ Lui-même, toujours vivant dans la Personne Auguste du Pontife Romain.»

Pour nous, fortunées hospitalières, nous venions d'assister à la plus grandiose des cérémonies qui se déroulent dans la basilique Saint-Pierre, et, de notre âme reconnaissante, s'exhalaient la louange et l'action de grâces.

L'après-midi de ce jour inoubliable fut consacrée à faire nos *visites jubilaires* dans cette basilique.

Sous ses milliers de feux électriques, l'illumination féerique du matin, absolument harmonisée à la fête du jour, resta étincelante jusqu'au soir. Partout, aux voûtes, aux arcs, le long des colonnes, étaient suspendues des cloches et des couronnes aux lumières multi-

ples, tandis qu'au bas de la frise, le jet lumineux courait en lignes brisées, donnant du relief à l'ensemble majestueux du décor.

Pour couronnement de ce jour glorieux, la basilique Saint-Pierre devait être illuminée à *neuf heures, p.m.* avec une pompe extraordinaire, pour solenniser, et la fête du jour et l'Année Jubilaire de la Rédemption.

Dès sept heures, l'immense coupole et la façade resplendissent dans l'espace, mais, à *neuf heures précises,* une main, semble-t-il, allume une torche tout au haut de la croix, des centaines d'autres paraissent en faire autant sur divers points du dôme, et en un instant, c'est tout l'édifice qui flamboie, qui scintille merveilleusement dans l'ombre.

Un frisson admiratif fixe, dans l'immobilité, le regard tendu vers ce spectacle unique, et l'âme, se repliant sur elle-même, repasse une à une les heures si pleines de ce jour sans précédent pour nous, renvoyant au Créateur l'hymne de la louange et de l'amour. Oui, ce fut une belle journée que celle de ce dimanche de Pentecôte, *(4 juin 1933)* journée qui eut cependant des lendemains aussi heureux,—tant Rome est prodigue de joies chrétiennes.

La matinée du *lundi* fut exclusivement consacrée à certains préliminaires, en vue d'obtenir du Vatican, une audience privée.

L'après-midi nous conduisit à Saint-Jean-de-Latran pour y terminer nos *visites jubilaires.*

La basilique Constantinienne du Latran est la cathédrale du Pape, Evêque de Rome, et elle porte le titre d'archibasilique, « église mère et chef de toutes les églises de Rome et du Monde ».

L'autel papal renferme une table de bois qui aurait servi à saint Pierre pour la célébration des Saints Mystères.

Dans le baldaquin qui surmonte l'autel, deux bustes, en argent, contiennent les restes des chefs des saints apôtres Pierre et Paul.

A gauche de l'abside est situé le chœur des chanoines. Il a de très belles stalles en bois, sculptées et ornées de statues, représentant entre autres, tous les Apôtres. Au-dessus de la première, du côté de l'Evangile, est placée la statue de Notre-Seigneur : c'est la stalle du Pape.

Au-dessus de l'autel du Saint-Sacrement, on remarque un relief en bronze doré, avec la « dernière Cène » d'après Léonard de Vinci. Derrière un rideau rouge qui ferme le fond du

relief, est placé un fragment de la « table » sur laquelle on croit que Notre-Seigneur a célébré la dernière Cène et institué le Sacrement de l'Eucharistie.

Il nous reste à visiter la chapelle des Reliques : un fragment de la Vraie Croix, une partie du Suaire, une partie du vêtement de pourpre dont on revêtit Notre-Seigneur par dérision, une partie du voile de la Sainte Vierge : les marbres rares, les pierres précieuses que nous retrouvons ici, comme ailleurs, sertissent les « douloureux joyaux » de la Passion du Maître adoré et publient sa gloire.

La *Scala Santa*, la vraie, celle-là, est située à quelques mètres.

En y entrant, une représentation en marbre: « Jésus trahi par Judas » est d'un effet saisissant. Est-ce parce que je vois pour la première fois, *Judas en personne?*—D'instinct, je reculerais.

L'hypocrite figure, aux lèvres menteuses et perfides, s'approchant de celle toute de douceur et de bonté du divin Maître, et s'apprêtant à effleurer la joue de *l'Ami vendu*, révèle la bassesse de l'âme du traître, sous des traits pour-

tant réguliers mais hideux, parce que, masqués du sourire de l'amitié parjure.

La page d'Evangile, triste entre toutes pour le Cœur du Sauveur, ouvre tout large devant nous son mystérieux feuillet et, comme au soir de la trahison, me laisse pressentir, à côté de la déloyauté visible, l'envie et la haine à la force brutale, guettant, dans l'ombre, *une proie divine* qui s'est volontairement rendue impuissante par amour... Quel plus sinistre tableau,—même dans la réalité de notre siècle fertile en démagogie,—pourrait offrir notre terre infortunée, où la vertu et le vice se coudoient sans cesse ?...

L'impression ressentie a, du moins, l'avantage de me faire gravir plus pieusement, à genoux, les « vingt-huit marches de marbre blanc », désignées comme étant l'escalier que notre divin Sauveur gravit plusieurs fois le jour de sa Passion, pour se rendre au Prétoire de Pilate.

Cet escalier que, d'après la tradition, sainte Hélène aurait fait transporter à Jérusalem, est recouvert de bois, mais une ouverture rectangulaire, à chaque contre-marche, laisse voir le marbre que l'on peut toucher.

L'église Sainte-Croix-de-Jérusalem, dans la

même direction, offre à son tour, à notre méditation : plusieurs fragments de la Vraie Croix, renfermés dans un reliquaire recouvert de cristal ; le titre presque entier de la Croix où l'on distingue très bien les lettres en trois caractères différents ; enfin, deux Epines de la Sainte Couronne, un Clou du Crucifiement et le doigt de saint Thomas qui rappelle son incrédulité aussi bien que l'élan de sa foi : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Toutes ces reliques sont déposées sur l'autel d'une chapelle supérieure.

Je ne saurais bien dire ce qu'éprouve l'âme chrétienne et religieuse devant ces témoins muets de la Passion du Sauveur—témoins baignés de son Sang versé pour le rachat de l'humanité coupable—qui redisent, à tous les âges, l'amour et la miséricorde de Jésus pour l'homme tombé.

Le cœur s'ouvre et se donne tout entier à Celui que, dans une claire vision, il revoit, souffrant et mourant sur la voie douloureuse ; il a peine à s'arracher à sa contemplation, mais du moins, il emporte au plus intime de son être, le souvenir ineffaçable d'une « Passion rendue plus vivante que jamais », susceptible d'éveiller chez lui, une puissance inconnue de componction et d'amour.

Pour clore cette journée déjà bien remplie, une longue marche nous conduit à la basilique Sainte-Marie-des-Anges dont Son Eminence le cardinal J.-M.-R. Villeneuve, archevêque de Québec, est titulaire ; sa photographie y est placée à côté de celle du Pape.

Construite sur les thermes de Dioclétien, et au milieu de leurs ruines, cette église est, à proprement parler, une vaste salle de thermes transformée par Pie IV en une splendide église.

Elle renferme un grand nombre de toiles provenant de la basilique Vaticane et est l'une des églises les plus vénérables de Rome. Je fus heureuse de m'arrêter quelques instants devant la célèbre statue de saint Bruno, Fondateur des Chartreux, (XIe siècle) aimant à me rappeler la parole que prononça le Pape Clément XIV en la contemplant : « Il parlerait si sa règle ne lui imposait silence.» L'éternel Silencieux garde toujours son inviolable fidélité... Ce que je trouve davantage admirable, c'est un je ne sais quoi de céleste qui flotte sur cette figure de moine, et fait songer que ce n'est, toutefois, qu'un bien pâle et lointain reflet de l'extase éternelle dont jouit l'âme bienheureuse du Saint, en récompense de son silence, de sa prière et de ses sacrifices.

Tout en visitant, nous apercevons des marques étranges sur le pavé de marbre. Remarquant notre regard inquisitif, un Monsieur se détache d'un groupe, s'avance vers nous, nous explique avec bienveillance qu'il s'agit d'un « méridien », et, de son doigt levé, nous indique tout là-haut, une petite ouverture destinée à laisser filtrer les rayons solaires. Voici une conversation mimique qui donne un aperçu de la manière toujours possible de se débrouiller en pays étranger. D'ailleurs la langue italienne par ses racines latines, est de compréhension facile ; de plus, elle est très harmonieuse, et, à nous canadiennes, elle semble chantante.

Un mot du climat, que l'on nous avait annoncé excessivement chaud, pour vous dire que nous ne l'avons trouvé qu'agréable. La chaleur est ardente de midi à quatre heures, mais c'est une chaleur sèche, beaucoup moins incommodante que celle humide de nos mois de juillet et août. Les nuits, par contre, sont réellement fraîches,—nous ne dédaignons pas une couverture de laine—et quelques heures d'un sommeil réparateur nous permettent de reprendre allègrement, chaque matin, le cours de nos visites.

Le 6, à dix heures a.m., nous nous présentons à la Porte de bronze du Vatican, accompagnées de Monsieur le supérieur Bastien, P.S.S., du Collège Canadien, qui nous présentera à Son Excellence Révérendissime Monseigneur Caccia-Dominioni, Maître de Chambre de Sa Sainteté. Introduites dans une première salle où deux secrétaires distribuent des billets, l'heure fuit rapidement, et Monsieur le Supérieur doit absolument retourner chez lui pour présider une réception. Au Vatican, nous dit-il aimablement, en nous quittant, les dignitaires ont droit de préséance : l'attente peut se prolonger... peu importe ! si elle n'est pas vaine.

Après avoir pris connaissance de notre « supplique » rédigée la veille, l'excellent prélat qui nous reçoit, met au premier plan des considérations, l'existence trois fois séculaire de notre Institut, l'hommage filial ainsi que l'offrande substantielle qu'il désire présenter au Saint-Père, par les premières représentantes qu'il lui soit donné d'avoir à Rome, et, la réponse de Son Excellence nous promet le bonheur attendu...

A mi-chemin du retour, nous entrons à l'église Saint-Pierre-aux-Liens, où sont conservées les chaînes que l'Apôtre porta dans sa

prison ; ces chaînes se composent de deux parties : l'une, destinée à attacher les mains ; l'autre, un peu plus longue, portant à son dernier chaînon, deux demi-cercles, pour enserrer le cou.

Dans le transept, se trouve « le grand monument commandé par le Pape Jules II ». Je n'y ai guère remarqué que la célèbre statue de Moïse, trop colossale, évidemment, pour l'endroit où elle est placée. Michel-Ange, dit-on, lorsqu'il l'eut terminée, les yeux rivés sur ce chef-d'œuvre de ses mains, le frappa brusquement en lui criant : « Parle ! mais, parle donc ! »

Cette statue est, en effet, d'un réalisme frappant : il semble qu'elle va s'animer. Pourtant, le marbre reste froid, le son ne sort pas des lèvres entr'ouvertes, l'acuité du regard ne s'allume pas de feux intelligents... et, si le talent de l'artiste est incontestable, Dieu seul est assez puissant pour créer l'âme qui communique le souffle de vie.

La cloche qui sonne l'*Angelus* de midi, met du même coup, le sacristain « en branle » pour nous prier de sortir, car, à Rome, toutes les églises sont fermées de midi à quatre heures; cependant, certaines basiliques restent ouvertes

toute la journée, probablement parce qu'elles sont pourvues de gardiens.

Les heures de l'après-midi ne nous parurent pas, comme les jours précédents, s'envoler avec trop de rapidité : c'est que nous devions nous rendre à *quatre heures,* au Palais du Vatican pour assister à une audience générale accordée aux Filles de la Croix.

La courtoise et fraternelle bienveillance de ces révérendes Mères qui nous favorisèrent, dimanche dernier, leur a encore inspiré la délicate pensée de nous inviter à partager, de nouveau, leur bonheur.

Nous avions fait connaissance, le matin même, avec la fameuse Porte de bronze : joyeusement, nous la franchissons le soir, gravissons « 233 » marches de marbre, traversons nombre de couloirs et de salles, et, enfin, arrivons à la *Salle d'Audience* où nous attendons le Saint-Père jusqu'à *sept heures,* car Sa Sainteté n'a pas terminé ses audiences privées.

Tout à coup, les applaudissements et les vivats nous avertissent que les audiences générales commencent.

Sa Sainteté traverse les différentes salles, et, après une bénédiction, donne son anneau à baiser à chacun de ses enfants. A son passage d'une salle dans une autre, les acclamations

recommencent ; des voix puissantes, dans un groupe de pèlerins, enlèvent même avec brio : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat!*

Le Pape est de taille moyenne avec une figure presque sans rides où brillent des yeux pleins de douceur et de fermeté ; sa chevelure est à peine grisonnante.

Revêtu de la simple soutane blanche, Il paraissait tout à fait délicat à côté de ses assistants, de grandeur remarquable ; gardes nobles, camériers et autres l'accompagnaient, en plus des deux prélats en violet. [1]

Quand Il fut près de moi, avec quelle émotion je baisai son anneau, avec quel respect filial, je retins, un instant, sa main dans la mienne.....

Son air de bonté, sa simplicité attire et lui gagne vraiment tous les cœurs.

Après son passage, les religieuses et les membres de la famille du nouveau *Saint* le précédèrent dans la grande Salle du Consistoire et l'attendirent, debout.

Le silence le plus absolu, solennel et impressionnant, régna durant les vingt minutes du discours de Sa Sainteté qui parla en un fran-

---

[1] Dans les salles occupées par les Filles de la Croix, la révérende Mère Supérieure et son assistante eurent l'insigne honneur d'accompagner le Saint-Père.

çais impeccable, et d'un ton paternel. Chacun buvait ses paroles, heureux de l'entendre proclamer, que son plus grand bonheur est de se trouver ainsi au milieu de ses enfants ; en effet, Sa Sainteté paraissait radieuse et tout imprégnée des parfums de la canonisation.

Après avoir remercié les Filles de la Croix des magnifiques présents offerts, le Saint-Père rappela que la sainteté de leur Fondateur est le fruit des mérites de Notre-Seigneur, dont cette année célèbre le 19e centenaire de la Mort Rédemptrice, aussi bien que l'œuvre de l'Esprit-Saint, descendant pour la première fois sur les apôtres au jour de la Pentecôte, il y a de même, dix-neuf siècles.

Le Saint-Père démontra l'importance majeure, pour une âme, d'être docile aux inspirations divines, principe toujours fécond de sainteté. Enfin, Il rappela l'obligation, non seulement d'honorer le nouveau Saint, mais, plus encore, celle de l'imiter et de travailler avec zèle à la sanctification des âmes et au bien de l'Eglise. Puis sa main refit à nouveau, sur la foule, le geste large du signe de la croix, pendant que, de son cœur à ses lèvres, montait une dernière bénédiction en faveur d'une portion choisie de sa famille.

Durant ces vingt minutes, trop vite écoulées,

placée juste en face du Vénéré Pontife,—à une vingtaine de pas de son trône—je pus jouir tout à mon aise, et fixer longuement l'auguste et attachante figure. Instants bénis ! qui constituent l'une des plus belles pages de mes souvenirs de Rome, parce que, faits de joie intime, d'émotion intense, de filial amour !

Le trajet du retour s'effectua en silence : Mère Lacas, sœur Allard et moi, subissant le charme des dernières minutes vécues, et les prolongeant sous l'influence heureuse du souvenir.

Le 7 juin, le soleil nous sourit dès le matin, et, selon qu'il a été décidé la veille, nous prenons la route qui conduit à Genazzano, dans les montagnes de l'Italie.

La campagne de Rome s'étend devant nous, et, il faut le dire, par cette matinée, elle est vraiment belle. Le paysage se ferme à l'horizon dans les vapeurs bleuâtres des Monts Sabins, à droite; et, à gauche, sur le vert indécis de la longue chaîne des Apennins qui nous offrira, tout à l'heure, la vue la plus délicieuse.

Une originalité, déjà, ne manque pas de piquant : c'est la rencontre de mamans italiennes qui,—à la manière orientale—un pou-

pon dans les bras, portent allègrement sur leur tête, un paquet ou un grand panier, ingénieusement fixé, sans doute, car elles n'ont guère mine de s'en soucier.

Lorsque nous arrivons à Genazzano, petit bourg aux rues étroites et négligées, l'heure du travail n'a pas encore sonné, évidemment, car nombre de gens,—autant vaudrait dire des familles entières,—sont groupés sur le seuil de leur porte ou sur l'étroit trottoir, si bien que notre voiture les frôle presque, pendant qu'ils devisent gaîment.

Pour tant soit peu singulier qu'il nous paraisse, à première vue, Genazzano est un endroit de prédilection de la Sainte Vierge, car il recèle une merveille, due à sa maternelle préférence.—Qu'est-ce donc ? —Oh ! rien moins que l'image miraculeuse de Notre-Dame du Bon Conseil, transportée par la Sainte Vierge elle-même, ou peut-être, par les anges, en 1467, et qui, par un miracle permanent, y reste suspendue, sans appui.

Nous entrons dans la petite église qui possède ce trésor, et nous nous agenouillons tout près de l'autel.

Cependant, de l'image célèbre, nulle trace...

Nous avons beau regarder, scruter tous les

plans et arrière-plans de la chapelle plus que sombre... Rien !

Notre guide, un jeune italien parlant français, s'adresse alors à un abbé, vraisemblablement le curé ou le vicaire, qui se rend aussitôt à l'autel, allume deux cierges, récite des litanies, et, tirant un rideau métallique mobile, nous laisse voir « la Vierge et son Jésus ».

Les copies que l'on trouve de cette image dite de *Notre-Dame-du-Bon-Conseil*, sont loin de la réalité. Comme nous nous en étonnons, on nous explique qu'il est impossible aux artistes de la reproduire exactement, car, nouveau prodige, l'image change souvent de couleur.

Aujourd'hui, les teintes sont tout à fait douces, à peine de couleur définie, et la Vierge est très belle.

Pourquoi ce lieu eut-il les préférences de la Mère du Bon Conseil ?—C'est son secret !—D'où vient cette image ?—La tradition veut qu'elle vienne de la petite ville de Scutari, sise sur les bords de l'Adriatique, et ajoute qu'elle y était depuis la translation de la Sainte Maison de Lorette. Plusieurs juges compétents ont étudié ce petit tableau et ne sauraient, ni découvrir l'artiste qui en fut l'auteur, ni en préciser le genre de peinture. C'est, paraît-il,

un genre unique ; d'aucuns disent néanmoins, que par analogie, l'ensemble éveille l'idée d'une fresque peinte sur une mince couche de plâtre.

Quoi qu'il en soit, après une fervente prière à la Madone du Bon Conseil, sous ce vocable trop peu invoqué,—mais auquel ce pèlerinage me vaudra désormais une dévotion particulière,—nous allions quitter l'église de Genazzano lorsqu'un encadrement, renfermant un ex-voto ou une relique, attire notre attention : c'est une épée repliée en demi-sphère et tordue sur elle-même.

—Son histoire ?—Elle tient du miracle. La voici en deux mots : Un militaire, outré par un déboire personnel, étant entré dans l'église, le blasphème aux lèvres, s'élança pour frapper, de son épée, un grand Christ appendu au mur. L'instrument frémit sous l'outrage, se tordit convulsivement, et refusa ainsi de servir aux desseins de l'insolent agresseur.

On essaya depuis, mais en vain, de lui redonner sa forme primitive ; l'épée, trempée, se recourba à nouveau et reste le témoin visible du prodige.

Genazzano mérite d'être vue pour ces deux miracles permanents !

Nous continuons notre route vers Subiaco,

répondant ainsi aux instantes recommandations de l'excellent abbé Robin, P.S.S., du Collège Canadien.

Une heure durant, nous contournons les Apennins dans des chemins très bons, mais taillés sur le versant des montagnes, parfois dans le roc.

Notre automobile, dirigée par une main experte, suit cette route sinueuse, de bas en haut et de haut en bas, ayant sur un côté, le flanc de la montagne, et de l'autre, un abîme dont la vue nous donne presque le vertige.

Sous le soleil d'Italie qui verse à flots ses rayons d'or dans la vallée profonde, le paysage est grandiose. Au détour des montagnes, nous découvrons des hameaux, des villages, dont quelques-uns « accrochés » aux flancs des monts voisins, ou se découpant en perspective sur le fond vert de ce paysage gigantesque qui se déroule à perte de vue, et présente nombre de pics hardis cachant leur front superbe dans les nues.

Çà et là, les moutons paissent sous la surveillance d'un berger, les chèvres y broutent librement et, devant nous, les lézards paresseux, « en train de prendre un bain de soleil », se sauvent à toutes jambes, sous les roches ou

dans les taillis qui bordent parfois la route absolument déserte.

Pour peu, nous nous croirions seules à troubler la tranquillité de ces lieux d'une austère beauté, où la main du Créateur a tracé, avec un art plein d'harmonie, les magistrales lignes de contour des Apennins et leurs jolis rubans d'argent qui, sinueusement, dévalent en minuscules cascades dans la vallée et les ravins. Sous une verte parure, ce merveilleux ensemble repose le regard, fatigué de l'artificiel et du superficiel.

Peu à peu, le sentier se rétrécit, la pente devient si raide que nous descendons de voiture, et gravissons, à pied, la route rocailleuse qui conduit à un sommet très élevé, lequel semble s'éloigner à mesure que nous montons... et, nous montons toujours !...

Quelques haltes s'imposent pour prévenir la lassitude. Dans les gorges abruptes de Subiaco où s'enfonça saint Benoît dès l'âge de quatorze ans, l'obscure caverne où il vécut et qui donna naissance au monastère, est très difficile à atteindre vraiment !

Aussi, il est bien permis d'avoir un sourire de satisfaction quand nous découvrons enfin— là, devant nous—l'aire que nous cherchons,

sévère et accueillante, dans le grand silence de la nature.

Saint Benoît, aigle du génie religieux au Ve siècle, choisit cette solitaire retraite,—posée par la Providence à 2,700 pieds d'altitude—comme un nid merveilleusement préparé pour la contemplation jointe à l'action.

L'air est pur : les cimes rapprochent du ciel.

Le monastère est adossé au roc de la montagne ; sous certains angles, on le dirait, en partie, dans le vide. Quoiqu'il ait subi plusieurs modifications, il garde à l'intérieur, sa physionomie des temps reculés, (480-553) où saint Benoît vint y servir Dieu dans la solitude, le travail et la prière.

Des fresques antiques couvrent les murs des pièces et des couloirs. La chambre autrefois habitée par le Saint, « sa chère caverne », simple enfoncement dans le roc, sans revêtement d'aucune sorte, est telle qu'au siècle où il vivait. Une magnifique statue représente saint Benoît en contemplation, devant une croix.

Dans le jardin, on montre, avec un visible respect, une roseraie touffue, cultivée à l'endroit même où le Saint, certain jour, afin de terrasser plus tôt, le matin esprit de fornication, se roula au milieu des orties et des ronces.

Une tour élevée marque, de même, l'endroit où le moine Romain, après avoir revêtu Benoît de l'habit monastique, lui passa pendant trois ans, sa nourriture quotidienne au moyen d'une corde à laquelle était attachée une clochette pour servir de signal. En sa mémoire encore, des *corbeaux* sont perpétuellement gardés dans les jardins du monastère, pour rappeler un touchant épisode de sa vie.

Ces vestiges précieux des premiers âges chrétiens nous parlent, dans un langage ineffable et avec une force inouïe, des grandeurs du Christianisme qui va, à travers les siècles, poursuivant sa mission de régénération, d'expiation et d'amour. On redescend de ces hauteurs, l'âme agrandie, prise de pitié intense devant les mesquines satisfactions des sens et l'orgueil de la vie.

Tivoli est sur notre route : nous accordons un regard à ses jardins réputés splendides, mais dont l'éclat pâlit, me semble-t-il, à côté de la beauté sans apprêt de Subiaco.

Nouvel arrêt à *Campo Santo,* la cité des morts. C'est l'unique cimetière de Rome et ses proportions sont en rapport avec ses besoins.

La richesse de ses monuments sans nombre,

la propreté avec laquelle il est tenu, ses interminables allées bordées de cyprès, la profusion de fleurs naturelles qui décorent chaque mausolée ou tombe, si humble soit-elle, témoignent du culte des vivants pour les morts et forment, certainement, un bel hommage de foi au dogme de l'immortalité.

Les épitaphes sont admirables de sens chrétien, tout comme les groupes artistiques des monuments funéraires sont saisissants de réalité vécue. Je ne puis résister au désir d'en citer deux, devant lesquels tous les visiteurs s'arrêtent, émus.

Le premier représente les adieux d'une mère à son jeune enfant, qu'elle tient étroitement embrassé. L'inscription porte [1] : «A 23 ans, sentant venir la mort, elle embrassa son fils unique en lui disant : Aime Dieu, ton père et la patrie. Cet embrassement douloureux, le père, en pleurant, dans le marbre, l'éternisa.» De fait, il nous semble assister à la scène réelle des adieux.

L'autre représente une mère encore, mais les paupières et les lèvres closes par le froid baiser de la mort ; tout près, une enfant, hissée sur la pointe de ses petits pieds, afin de l'atteindre,

[1] Traduction.

tire la robe de sa maman pour l'éveiller. Sous l'impassibilité du marbre, on croirait entendre l'écho de la petite voix, sans réponse, se perdant dans un sanglot.

Si l'Italie possède des artistes incomparables, il est encore vrai de dire que les Italiens ont la mémoire du cœur... La meilleure preuve en est, je crois, la foule qui sillonne toutes les allées de l'immense cimetière, en ce mercredi de juin ne comportant aucune cérémonie officielle. La majeure partie de ces gens portent une gerbe touffue ou simplement quelques tiges de roses, de lis ou d'humbles fleurs, destinées à la tombe de leurs chers disparus.

Après nous avoir conduites au cimetière, notre jeune guide, dont nous avions remarqué depuis le matin, la distinction et la délicatesse de sentiments, nous prévint qu'il avait une petite course à faire et qu'il nous rejoindrait dans quelques instants. Il revint, en effet, peu après, portant lui aussi, une gerbe de fleurs...

Nous le suivîmes du regard, tout en considérant la série des monuments disposés régulièrement le long des allées, et, nous nous rendîmes dans la galerie basse où il venait de descendre. Prestement, le jeune homme s'était muni d'un escabeau, et, d'une main habile qui

n'en était pas à sa première décoration, renouvelait la bougie éteinte devant une inscription tumulaire, enlevait les fleurs fanées, les remplaçait par le frais bouquet qu'il avait apporté, ajoutant aux corolles parfumées... « un baiser » à l'adresse de sa mère qui, depuis quelques années déjà, attendait, là, le réveil de la résurrection.

Mère Lacas récita gravement un *De Profundis* auquel sœur Allard et moi répondîmes d'une voix attendrie. Le témoignage, non équivoque, de piété filiale « de ce grand orphelin » nous en disait plus que d'éloquentes paroles. C'est simple et c'est beau !...

Si le cimetière de *Campo Santo* vient plus tard hanter mes souvenirs, il y renouvellera sûrement l'impression de beauté morale que nous en rapportons aujourd'hui.

Suit une visite à Saint-Laurent-hors-les-murs, église dédiée au célèbre diacre martyr, et possédant en plus une autre célébrité : l'immortel Pie IX a voulu qu'un tombeau très modeste, gardât son corps dans cette basilique. Son désir a été respecté, mais la piété des fidèles a élevé, sur cette tombe vraiment humble, un monument digne de son admiration et de sa vénération pour le grand Pontife : les

murs qui l'entourent et forment la chapelle ont été revêtus de mosaïques superbes, retraçant les principaux événements de son pontificat.

Les églises de Sainte-Constance et de Sainte-Agnès avec les catacombes de la Vierge martyre, ajoutent une dernière note aux impressions de cette journée.

Nous pénétrons dans la Catacombe, un cierge à la main. Un escalier en terre, peu rassurant, nous conduit dans cette demeure souterraine, sanctifiée par nos ancêtres dans la foi.

On y voit, très bien conservés, les « loculi »— endroits où étaient déposés les corps des premiers chrétiens—. Cette descente dans l'obscurité profonde, habitée par la mort, est un pèlerinage qui remue toutes les fibres de l'être, et nous rappelle à la réalité de ces temps héroïques, où servir Dieu coûtait la vie.

Le 8, la scène change, l'heure actuelle a ses petites exigences, et, la très honorée Mère Lacas prenant un jour de repos, sœur Allard et moi nous nous dirigeons vers le palais de Son Eminence le cardinal Alexis H.-M. Lépicier.

Malgré tous les présages contraires,—car Rome voit tellement de visiteurs en cette Année

Sainte, qu'il est difficile aux hauts fonctionnaires de satisfaire toutes les demandes,—nous sommes introduites, après quelques minutes d'attente, dans le somptueux cabinet de l'Eminentissime Cardinal, et reçues avec une bienveillance paternelle.

Son Eminence me remet un mot de recommandation pour le palais de la Chancellerie, nous bénit, m'offre aimablement deux volumes-souvenir, et nous reconduit avec une bonté touchante.

Un quart d'heure plus tard, nous étions à la Sacrée Congrégation des Religieux. Sur présentation de la carte de Son Eminence le cardinal Lépicier, jointe à la pauvre mienne, Monseigneur Fidecicchi nous reçoit « comme des personnages importants » et nous laisse, lui aussi, sous le charme de son affabilité et de l'intérêt qu'il nous témoigne.

La partie officielle du séjour de Rome étant assurée du succès, c'est le cœur plus léger que je m'achemine, avec ma chère compagne, vers la Pinacothèque vaticane.

Plus de trois heures durant, nous sommes émerveillées par la munificence de l'édifice, les richesses d'art, d'antiquités, de sculpture, de peinture, que renferment ses vastes salles,

où, sous la surveillance des gardiens, fourmillent chaque jour, de dix heures à deux heures, des centaines de personnes quand ce ne sont pas des milliers.

Nous avons parcouru, entre autres, la galerie des tableaux de *Raphaël,* des œuvres de *Michel-Ange,* de *Fra Angelico,* pour ne citer que quelques noms connus.

J'aurais voulu pouvoir regarder par les yeux des « petites artistes de chez-nous » pour y laisser tout au fond, la claire vision de ces chefs-d'œuvre que j'ai dû, cependant, considérer hâtivement. Ce sont des jours et des mois qu'il faudrait... et nous ne pouvons disposer que de quelques heures.

Trois artistes, deux jeunes filles et un Monsieur, étaient installés dans les galeries avec leurs chevalets, et, pinceaux en main, copiaient les « grands Maîtres ».

Savez-vous ? j'en suis devenue songeuse... tant il y avait d'éclairs sur ces fronts, voilés parfois de crainte, où le talent rêvait d'atteindre la suprême hauteur du génie inspirateur de l'art vrai...

Le bon Dieu accorde à qui Il veut, les dons pléniers de la nature ; qui songerait à s'en

plaindre ? Créateur et Maître absolu, c'est son droit.

Où Il devient prodigue, c'est dans le domaine spirituel ; sachons donc faire fructifier les dons de la grâce qu'Il nous départit dans une si large mesure, et copions-Le, plènièrement, Lui, le Maître, dans son amour du cher prochain et son sacrifice jusqu'au don de soi.

Une visite à l'église du Gésu avant de rentrer, et, c'est déjà le soir. L'autel de Saint-Ignace est, au dire des connaisseurs, d'une grande richesse.

Ces journées sont trop remplies ! serait-on tenté de penser.—Mais, non ! le temps est limité, et Rome est couverte d'églises, toutes pleines du parfum qui se dégage d'un passé, aussi saint que glorieux. De plus, Rome possède autant de reliques de la Passion du Sauveur que la Palestine elle-même, et l'ancienne Egypte y est fort bien représentée, en particulier dans le Musée égyptien qui abrite des sarcophages, des momies, des statues, etc. ; la salle des Etrusques montre une collection d'objets remontant à dix siècles avant Jésus-Christ.

Un coin de Rome avec lequel il me tardait de faire connaissance, c'est bien *Monte Verde* et son *Monastère du Précieux-Sang,* d'origine nicolétaine.

Ce monastère, né il y a quelques années à peine, a déjà pris un remarquable essor. Son apparence extérieure est grave et austère comme il convient ; sa chapelle toute blanche, est un bijou d'une beauté sobre qui plaît et attire.

La sympathie romaine est tout acquise à la communauté qui se développe rapidement : son noviciat est prospère et florissant. En un mot, j'ai été agréablement surprise de constater que ce monastère est pourvu de solides assises, et qu'il va, heureux et confiant, vers un avenir riche d'espérance : ceci, d'après l'appréciation même de la révérende Mère du Saint Nom de Jésus, supérieure,—une nicolétaine, aux manières aussi simples qu'aimables.

Mes deux visites au monastère du Précieux-Sang, m'ont valu une autre constatation non moins agréable : celle de la force et de la douceur que les liens du sol natal ont à l'étranger. A plus de quinze cents lieues de son pays, rencontrer une compatriote, même, inconnue hier, donne, pour un instant, l'illusion de n'en

être pas sortie... Cette illusion, nous en jouissons aussi, au contact des révérendes Sœurs de la Sainte-Famille qui desservent le Collège Canadien. La bonté de la révérende Mère Sainte-Adèle est proverbiale et nous gâte tellement, que nous craignons d'en abuser ; par ailleurs, étant en reste de bienveillance envers le personnel dirigeant,—vénéré Supérieur et dévoué Econome—comment exprimer notre vive gratitude au College Canadien, pour son exquise cordialité envers les petites religieuses canadiennes ?

Lë 9, en compagnie de la révérende Mère Sainte-Sabine,—une religieuse de la Retraite,—nous dirigeons nos pas vers l'église Sainte-Cécile du Transtévère, où est conservé le corps de sainte Cécile.

Nous visitons, sous l'église, la maison qu'habita la Sainte, la chambre de bain où elle fut martyrisée, et les diverses autres pièces, portant des inscriptions et des décorations, en peinture, du IVe siècle.

A l'église Sainte-Marie-de-la-Minerve, nous avons vénéré le corps de sainte Catherine de Sienne ; celle-ci, on s'en souvient, se rendit à Avignon, pour engager le Pape Grégoire XI à

retourner à Rome, où elle-même mourut en 1380, trois ans après le retour du Pape.

Nous avons vénéré, de même, le corps de saint Chrysogone, dans l'église de ce nom ; celui de la bienheureuse Anne-Marie Taïgi, morte en 1837, y repose aussi.

Le samedi, après un lever plus matinal que d'habitude, *quatre heures, quarante-cinq,* une automobile nous attend dès *cinq heures, trente,* pour nous conduire aux catacombes de Saint-Calixte.

Monsieur l'abbé Berthiaume, qui doit y célébrer la messe, la révérende Mère Sainte-Adèle et une autre religieuse de la Sainte-Famille, devant retourner toutes deux à Sherbrooke en juin prochain, nous accompagnent.

Nous descendons dans une galerie souterraine, formant le plus important des cimetières antiques de Rome.

Il y a plusieurs groupes d'excavations parfaitement séparés.

Nous nous dirigeons vers la crypte des Papes, où reposèrent les corps des Souverains Pontifes au IVe siècle, et qui rappelle aussi le nom du saint martyr Tharcisius. Nous nous

agenouillons sur de vieux prie-Dieu tout près de l'autel.

Dans la pénombre du souterrain éclairé par la seule lumière que projettent les deux cierges liturgiques du Saint Sacrifice, les parois humides des murs revêtent une plus haute valeur que tous les marbres rares des basiliques splendides.

Le recueillement appelle la ferveur de l'amour, et il faut avoir vécu le moment ineffable, où, de la main du Célébrant, Jésus descend dans une âme, comme autrefois Il se donnait aux chrétiens de la primitive Eglise, pour savoir que le langage humain ne peut que balbutier, quand il essaie de traduire la suavité de l'émotion qui étreint cette âme, et la jette dans les bras et sur le Cœur de Dieu.

Après une fervente action de grâces, un révérend Père Cistercien, parlant très bien la langue française, nous fait visiter à la lueur vacillante des cierges que chacun tient en main, la partie la plus intéressante de l'immense souterrain aux nombreux couloirs, remplis de « loculi » ou tombeaux vides, mais dont quelques-uns cependant n'ont pas encore été ouverts.

Sarcophages et inscriptions murales pren-

nent « une nouvelle vie » sur les lèvres bienveillantes du guide, et nous apprennent que les anciens traduisaient leurs sentiments en symbolismes, dans la sculpture : sous leurs ciseaux, les figures bibliques établissent le dogme du Christianisme, la colombe parle d'espérance, les angelots rappellent le ciel, etc., etc.

Nous revenons au point de départ en traversant la catacombe de sainte Cécile. Une statue représente la Sainte, couchée, la tête tournée à droite,—position exacte où elle fut trouvée après son martyre—et semblant affirmer de ses trois doigts, en un geste consacré par la mort, le dogme de la Très Sainte Trinité.

Nous reprenons notre ascension vers la lumière et le soleil, mais, ce matin-là, la vraie lumière de la foi et le radieux soleil de la grâce inondaient plus et mieux nos âmes, que le ciel de l'Italie ne donne de rayons diaprés à la riche et belle nature qui nous entoure.

Sans tarder, nous retournons au Mont Janicule ; impossible cependant de ne pas arrêter à la petite église du « Domine quo vadis » où, selon la tradition, le Prince des Apôtres, fuyant pour se soustraire au supplice, rencontra Notre-Seigneur portant sa croix.

Nous connaissons le dialogue : «Maître, où allez-Vous ?—A Rome, pour y être crucifié de nouveau... » Pierre avait compris ! et retourna dans sa prison...

Une pierre, portant l'empreinte de deux pieds, marque l'endroit, supposé précis, de l'apparition.

Midi et demi était l'heure fixée pour le bonheur unique de revoir le Père Commun des fidèles, plus encore, de Le posséder quelques instants dans une intimité toute familiale.

Peu après l'*Angelus,* nous sommes au rendez-vous, mais, à Rome, les longues attentes ne surprennent nullement : il est *deux heures et demie* quand nous sommes appelées près du Pape.

Quelle minute ! Le Saint Père nous bénit, puis, reçoit nos offrandes : d'abord un don substantiel, hommage filial de notre Institut, présenté par nos chères sœurs de Montréal, avec un joli *Bouquet Spirituel* composé des prières de nos communautés de Montréal et d'Arthabaska ; je lui remets ensuite un magnifique chèque au nom de Monseigneur L.-A. Côté, notre vénéré supérieur. Le Saint-Père se montre très touché. Il devient ému quand

je lui présente enfin l'offrande de notre pieux infirmier. Il fait répéter le *titre professionnel* comme pour bien s'assurer » que ce don lui est offert par un humble enfant de sa grande famille ».

Il cause de notre Institut, de ses œuvres, de nos Maisons, de leur situation, s'informe du nombre total des religieuses, etc., etc.

A chère sœur Allard, lui affirmant que *les Canadiens* aiment beaucoup le Pape, Il répond : « *Je sais qu'au Canada, j'ai de bons fils, et,* ajouta-t-Il dans un fin sourire, *de très bonnes filles. Vous leur direz à tous qu'il faut beaucoup prier pour le Pape et dans ses intentions.*»

Ce jour-là, sa figure soucieuse, offrait un contraste frappant avec la joie qui l'illuminait lors de la première audience. Etait-ce fatigue ou reflet des questions épineuses, réglées au cours de la journée ? je ne sais; mais sa bonté était la même, et ses paroles de bénédiction précisèrent longuement tous ceux qui nous sont chers à un titre quelconque, et qu'à cet instant suprême, notre pensée rendait présents aux pieds du doux et Saint Pontife.

Instant suprême, ai-je dit ? c'est bien cela...

Le temps avait plus tôt passé sur notre bon-

heur, que nous n'en avions mis à le réaliser pleinement. Les audiences générales allaient suivre.

Le Représentant du Christ s'en alla verser joie et bonheur sur le front et dans le cœur de ses enfants, pressés en foule nombreuse tout autour des salles d'audience. Nous le suivîmes longuement du regard, et redescendîmes la série des escaliers qui conduisent « chez le Saint Père ».

Encore un jour qui ira grossir le nombre de tous ceux, vraiment heureux, vécus dans la Ville Eternelle, laissant après soi, le parfum des choses qui demeurent et dominent sereinement les débris quotidiens de notre pauvre vie mortelle.

Le dimanche, 11 juin, fête de la Très Sainte-Trinité, après avoir entendu deux messes à notre pension, nous nous rendons à l'abbaye Saint-Anselme sur le Mont Aventin. Les bénédictins « chantres parfaits de la louange divine » et restaurateurs du chant de saint Grégoire, exécutèrent la grand'messe avec une perfection et un art consommés. Ce fut un nouveau festin pour l'ouïe, mais, festin où l'âme, bercée par les mélodies si douces des

neumes grégoriens, reçut pourtant la meilleure part.

Onze heures nous conduisait à l'église Sainte-Sabine, cédée à saint Dominique par le Pape Honorius III qui y confirma l'Ordre des Frères Prêcheurs. Sous le porche de l'église, on nous fait remarquer les portes en bois sculpté, *uniques*, puisqu'elles datent du Ve siècle ; diverses scènes de l'Ancien Testament y sont représentées : celle du Crucifiement « d'après le guide », est la plus ancienne du genre, connue.

Dans un jardin attenant, un oranger planté par saint Dominique ne manque pas d'intéresser les visiteurs. Quelques rares oranges considérées sur ses rameaux, que semble alimenter une sève vigoureuse, composeront toute la récolte de cette année... tout de même, les « fruits d'or » feront certainement des heureux par la *saveur particulière de leur ascendance*.

Dans l'église Saint-Alexis, si près de celle de Sainte-Sabine qu'elle y touche, une statue représente ce Saint couché sous un escalier de bois, où—de même que chaque année, le martyrologe nous le remet en mémoire—saint Alexis, après son retour d'Orient, vécut et mourut, inconnu, dans la maison paternelle:

l'humilité et la mortification se retrouvent encore ici à la base de la sainteté.

Lundi, 12.—Seconde *visite officielle* à la Sacrée Congrégation des Religieux. Monseigneur Fidecicchi se montre d'une bonté toute paternelle à notre égard. Il figure, certes, pour moi, parmi l'élite des prélats et des abbés que la Providence nous a donné de rencontrer sur notre chemin, pour l'éclairer et l'ensoleiller.

La révérende Mère Sainte-Eustelle, des Sœurs de la Retraite, nous accompagne ensuite, au Colisée—gigantesques ruines aux grandes arcades—témoin des combats des gladiateurs et du martyre des chrétiens ; présentement, il n'est pas permis de pénétrer à l'intérieur. Nous traversons ensuite le Forum, nous arrêtons devant les débris du palais des Vestales, visitons le sanctuaire de Sainte-Marie l'Antique, retrouvé dans les fouilles faites en 1900, et érigé en ce lieu pour opposer le culte de la *Vierge* à celui de *Vesta*. Nous sommes au cœur de la Rome païenne ; du Palatin et du Capitole, la vue domine une série de ruines historiques : arcs de Triomphe de Constantin, Titus, Septime-Sévère, etc.

La Prison Mamertine nous permet de consi-

dérer, de toucher la colonne où fut attaché saint Pierre, prisonnier, et, en dernier ressort, près de l'église Saint-Ignace, nous visitons, après l'ascension d'un interminable escalier, les *chambres de saint Louis de Gonzague et de saint Jean-Berchmans,* contenant de nombreuses reliques de ces Saints.

Mère Saint-Eustelle, professeur d'histoire des jeunes étudiantes de la Retraite, explique, analyse et décrit, avec un rare bonheur, tout ce qui eut un passé, une histoire. Son exquise amabilité nous est un secours inappréciable, et nous savons gré à la révérende Mère Supérieure de nous avoir si excellemment favorisées.

Notre séjour sous le ciel d'Italie touche à sa fin.

Le 13 juin, nous nous rendons à la crypte de Saint-Pierre, assistons au Saint Sacrifice célébré sur le tombeau des apôtres Pierre et Paul, et y faisons la sainte Communion. Monsieur l'abbé Robin, dont le nom « synonyme de bienveillance » revient souvent sous ma plume, nous envoie, ensuite, comme guide, un employé du Collège.

Sous la direction de cet excellent cicérone

nous visitons tout d'un trait, plusieurs églises, parmi lesquelles : celle de Sainte-Suzanne, église nationale des Etats-Unis et dite pour cela « des Américains » ; Saint-André-du-Quirinal qui conserve dans une urne de lapis-lazuli placée sous l'un des autels, le corps de *saint Stanislas Kostka*,—près de la sacristie, se trouve *la chambre où il mourut*— ; puis, Sainte-Marie-de-la-Victoire, possédant aussi le corps de sainte Victoire, martyre; Sainte-Marie-des-Monts où repose saint Benoît-Joseph Labre, le mendiant, le pauvre volontaire, dont on conserve entre autres reliques, la paillasse et les loques qui lui servaient d'habits.

Dois-je vous dire que, pour rendre l'état dans lequel sont ces haillons, vus à travers la vitre de l'armoire, je ne connais pas de termes précis ? Je me réserve de vous les décrire à mon retour.

En attendant, aimons bien la *sainte pauvreté*, assurées toutefois, de n'atteindre jamais l'héroïsme de cet inimitable Saint.

Notre pieuse randonnée se continue : voici l'église Saint-Clément, construite sur la maison même du IIIe successeur de saint Pierre, laquelle fut retrouvée en 1857. Nous la visitons en entier dans ses différentes pièces,

actuellement souterraines, car, il est à remarquer que la ville de Rome a considérablement haussé de niveau depuis cet âge reculé qui nous fait remonter tout près du siècle des Apôtres.

Vient ensuite l'église Saint - Grégoire - le-Grand ; l'une des chapelles est désignée sous le nom de *chambre de saint Grégoire* ; l'on y voit encore l'alcôve et la pierre sur laquelle il reposait, de même qu'un siège en marbre, lui ayant servi.

Enfin, l'église de la Chiesa Nuova qui abrite le corps de *saint Philippe de Néri* ; en traversant la sacristie, nous arrivons à *la chambre* où il disait la messe. L'autel et la clochette sont encore dans le même état. La clochette est fixée au mur, à environ six pieds de hauteur avec la corde destinée à « la mettre en branle ».

Pour compléter notre sommaire vue d'ensemble de la Ville Eternelle, nous visitons l'hôpital Vittorio appartenant à l'Etat, ouvert il y a à peine deux ans, et susceptible d'hospitaliser un millier de patients.

Nous fûmes reçues, avec la dernière courtoisie, par les révérendes Sœurs de la Charité, directrices de l'hôpital.

Suivant les exigences modernes, tous les pavillons sont complètement séparés ; ceux de

chirurgie et de médecine, que nous visitons particulièrement, sont très bien aménagés. Par son Vittorio, Rome peut certainement figurer avec honneur sur la liste des hôpitaux catholiques.

Et voilà qui lie « professionnellement » la gerbe de pieux souvenirs cueillie à la Ville Eternelle.

Demain, ce sera l'adieu, un adieu poignant, parce qu'à Rome, centre de la chrétienté, tout le monde est *chez soi*, et l'ambiance de Rome est attirante comme celle du foyer paternel.

14 juin.—C'en est fait !

Ce matin, le ciel d'Italie était sombre et nuageux pour se mettre en harmonie avec nos sentiments. Le tonnerre a grondé, la pluie a ruisselé en fines averses, puis, gentîment, à l'heure du départ, le soleil est venu nous sourire...

L'image de la patrie lointaine, s'incarnant pour moi, dans ce doux rayonnement, vint confondre dans mon cœur un double amour filial, amour à jamais inaltérable.

A *neuf heures a.m.*, le train s'ébranle... nous fuyons loin de Rome, emportant son incomparable souvenir.

A *cinq heures, p.m.*, arrêt à Gênes : nous y passons la nuit, après avoir revu les Apennins et leurs riants tableaux, ainsi que la Mer de Ligurie aux reflets mouvants d'opale et de topaze, sous le soleil de midi.

Une nuit reposante à l'hôtel Stella tout près de la gare, et nous reprenons à *six heures, quarante-cinq, a.m.*, notre longue route de retour vers la France, où nous visiterons tout d'abord nos chères sœurs de Nîmes.

LA PROVENCE ET LA BELGIQUE

Nîmes — L'Isle — Lobbes.

15 juin.—Le voyage par chemin de fer n'offre généralement qu'un intérêt médiocre : la voie ayant été tracée avec le seul souci de suivre la ligne la plus courte.

Cependant, pour cette fois, nous lui savons gré de nous offrir, à nouveau, les sites gracieux déjà contemplés sous le ciel d'Italie, par un matin superbe.

Cette deuxième vision, aussi rapide que la première, précise certains détails, tout au moins, grave dans l'esprit ceux qui l'ont déjà frappé ; le retour nous rend aussi ce que la première nuit de juin nous avait dérobé.

Nous sommes surprises du nombre prodigieux de jolis villages, et même, de petites villes qui surgissent, en certains endroits, surtour, au détour d'un sentier ou au sortir d'un tunnel. Tous plus pittoresques les uns que les autres, ils concentrent la masse de leurs habi-

tations au pied de la montagne, et s'étagent ensuite en échelons inégaux, presque perdus dans la verdure.

Le grand jour nous permet de voir la tour penchée de Pise, haute de 59 mètres (193½ pieds) avec une inclinaison de 5 mètres sur sa base. Elle est formée de deux cent sept colonnes superposées et a huit étages. Sa forme est cylindrique.

La petite ville de San Remo, *toute blanche et crème* sous la pierre et le marbre de ses édifices—quels qu'ils soient du reste, de grandeur ou de proportion—est éblouissante aux reflets du soleil ; l'architecture, plus marquante que partout ailleurs, où nous sommes passées en Italie, en relève la beauté.

Nous voici aux frontières : Vintimille nous oblige à changer de locomotive, à nous présenter au bureau de la douane, et, sans plus d'incident, nous continuons notre route en terre française...

La voie ferrée contourne le littoral sud et ses pointes multiples qui vont se baigner dans les golfes de Gênes et de Lyon, formant la série des plages splendides qui s'étalent joyeusement sur leurs bords. Je cite celle de Menton, appelée « la Perle de la France » qui

vous intéressera pour l'avoir entendu souvent nommer... Elle est, je crois, au nombre des plus attrayantes de cette *Côte d'Azur*, jolie comme son nom.

Faisant suite à ces plages, aux variations presque uniformes, la terre arable, avec ses vignobles aux fruits verts, ses jardins potagers, ses moissons fraîchement mises en gerbes, s'étend au loin, toujours bornée par la montagne que j'aime, si semblable cette après-midi,—moins la croix qui le domine,—au premier chaînon de nos fières Alléghanys : la brise, en passant, les a peut-être touchés du même baiser silencieux, que leur impassibilité ne traduit pas sans charme.

Arles ! que voici, évoque le mélancolique souvenir de l'abbé Henri Beaudet, voilé sous le pseudonyme de ce nom.

Nous avons traversé nombre d'autres villes ou chefs-lieux sans que ma plume, indifférente, ait suivi le geste très simple du regard, les fixant, plus ou moins, dans un coin de la mémoire, mal défendu contre l'oubli : par exemple, Marseille, fondée 600 ans avant Jésus-Christ, deuxième ville de France, et le plus important de ses ports de mer au point de vue du commerce; Toulon, premier port militaire;

Nice, station d'hiver, célèbre par ses élégantes villas, etc.

Descendues à Tarascon, nous reprenons, à *six heures et demie,* un train local pour Nîmes, où nous sommes à *sept heures, trente, p.m.* Là! impossible de trouver un conducteur qui connaisse l'Hôtel-Dieu... la polyclinique... la clinique *tout court* ou l'hôpital. Par erreur, nulle trace, non plus, sur l'indicateur du téléphone. Pour un moment, nous sommes franchement embarrassées. Mes souvenirs d'ancienne secrétaire me permettent heureusement d'indiquer la rue et le numéro où était situé l'hôpital, avant la laïcisation par l'Etat, *21 Jean Reboul...* et le Monsieur, de s'écrier aussitôt, avec un geste mimique : « Oh ! là ! Je connais. Si vous voulez faire le trajet en *correspondance,* nous y serons en dix minutes.» En *correspondance,* qu'est-ce que cela ? nous interrogeons-nous du regard. Qu'importe ! voyager dix minutes en *correspondance,* grâce à des réminiscences de secrétaire, ce n'est pas si mal tombé, après tout... Donc, va! pour la *correspondance* !

C'était simplement le conducteur de malle qui nous faisait cette proposition. Notre indication d'un hôpital tenu par des religieuses,—alors que celui-ci est laïcisé,—avait, de prime

abord, désorienté et l'agent de la gare et les conducteurs.

Tout comme à Ernée, nous arrivions à l'improviste, au grand regret de nos chères sœurs : « Les Correspondantes » n'avaient pas été précédées par leur « correspondance », portant toutefois l'adresse exacte...

Le fraternel accueil et les chants de bienvenue pleins d'une délicate inspiration, nous redisent bientôt que notre visite cimente une affection qui défie les siècles ; assertion largement confirmée durant notre court séjour sous ce toit hospitalier.

Au temporel, la situation de la communauté, aussi bien que de la petite clinique qui reste sa seule œuvre de charité, est loin d'être brillante. Ce monastère connut des jours plus prospères et des sympathies généreuses : la magnifique balustrade du sanctuaire, en marbre de Carrare, les vieilles et riches peintures parlent d'un glorieux passé ; plus encore ! son vieil hôpital, attenant au monastère,—mais laïcisé et devenu, depuis de longues années, propriété de l'Etat—figurerait avec honneur à côté de nos constructions modernes, s'il était simplement restauré.

Pourtant, que deviendront cette cour d'entrée

spacieuse, ces larges et élégants escaliers, ces vastes salles que l'Etat délaissera bientôt pour transporter ses malades dans un hôpital nouvellement construit, en un endroit mieux approprié ?

C'est pitié pour l'hospitalière de songer qu'après avoir connu l'amertume de les voir desservis par des mains étrangères, ces vieux murs, qu'elle aime toujours, vont sans doute sombrer, cette fois, sans retour, là, si près, si près, que des portes ont dû être murées pour établir une ligne de démarcation entre l'hôpital et le monastère.

Ainsi que nous le disait Son Excellence Monseigneur Girbeau, évêque de Nîmes, dans une bienveillante visite faite au monastère aujourd'hui même : « L'espérance et la foi en Dieu sont admirables chez la bonne Mère Taligrot et ses filles.» Ces vertus ne grandissent-elles pas le courage à la mesure de l'épreuve ! Mais, quand viendront des jours meilleurs ?

La Providence demeure immuablement le *Spes unica* des situations désespérées. Cependant, en notre siècle de progrès tout autant que d'exigences scientifiques, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de songer à reconquérir des droits indéniables au soulagement

de l'humaine souffrance, sans posséder les ressources de la science jointes au dévouement de la charité. C'est ce que comprennent excellemment nos chères sœurs ; aussi, leur prière demande-t-elle au Seigneur d'augmenter leur nombre, et de disposer toutes choses pour leur permettre de voir renaître dans ce coin de Provence, une ère prospère de vie religieuse et hospitalière.

Nîmes est une ville considérable et très ancienne. Elle possède entre autres monuments remarquables, l'Amphithéâtre, bien conservé,—en tout semblable au Colisée de Rome—la Maison Carrée, la Tour Magne, etc.

Deux jours entiers sous les rayons « d'une tendresse provençale » et..... c'est l'adieu ! Adieu ?... non pas, puisque la prière restera à jamais, le lien puissant des âmes et le tout premier secours mis au service de chers intérêts, que l'on voudrait pouvoir effectivement servir et aider !

Le 16 au soir, Nîmes nous conduit gracieusement à l'Isle, au département de Vaucluse. L'Isle fait aussi partie de cette Provence, conquise par les Romains dès l'an 125 avant Jésus-Christ, et réunie à la France en 1481.—Contrée

magnifique, le climat y est très agréable et la végétation active—. Au fait, combien j'ai été heureuse et triste de me trouver inopinément en face d'une plantation d'oliviers ; sous une mystérieuse emprise, tout mon être en a vivement tressailli, car, si mes yeux n'ont jamais contemplé les oliviers de Gethsémani, mon cœur les connaît ! Le Jardin de l'Agonie se dresse donc aussitôt devant moi... il est vide, mais sous le maigre feuillage d'un vert cendré, la pensée évoque l'ombre divine de Jésus, souffrant les angoisses de l'abandon du Père des Cieux. Oh ! cet enclos d'oliviers, avec quelle force, il s'est fixé dans mon esprit !

L'Isle est notre dernière halte familiale en France, et pour lors, il semble que la très honorée Mère Calvet et sa communauté veuillent se surpasser en témoignages d'affection, pour nous démontrer que la mère patrie et le Canada français sont unis dans une impérissable fraternité.

L'ardeur toute méridionale des énergies, sous le ciel bleu de Provence, maintient ici, au prix d'efforts soutenus, les œuvres hospitalières en voie de progrès. L'hôpital est bien divisé, et l'organisation des services, excellente; l'administration est toute dévouée à l'Hôtel-

Dieu ; par contre, la pénurie des sujets pèse lourdement sur cette communauté.

A l'heure de Dieu toujours, les vocations surgiront. D'ailleurs, la Sainte Vierge n'a-t-elle pas déjà fait Elle-même, fleurir le miracle au monastère ? Cette Vierge pourrait-elle ne pas verser, à nouveau, une maternelle effusion de bonté et d'amour sur sa chère famille religieuse, Elle qui, un jour, pour répondre à la naïve prière de la T. H. Mère Vincent, de pieuse mémoire, s'est faite « jolie » dans un bloc presque informe de plâtre, ainsi que nous pouvons l'affirmer *de visu* puisque la statue garde toujours le sourire céleste qui, depuis, flotte sur ses lèvres !

La page semble se refermer un peu triste et assombrie sur la gerbe de souvenirs, pourtant heureux, cueillis dans nos foyers français ; mais les rayons divins qui illuminent le cycle d'une existence trois fois séculaire, ont aussi éclairé au cours des âges plus d'une situation malheureuse, dont surent triompher de persévérantes énergies aidées de la grâce ; l'heure actuelle a les siennes... et le même surnaturel espoir plonge ses racines dans l'avenir. Une prière intense s'impose, puis... Dieu accordera son secours et suscitera, au besoin, l'élément

de choix destiné à renouveler l'essor des œuvres hospitalières dans les champs d'action en souffrance.

Béni soit Dieu qui m'a permis de vivre sous des toits où ont fleuri magnifiquement d'héroïques vertus !

Le 19, nous reprenions le cours de nos pérégrinations, jetant au passage d'Avignon, un regard, je dirais, filial, sur le château résidentiel des Papes, qui semble garder encore la trace de leur séjour.

Nos hommages à Son Excellence Monseigneur de Llobet, archevêque d'Avignon, qui nous attend, et le chemin de fer nous conduit à Lyon, située au confluent du Rhône aux flots rapides, et de la Saône aux eaux toujours calmes. Fondée quarante-trois ans avant Jésus-Christ, Lyon reçut la lumière de l'Evangile par saint Pothin, son premier évêque, qui y fut martyrisé en 177, puis par saint Irénée qui lui succéda et conquit aussi la palme du martyre.

Les siècles ont laissé sur les murs vieillis de cette ville et sur toute sa physionomie, l'empreinte noircie de son climat humide.

Parmi les édifices religieux de Lyon, la basi-

lique de Notre-Dame de Fourvière se distingue au premier plan, car elle couronne superbement la colline au pied de laquelle la ville s'étend.

Ce monument est si bien fait pour elle, a-t-on dit, que si, par impossible, il venait à disparaître, il manquerait à Lyon, comme un élément essentiel et caractéristique de sa beauté.

La basilique de Fourvière n'est point seulement une œuvre magistrale, c'est surtout un lieu de pèlerinage, et aucune fête ne se célèbre à Lyon sans se terminer aux pieds de Notre-Dame de Fourvière.

Le chant de la maîtrise, exécuté durant la sainte messe que nous avons entendue, était vibrant d'une foi ardente, qu'il me fait plaisir de noter, aussi souvent que cette foi s'affirme en terre française.

Au sortir de Notre-Dame de Fourvière, nous descendîmes, par le funiculaire Saint-Jean, la côte coupée à ligne verticale, et nous nous rendîmes à la cathédrale Saint-Jean, respectable d'ancienneté, et possédant une horloge astronomique monumentale, dite « petite horloge de la cathédrale », datant du XVe ou XVIe siècle.

Cette horloge indique le mois, le jour, le quantième, l'heure, les phases de la lune, etc., comporte aussi tout un calendrier, et nombre de personnages automates, dont un groupe représente la Vierge sur un prie-Dieu, et, en face d'Elle, une porte qui s'ouvre à un moment donné, pour laisser paraître l'archange Gabriel ; au-dessus, le Père Eternel, entouré d'anges agitant des cloches ; plus haut encore, un suisse avec sa hallebarde, et enfin, au sommet, un coq. Le génie humain a certainement touché de son sceptre la « petite horloge de la cathédrale ».

L'hôpital de « La Charité », fondé, au temps et par le roi Childebert, est encore imposant comme construction. La salle d'Archives et le cabinet d'Administration sont en bois sculpté et de haute valeur artistique. Ces deux pièces sont classées, d'ailleurs, comme monuments historiques ; au reste, tout l'intérieur de l'hôpital a été négligé. Une nouvelle construction appelée « Grange Blanche » est destinée à le remplacer sous peu. Ses trente et un pavillons séparés, recevront à peu près neuf cents à mille malades ; mais quelle difficulté de service, quel personnel numérique il faudra pour répondre aux exigences d'une disposition apparemment quelque peu défectueuse.

La Faculté de Médecine est tout près, et nous offre une intéressante visite sous le bienveillant patronage de l'un de ses distingués professeurs, le docteur Arloing, M.D., qui, durant notre séjour à Lyon, s'est ingénié à nous être utile et agréable jusqu'à nous assurer la très appréciable compagnie de Madame H. Vincent, M.D., et de Mademoiselle Arlette Butavand, M.D., ce qui, pour le moins, doubla l'intérêt de nos visites et quadruple notre gratitude.

L'Hôtel-Dieu datant de plusieurs siècles, est mieux conservé que l'hôpital La Charité. Les salles ont été divisées et restaurées, mais seul, le pavillon de chirurgie possède au complet, les améliorations modernes. L'hôpital Saint-Luc, sous la direction des Filles de Saint-Vincent de Paul, est propret, coquet même et fort bien tenu.

Lyon nous a valu de résider sous le toit de ces dignes Filles de la Charité. Je suis heureuse d'avoir frôlé leurs blanches cornettes, et constaté personnellement que leur réputation universelle n'est pas surfaite. L'humilité, la simplicité, l'abnégation dans toutes les formes possibles du devoir, tel est le fond de leur vie et de leurs œuvres : leur souvenir est de ceux qui ensoleillent et réconfortent.

Les « Oiseaux Blancs » qui savent forcer l'admiration des Sultans d'Egypte, gardent partout leur incontestable prestige. Dieu en soit béni !

Nos pas de voyageuses se dirigeaient, *le 22*, vers Paray-le-Monial ; cependant, la route nous offrait, au tiers de sa course, l'humble village d'Ars, où nous entendîmes la sainte messe et fîmes avec bonheur la sainte communion dans l'église, rendue vénérable par le passage d'un saint tel que son ancien curé : Jean-Marie Vianney, dont la mémoire est gardée avec amour et filiale piété. Sa chambre, le lit où il est mort,—aussi bien que celui, au bois calciné, auquel le diable mit le feu, certain jour,—ses vieux habits, ses pauvres ustensiles de cuisine, tout est là ! pour redire son humilité, sa mortification, son amour de Dieu et des âmes.

Impossible de se figurer, au préalable, le misérable état de toutes ces choses, même si on les évoque dans leur cadre propre, c'est-à-dire, dans un village situé en rase campagne.

Par la pauvreté de son mobilier, le bon curé avait, pour sûr, des affinités avec saint Benoît Joseph Labre, dont la présence photographique

en ces lieux, parle déjà en faveur d'un rapprochement. De ces reliques sans attrait, se dégage un je ne sais quoi qui va toucher les fibres les plus secrètes de l'âme ; je dirais plus justement, la terrasse et la ravit tout entière, dans la double hypothèse de l'admiration de l'Infini et du mépris de tout ce qui passe, tandis que la vénération incline bien bas le respect de l'esprit qui considère ces profondeurs !

Paray-le-Monial, de même que le village d'Ars, est une localité sans grande importance commerciale, mais combien est respecté et aimé ce centre de la prière !

Nous y arrivions ce *22 juin*, veille de la « Fête du Sacré-Cœur » laquelle, va sans dire, y est solennellement célébrée. Notre première visite fut pour la *Chapelle des Apparitions*. Les ossements de sainte Marguerite-Marie Alacoque reposent dans une somptueuse châsse d'argent, tout près de la grille du cloître où la sainte religieuse vécut, favorisée des révélations du Sacré-Cœur. La chapelle, ruisselante d'or et de décorations, se trouva trop étroite pour contenir l'affluence de la foule,—augmentée d'un pèlerinage de Moulins—qui se pressait en rangs serrés pour assister, soit à l'Heure d'Ado-

ration de l'après-midi, soit à la messe du lendemain.

Ici, nul ne fait parade de piété ; tous s'agenouillent humblement pour implorer le « Cœur qui a tant aimé les hommes » et continue de les aimer d'un éternel amour.

Les Sœurs du Saint-Sacrement où nous étions descendues, habitant à proximité du monastère des Visitandines, il nous fut facile de multiplier nos pieuses visites, tant à la chapelle de la Visitation qu'à la basilique et à l'église des RR. PP. Jésuites, gardienne des ossements du bienheureux Père de la Colombière, S.J.

Quant au « noisetier de l'apparition », le jardin où il continue à porter des feuilles et des fruits, n'ouvrant ses portes que devant une permission pontificale, impossible de songer à le fixer parmi les souvenirs qui, plus tard, serviront de thème aux pieuses réminiscences de Paray-le-Monial.

Donc, en route pour Nevers, ville privilégiée possédant le corps de la bienheureuse Bernadette Soubirous, dont la canonisation, définitivement arrêtée, verra sa date fixée d'ici à quelque temps.

Reçues par les révérendes Sœurs de la Charité, comme l'auraient été leurs propres religieuses, ce sympathique accueil ouvre tout grand, l'élan d'une affectueuse et impérissable gratitude.

L'Institut des Sœurs de Nevers était digne de posséder ce trésor, pour ainsi dire, confié à sa garde par la sainte Vierge ! Le cachet de distinction religieuse qui brille dans tous les membres de cette nombreuse communauté, la parfaite discipline qui y règne, témoigne d'une formation religieuse achevée ; d'autre part, une affable et discrète simplicité de manières, fruit de la pratique constante d'humbles vertus, y crée une atmosphère à la fois attirante et accueillante.

J'ai hâte de vous dire, que, sous le regard de l'Immaculée, Bernadette dans sa châsse, la tête un peu inclinée, et belle d'une céleste beauté, dort—c'est le mot qui convient—du ravissant sommeil des cieux.

Comme autrefois aux roches Massabielles, une statue de la « Vierge de Lourdes » étend au-dessus de son enfant, ses mains pleines de grâces. On ne se lasse pas de contempler les traits souriants, si beaux dans la mort, de Bernadette, pour toujours endormie !... Pour ma

part, j'aurais passé des heures entières, captivée par cette mystérieuse attraction de la sentir si calme, si douce, si humble toujours.

La Confidente de l'Immaculée garde dans la nuit éternelle la grâce de la pose où l'a fixée le sommeil de la mort, de même que l'austère et virginale parure des Epouses du Christ. A la salle de communauté où, par privilège, nous fûmes admises pour la récréation du soir, rien de plus charmant que l'illusion de voir se reproduire devant nos yeux, la souriante vision de Bernadette, aux jours de sa vie religieuse, à « La Charité de Nevers ».

A l'infirmerie, je me suis assise dans le grand fauteuil d'où l'âme de la petite sainte partit pour le ciel. Là aussi, se conservent les très humbles reliques qui lui ont servi : souliers, cuiller, fourchette, ciseaux, etc. Noviciat, jardin, chapelle, communauté, tout est parfumé de son souvenir.

De ce coin nivernais, béni du ciel, j'emporte... « un cheveu de Bernadette », symbole du lien ténu, qui suffit à relier les âmes dans l'immatériel et unique amour de la Vérité éternelle; un autre lien, celui d'une vive reconnaissance, se rattache à celui-ci : la cordialité fraternelle des révérendes Sœurs de la Charité n'eut de

cesse, que lorsqu'elle nous eut accompagnées jusqu'à la gare... au départ de Nevers, *six heures a.m.* Est-il besoin d'autre précision devant cette délicatesse ultime ?

En ce matin du 24 juin, nous nous dirigeons vers Lobbes.

La transition entre les pays n'est guère marquée que par la frontière : le paysage reste identique pour le moment. Seul, un cimetière, aux croix aussi modestes qu'innombrables, marque le théâtre d'une affreuse hécatombe de la dernière guerre.

Par suite d'erreur, on nous indique la gare de Mons, comme étant celle la plus rapprochée de Lobbes, alors qu'une autre se trouve à proximité de l'Hôtel-Dieu. Nos sœurs, prévenues de notre arrivée, et n'ayant pas le temps de nous aviser du contraire, se rendent donc à cette gare pour nous recevoir.

Tout autant que la France, la Belgique nous est sympathique par nos chères sœurs, françaises pour la plupart, puisque Avignon fut leur première patrie, mais « françaises, allemandes et belges » ont, au sein de cette communauté, même fraternel amour.

Point de ciel étranger pour les hospitalières

canadiennes, et, à Lobbes, la gamme de l'affection module suavement ses tons délicats aux forts accents de tendresse.

Oh ! oui, nous avons vécu des heures familiales sur le sol de la catholique Belgique, si héroïque aux jours sombres de la grande guerre franco-allemande.

Les récits navrants de ces jours de privations et de misère, faits par la très honorée Mère Riouall et sa devancière, Mère Saint-Louis, nous permettent d'espérer d'abondantes bénédictions pour l'avenir : Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité, et celle de nos chères sœurs fut réellement admirable à tous égards.

La détresse de la guerre, faisant suite presque immédiate aux malheurs d'Avignon, n'a fait qu'accroître l'esprit religieux de cette communauté, et c'est pourquoi, dans les sillons ensanglantés ou mouillés de larmes, la moisson qui lève promet d'être belle et abondante.

Cette visite clôt la série de toutes celles rendues à nos maisons d'Europe ; l'ancienne abbaye de Lobbes, plus justement *ses dépendances* ont été habilement et sagement transformées pour répondre aux besoins de la communauté et de la clinique appelée à prendre nécessairement de l'extension. Le présent se

dore de soleil ; puissent ses rayons mûrir mieux encore les fruits de l'avenir.

Terminerai-je sans ajouter un mot de reconnaissance, et pour le clergé belge et pour le clergé français ? Partout, dans nos maisons, leurs représentants nous prouvèrent d'une manière non équivoque, que le bonheur de nos familles religieuses était respectivement partagé par chacun d'eux ; même, certains éloges discrets à l'adresse des sœurs canadiennes au « prône » du dimanche, nous rendirent vraiment confuses autant qu'heureuses d'une part, de l'estime témoignée à la terre natale par le pays des aïeux, et, d'autre part, de la grandeur de la religion, confondant les cieux étrangers sous l'ombre d'une patrie unique, dès qu'elle y découvre des liens de spirituelle affinité.

La Belgique ouvre la troisième et dernière partie de notre voyage d'outre-mer : celle des Congrès. Notre randonnée jusqu'à Knocke-sur-Mer, me permet de dire que ce pays est plutôt joli. Le moderne n'y a cependant pas pénétré d'une manière intense ; les Flamands tiennent à leurs us et coutumes, et je leur en sais gré : les moulins à vent font encore tourner leurs ailes gracieuses et géantes sous le

souffle de la brise. Rien de plus pittoresque ni de plus poétique, car l'âme paisible du vieux moulin vibre sous le ciel bleu et murmure sa monotone chanson, au rythme ralenti ou accéléré de ses grands bras, battant la mesure dans l'espace.

Les prairies, dans la Flandre, sont très étendues, et le sol peu accidenté. Les villes et les campagnes, aussi bien que les villages très rapprochés, sont bâtis avec un goût artistique qui surprend. L'art décoratif semble y régner à l'aise, et la multiplicité des couleurs s'harmonise toujours agréablement.

Construits dans de magnifiques parcs, de nombreux et élégants châteaux, aux hautes portes de fer forgé, achèvent de jeter une note de poésie dans la fraîcheur de l'ensemble.

La ville de Gand, que nous avons traversée, est par excellence, la ville des fleurs. Des serres immenses rivalisent de beauté, et les habitations aux façades fleuries, toutes plus coquettes les unes que les autres, sont, le plus souvent, entourées de frais parterres.

Quant à Knocke-sur-Mer, que le hasard du Congrès International des Hôpitaux a placée sur notre itinéraire, je n'ai promené qu'à tire d'ailes, mon regard, sur la mer et la grève de

sable fin, où les vagues viennent mourir; mais, c'est l'une des plus belles plages de la Mer du Nord ; ses résidences, ses nombreux hôtels ont un cachet moderne.

Les établissements religieux sont plus clair-semés. Les Sœurs de la Charité, à qui nous nous étions adressées, ne pouvant disposer d'aucune chambre, nous recommandèrent une pension tenue par une famille flamande, parlant français. Nous y reçûmes une cordiale hospitalité, rehaussée de la plus courtoise déférence : on nous alloua même le salon comme salle à manger, afin qu'à l'écart des autres pensionnaires, nous jouissions d'une tranquillité aussi complète que possible.

Garde Tassé, directrice du Sanatorium Prévost, de Cartierville, Montréal, vint nous y rejoindre ; l'arrivée de cette compatriote, spirituelle et très aimable, nous fit l'effet « d'un rayon de soleil canadien ».

Les joies, hélas ! s'enregistrent à côté de vives douleurs. Pauvre Mère Lacas ! quand il faut songer que les ondes éthérées, après lui avoir apporté maints câblogrammes teintés de deuil, lui transmettaient, ce matin, la douloureuse nouvelle, qu'un septième cercueil s'était ouvert depuis son départ... Oh ! ces câblo-

grammes, comme ils l'ont brisée, au long de notre voyage, et ce dernier, quelle douleur poignante, il lui cause !

Aussi bien, un mot de consolation monte-t-il timidement aux lèvres, lorsqu'on comprend toute l'angoisse ressentie, qu'on la partage et que les événements mettent une infranchissable barrière au retour plus hâtif ? Un admirable et amoureux *Fiat* aux Vouloirs divins domine la douleur de notre « chère petite Mère » et doit lui mériter les consolations du ciel.

Le Congrès International des Hôpitaux, tenu du *28 juin au 3 juillet,* a réuni, durant ses assises, des délégués de France, d'Italie, d'Angleterre, de Suède, de Norvège, du Danemark, de Russie, de Pologne, de Hollande, d'Allemagne, de Tchécoslovaquie, d'Islande, de Belgique, des Etats-Unis.

Le Service Social, organisé ou en voie d'organisation dans tous les pays, fut l'un des principaux sujets des séances d'études, au cours desquelles la majeure partie des questions, intéressant l'hôpital et son fonctionnement, furent discutées ; les résolutions doivent être

envoyées au Conseil des Nations, à qui revient le droit de les sanctionner.

En coudoyant, pour sûr, ici, une partie de l'élite des nations précitées, représentées par leurs délégués,—professeurs d'Université ou médecins pour la plupart—je puis dire, avoir touché du doigt que là où Dieu n'est pas, tout est petit, mesquin, étroit, parce que, rapetissé à la mesure de l'homme ; au contraire, dans les âmes qui font large et grande la part du Tout-Puissant, tout s'éclaire, s'ennoblit, se précise, et la science la plus éminente n'atteint son apogée que si elle sait courber son front devant Dieu.

Bruges, ville historique, à une trentaine de kilomètres de Knocke-sur-Mer, est renommée pour ses dentelles au fuseau, et le Béguinage autrefois célèbre par ses dentellières. Par la chaude après-midi de juillet, qui nous y conduit, plusieurs ouvrières travaillent, assises au seuil de leur demeure, et, c'est plaisir d'observer la dextérité et la cadence de leurs mouvements, se faisant un jeu de leurs multiples fuseaux.

Bruges fait aussi l'admiration des voyageurs par ses édifices religieux très anciens, surtout

son église Notre-Dame du XIIe siècle ; ses anciens tableaux, œuvres d'art, reliquaires, au nombre desquels, la châsse de saint Eloi ; son carillon, réputé le plus beau de l'Europe, mais, que nous n'avons pas entendu sonner comme à Pontmain... ; enfin, son beffroi, puis son Etang aux Cygnes—riant tableau d'ondes paisibles encerclé d'arbres et de verdure—où se jouent de grands oiseaux tout de gracieuseté et de blancheur.

Le retour à Paris n'offre aucune variété digne de remarque ; seule, la chaleur se fait intense vraiment, pour la première fois, depuis notre séjour en terre européenne.

4 juillet.—Lorsque nous descendons à Paris, *cinq heures p.m.*, c'est l'instant par excellence du mouvement et des affaires. Les rues de la fière capitale ressemblent à une immense fourmillière humaine.

Notre pension, à la maison-mère des révérendes Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, est heureusement sise dans un quartier retiré, et, lorsque lentement, le soir descend sur Paris, nous jouissons d'un calme tout à fait appréciable et reposant.

Face à ma fenêtre, le vaste hôpital Cochin

aligne ses murs de brique jaunâtre striés de rouge, et, dans le ciel aux reflets d'argent, se dessine le dôme du Val-de-Grâce, ancienne abbaye, transformée en hôpital militaire par la République.

Sur la gauche, c'est l'ancienne abbaye de Port-Royal dont on a dit, au temps du Jansénisme et d'Angélique Arnaud, que ses moniales étaient « pures comme des anges et orgueilleuses comme des démons ». Anges et démons sont disparus sans retour, et la célèbre abbaye est devenue un hôpital sans importance. Triste réalité... Hélas ! c'est que, dans sa justice, la main de Dieu est vengeresse, quand l'heure de la miséricorde est passée...

Les beautés de la France catholique priment heureusement ces ombres et consolent de toutes ces défaillances.

PARIS-BRUXELLES

Autour du Congrès International des Gardes-Malades

5 juillet.—Dans la chambre d'étudiante que j'occupe présentement, mon premier sommeil à Paris n'a pas été peuplé de rêves soucieux, au contraire, peut-être, de celui de mes voisines, redoutant les examens qu'elles doivent passer, aujourd'hui même.

Paris, foyer de la science et des arts, est encore la ville aux clochers.

Des hauteurs culminantes, où royalement, se dressent ses coupoles au-dessus des dômes et des flèches de la Ville Lumière, c'est précisément la blanche basilique de Montmartre qui attire tout d'abord les regards de l'étranger. Aussi, notre première visite fut-elle pour ce « Sanctuaire du Vœu National » érigé en l'honneur du Sacré-Cœur, au lendemain des jours sombres de 1870.

Autant l'extérieur de la basilique est imposant, autant l'intérieur est majestueux. Nuit

et jour, des adorateurs montent la garde devant Jésus-Hostie exposé sur un trône brillant de lumières ; une prière incessante fait contre-poids à la Justice divine, inclinant le Sacré-Cœur à protéger la France.

C'est ici que je réalise le mieux, qu'à côté de la France maçonnique qui déracina le trône, chassa les religieux et tente présentement de ravir Dieu à l'âme des enfants, il y a la France qui s'agenouille et qui prie, la France qui implore le pardon et la clémence du Ciel.

Prosternée devant le Dieu de l'Hostie ou contemplant la statue du Sacré-Cœur qui nous tend les bras, ma prière ne put être que l'écho fidèle de ces sentiments d'adoration et de supplication.

Un escalier intérieur conduit au dôme. Impossible de deviner le spectacle grandiose qui nous attend... Toute la ville de Paris est à nos pieds et la Tour Eiffel, haute de 300 mètres (près de 1,000 pieds), semble même à notre niveau. Cependant, on a beau monter, et monter encore... le ciel demeure à même distance, et... il faut redescendre. Tout de même, l'aspect global que cette ascension nous offre de la « Reine des Cités », est ravissant : ses cent clochers qui émergent à perte de vue de la masse formidable des constructions de tous

genres, me laissent la vision très nette de la foi ancestrale de la mère patrie.

Notre bref séjour nous procurera quelques détails à fixer dans ce panorama immense, détails forcément restreints, bien que toutes nos minutes y soient à l'avance, mises à contribution : l'assistance au Congrès International des infirmières, but primordial de notre venue à Paris, ne nous laissera guère de liberté durant ses assises,—9 au 15 juillet.

Déjà, le programme inscrit en marge, pour cette après-midi, la première réunion des infirmières à l'Institut Pasteur, au Pavillon des contagieux, avec démonstration pratique des techniques d'antiseptie et de désinfection. Très intéressante étude après laquelle nous nous rendons réciter une prière sur le tombeau du grand chrétien, doublé de génie, que fut Pasteur. Dans le caveau funéraire digne de l'illustre chimiste, des mosaïques symbolisent l'œuvre de sa vie et une inscription porte, gravée dans le marbre, la synthèse de sa haute valeur morale. La voici dans son éloquente simplicité :

«Heureux celui qui porte en soi un Dieu
Idéal de beauté et qui Lui obéit,
Idéal de l'art, idéal de la science
Idéal de la Patrie
Idéal des vertus de l'Evangile.»

Et quand on sait que le génie de Pasteur a vécu cet idéal lumineux, on s'agenouille en silence, et on remercie Dieu...

Lorsque, le lendemain, *6 juillet*, nous pénétrions dans l'église Sainte-Geneviève de Paris, intérimairement le Panthéon, mais qui a gardé cette dernière appellation depuis 1885, j'étais loin de m'attendre à l'impression navrante qui saisit au seuil de cet édifice, de style néo-grec, l'un des plus beaux de France.

Les colonnes, aux chapiteaux artistement sculptés, les murs recouverts de magnifiques fresques restées intactes, nous rappellent la splendeur de cette église où les statues des saints figurent encore à côté des Mirabeau, des Marat, et de « La Convention » représentée sous les traits d'une déesse, acclamée par un groupe de républicains le bras tendu dans le geste expressif des vivats, que traduit leur figure, et qui semblent s'échapper encore de leurs lèvres parjures à leur Dieu et à leur roi.

La crypte offre pis encore. Elle sert de suprême asile à Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Zola, et nombre d'autres, dignes fils de la Révolution et de la République, dont les noms

hélas ! retentissent si tristement dans l'âme catholique et française.

J'éprouve comme un soupir de soulagement en franchissant le grand portail aux portes splendides, heureuse de fuir cette atposphère qui m'étreint vraiment.

Tout à côté, se trouve l'ancienne église de Saint-Etienne-du-Mont—seule église de Paris possédant un jubé—; les corps de sainte Geneviève, de Pascal et de Racine reposent sous ses dalles.

A dix heures, seconde réunion des infirmières à l'Institut du Radium. Je consigne entre autres la visite des laboratoires de radioactivité et de radio-physiologie, plus celle des dispensaires de consultations et de traitements du cancer de la Fondation Curie.

Le cancer est-il héréditaire ? Cette question d'actualité, agite tout un monde autour d'elle et les gentilles souris blanches sont l'élément de choix pour les expériences qu'elle réclame. Chaque famille a son petit logement particulier.

N'allez pas plaindre à l'avance le sort de ces pauvrettes... elles sont traitées en reines ! et elles deviennent tellement capricieuses, paraît-

il, qu'elles ne mangent que du pain frais et dédaignent le pain rassis.

Ce n'est pas tout, on assure qu'il leur faut un peu de verdure pour les « égayer ». Et voilà! on leur fait la vie la plus douce possible jusqu'à la mort qui survient vers l'âge de deux ans et demi,—durée normale de l'existence d'une souris blanche—et puis... on fait l'autopsie après chaque décès, ayant grand soin de classer les sujets atteints de cancer. C'est ainsi que l'expérience conduit à la science !...

A l'heure actuelle, on peut affirmer que le cancer n'est pas une maladie contagieuse, et on est enclin à croire qu'il ne subit les lois de l'hérédité que dans la mesure générale des autres maladies.

Les explications relatives au radium et à ses applications thérapeutiques sont données par une Infirmière en Chef. L'heure du dîner me trouve la tête pleine de ces pensées, ou plutôt de la toute dernière réflexion de la spirituelle conférencière, lorsque expliquant la nature du cancer par une prolifération trop active des cellules, elle termina par ces mots : « Mais oui, c'est un excès de vie qui donne la mort ; c'est tout ce que l'on sait du cancer.»

La science n'en a pas pénétré le secret, mais

espérons que si elle sait le demander à Dieu au milieu des travaux de l'expérience humaine —expérience péniblement acquise—la lumière jaillira intense et belle, en faveur de l'humanité souffrante.

Madame Curie habite encore tout près de la fondation où son mari a usé sa vie, et où elle a admirablement secondé l'éminent philantrope par son précieux travail de collaboration intelligente et active.

Pour l'après-midi, une visite à la rue du Bac avait été arrêtée, et cette dernière fut tout à l'avantage du cœur, comme la précédente l'avait été pour l'esprit.

Le corps intégralement conservé de la bienheureuse Catherine Labouré prouve, ici comme à Nevers, que la Sainte Vierge garde le tombeau de ses privilégiées.

Deux châsses, à peu près similaires, conservent les restes mortels de la Mère Fondatrice des Filles de Saint-Vincent de Paul, Louise de Marillac, et ceux de sa fille, Sœur Catherine Labouré, favorisée des apparitions de la sainte Vierge concernant la médaille miraculeuse. L'une et l'autre sont revêtues de leur vrai costume religieux qu'elles parfument de sainteté.

L'un des cinq évêques chinois, consacrés à Rome, par le Pape Lui-même, le 11 juin, préside le Salut du T. S. Sacrement auquel nous assistons. Immédiatement après, un chœur de voix pures entonne un cantique dans le *dialecte du Céleste Empire,* puis des centaines d'enfants de Marie, en uniforme—costume et voile blancs, ruban bleu—défilent en procession : tableau prenant, vrai symbole de la piété revêtue de grâce et d'innocence ; ceci m'explique le bonheur éprouvé par le Très Saint Père «Ami des grandes foules et de la solitude» devant les sept mille congréganistes que leurs dignes éducatrices, les Filles de Saint-Vincent de Paul, conduisirent à ses pieds lors des fêtes de la béatification de Catherine Labouré, le 28 mai dernier, et qui faisait dire avec émotion à l'auguste Pontife, « n'avoir jamais considéré une telle vision de blancheur.»

Nos visites se continuent *le 7*, à l'hôpital St-Louis, service de radiologie du docteur *Belot*. La protection contre les émanations radiologiques de même que l'organisation des services sont réellement deux points dans la note : excellente. Un troisième point, *toujours excellent,* c'est le fait que, sous une orthographe

différente, *le nom* me rappelle une figure connue, servie par un grand cœur ; aussi, me fait-il plaisir de mentionner en terre française, les titres acquis à notre reconnaissance, durant cinquante ans, par l'excellent *docteur Belleau.*

L'après-midi est de nouveau consacrée à visiter les édifices religieux, en compagnie de Madame Sergent, épouse du distingué professeur Sergent, de l'Université, un autre ami du « Mont-Royal ».

Cependant, les « Invalides » s'offrent tout d'abord à notre attention. Par la quantité des drapeaux, criblés de balles ou déchiquetés par les vents, qui sont appendus au bas de la voûte, l'intérieur de l'église évoque, de prime abord, la guerre et ses combats meurtriers ou glorieux.

Mais, quand nous pénétrons dans la galerie des armures ou salle des drapeaux, que dire du nombre prodigieux de ces trophées répondant chacun à une page d'histoire nationale ? Semblant s'abriter encore à l'ombre de leurs plis, des guerriers gaulois, francs ou français—vainqueurs et vaincus séculaires—debout autour de la salle, y paraissent en faction depuis des siècles, et leur impassibilité même a quelque chose d'impressionnant et de sévère.

Une autre salle conserve, non loin des souvenirs rappelant les victoires de Napoléon 1er, le pauvre mobilier qui servit au *Prisonnier vaincu de l'Ile Sainte-Hélène*. Avec quelle éloquence, ces humbles vestiges d'une gloire tombée nous redisent l'inanité des grandeurs humaines aussi bien que leur durée éphémère.

Plus consolante est la visite de Notre-Dame de Paris, si belle dans sa robe de pierre et la légèreté d'aspect de ses massives tours carrées.

A commencer par la grande rosace du portail, où le soleil met des reflets diaprés, l'intérieur de la basilique gothique est admirable et se refuse à une brève description. Je fus heureuse de m'agenouiller devant la statue de la Vierge où aimait à prier notre vénéré Fondateur. C'est là qu'il fut favorisé de la vision de la Sainte Famille, et qu'il entendit Notre-Seigneur, s'adressant à la Sainte Vierge, lui dire : « Où pourrais-je trouver un Serviteur fidèle ? »... Puis la réponse de la Sainte Vierge: « Voici ce Serviteur fidèle », après lequel dialogue, Notre-Seigneur lui remit l'anneau d'or dont il est parlé dans l'histoire de notre Institut.

Les reliques des grands évêques martyrs, Nosseigneurs Affre, Sibour,—c'est-à-dire, un

vêtement troué de balles et divers objets leur ayant appartenu—sont conservées avec beaucoup de vénération, à la sacristie.

La toute pauvre église de Saint-Julien-le-Pauvre, affectée au rite grec, attarde ensuite nos pas quelques minutes. Très ancienne, elle nous montre les premiers essais du gothique en France ; puis, l'église Saint-Séverin, nous offre à son tour, l'architecture gothique dans une de ses plus belles manifestations : les colonnes s'élancent, sveltes et légères, pour se diviser, au-dessus des chapiteaux plutôt sobres, en élégants rameaux qui, de loin, donnent la perspective d'une forêt artistement taillée.

Enfin, l'exquise Sainte-Chapelle, depuis longtemps désaffectée, mais où Son Eminence le cardinal Verdier, archevêque de Paris, tient à célébrer les Saints Mystères deux ou trois fois l'an, est un bijou d'élégance et l'un des joyaux de Paris !

8 juillet.—L'église Saint-Sulpice tient une place trop intéressante dans l'histoire de la fondation de notre Institut et dans celle de Montréal, pour ne pas figurer avec honneur à l'horaire de nos visites. Ce vaste temple brille par ses peintures, couvrant la totalité des

murs : « La lutte de Jacob et de l'Ange » par Delacroix, prime toutes les autres.

Le dimanche, 9 juillet, la sainte messe, célébrée à Notre-Dame de Paris, par Son Excellence Monseigneur I. Chaptal, ouvrait officiellement le Congrès International des Gardes-Malades. Du cœur de toutes les infirmières réunies sous ces voûtes majestueuses, jaillirent l'adoration et la louange, offrant leurs hommages au Père des Cieux et espérant, en retour, un sourire de bénédiction. Le chant et le jeu des grandes orgues furent superbes : j'eus le plaisir de voir et d'entendre « les petits chanteurs à la Croix de Bois » dont les voix légères ont un merveilleux ensemble.

Dans l'après-midi, nous avons traversé *le cimetière du Père Lachaise* : de dimension considérable, il est planté d'arbres verdoyants qui donnent l'illusion d'un bocage où la mort trouve un repos sous l'ombre et la fraîcheur ; cependant, je lui préfère de beaucoup *Campo Santo di Roma* plein de soleil et de fleurs.

Du séjour de la mort, nous passons au centre d'activité plénière du Congrès. Les discours d'ouverture sont magnifiques, et, on sent qu'en

France, l'organisation infirmière constitue une force et tend à devenir une puissance.

Quarante-trois pays étaient représentés au Congrès. Nous eûmes la joie de rencontrer la très honorée Mère Kelly et sœur Jarrell, de notre Maison de Chicago, E.-U. Nous les retrouverons encore au Congrès de Lourdes, car c'est surtout en vue de ce dernier qu'elles ont traversé l'Océan. Appartenir, de part et d'autre, au continent américain et se rencontrer pour la première fois en terre française, voilà qui est aussi agréable que singulier... La très honorée Mère Kelly est la bonté personnifiée et sœur Jarrell, une « bachelière » tout à fait simple et aimable.

Au matin du 11 juillet, nous allons entendre la messe, ou plutôt des messes, au célèbre sanctuaire de Notre-Dame-des-Victoires, où durant plusieurs heures elles se succèdent sans interruption, et plusieurs à la fois. Une forêt de cierges se consument devant la statue de la Madone « victorieuse de l'enfer et du péché », et toujours secourable à qui l'invoque avec amour et piété.

Pour ce qui est des séances d'études du Congrès ouvertes ce matin, impossible d'entrer ici

dans les détails, d'ailleurs, nous bénéficierons plus tard de comptes-rendus, écrits par des plumes autorisées. Donc, un simple mot : l'une des premières séances traita de l'organisation des cours préparatoires pour la formation des infirmières ; les discussions courtoises entre déléguées de pays différents, jettent une vive lumière sur la question et ainsi l'on voit que de toutes parts, s'élève le même vœu : « relever le niveau moral, intellectuel, théorique et pratique de la profession ».

Il est facile de saisir d'emblée, l'intérêt et l'importance des congrès internationaux, où, du choc des idées, non pas *d'un peuple,* mais bien, *des peuples,* jaillit la lumière.

Sœur Allard fut l'une des conférencières de la séance de *trois heures p.m.,* et traita avec maîtrise le sujet qui lui avait été dévolu : « Comment préparer l'infirmière à ses responsabilités ». L'attention silencieuse des auditeurs, les applaudissements qui couvrirent son exposé succint, d'une logique serrée puisée aux sources de la science et de l'expérience, me fournirent la preuve évidente du mérite de la conférencière, et pour dire toute ma pensée, me rendirent heureuse.

Trois jours durant, les séries d'études se

poursuivirent, puis le Congrès International devant tenir la seconde partie de ses assises à Bruxelles, plusieurs trains spéciaux, destinés à transporter les huit cents gardes-malades inscrites, quittaient la gare de Paris-Nord, le *13 juillet*, entre *onze heures* et *midi*. Nous prîmes place dans l'un d'eux. Le voyage s'effectua sans arrêt, les wagons étant au complet et le service comportant le dîner : à cet effet, chaque voyageuse trouva à sa place respective, une boîte contenant « l'utile et l'agréable » nécessaire à tout bon repas.

Les infirmières s'en donnèrent à cœur joie, leurs éclats de rire fusèrent bien un peu bruyamment, mais par bonheur, notre compartiment ne comptait que cinq personnes au lieu des huit règlementaires, et nos compagnes étaient plutôt sérieuses, de sorte que, nous avons joui d'une parfaite tranquillité.

Bruxelles nous reçoit sous une pluie froide; la température est celle du mois d'octobre, quand il pleut, dans nos « Bois-Francs ».

Les Dames du Sacré-Cœur, filles de sainte Madeleine-Sophie Barat, nous offrent une cordiale hospitalité à leur couvent situé en face du magnifique et colossal Palais de justice de Bruxelles. Leur Maison provinciale, sise dans

un autre quartier, garde pieusement le corps de leur sainte Fondatrice, retrouvé intact lors de l'exhumation.

Le 14, reprise des séances d'études, puis dans l'après-dîner, réception officielle au château de Laeken, des déléguées et des congressistes, par Leurs Altesses Royales, le roi et la reine de Belgique. La reine Elisabeth de Bavière est toute simple et charmante. Elle eut une parole aimable pour toutes les déléguées et assura sœur Allard que la lecture de sa conférence l'avait vivement intéressée.

Le peuple belge parle avec admiration du dévouement de sa Souveraine qui honora la profession d'infirmière, en en partageant les labeurs durant les jours sombres de la grande guerre.

Sa Majesté ne pouvait certes, adresser un mot à chacune des infirmières présentes, car il y avait foule. Néanmoins, avec une grâce pleine de royale dignité, Elle tendit la main à toutes les religieuses qui se trouvèrent sur son passage.

La vice-présidente des infirmières belges, Mademoiselle Mèchlynck, qui l'accompagnait

et que j'avais rencontrée antérieurement, lui ayant précisé avec amabilité que je suis canadienne-française, Sa Majesté revint vers moi avec un sourire, et m'adressa *un mot bienveillant en français.* Est-ce délicatesse assez courtoise?

A la suite de Son Altesse Royale, les congressistes parcoururent les différents sentiers du parc attenant au château.

Ce parc est superbe dans son ensemble, avec ses lacs, semblables à des bijoux au milieu d'un écrin d'émeraude ; ses arbres touffus, qui donnent l'illusion d'une vraie forêt ; ses allées qui se croisent et s'entrecroisent. Gracieuse entre toutes, une efflorescence estivale de roses aux couleurs variées,—massifs et charmilles,—brille de splendeur et confère, pour ainsi dire, au parc lui-même, une royale majesté.

Pourtant, si vous le voulez bien, mettons en parallèle, « le château de Laeken » et la claire vision qui se lève, sous un rideau transparent, « d'une bénie solitude, pleine de calme sérénité », et soyez persuadées que le bonheur vrai est encore de ce côté...

Le 15, le Congrès terminait ses assises par la conférence de révérende sœur Pierre, sœur de la Charité de Gand, directrice de l'Ecole

d'Infirmières de l'Université de Louvain. Le sujet traité : « Principes et idéal en éducation : leur application à la formation des Infirmières» forme une pièce magistrale, inspirée d'un catholicisme éclairé et qui fut couverte d'applaudissements. Cette conférence terminait dignement le Congrès de Paris-Bruxelles, lequel fut un succès, grâce à la bienveillance du Comité d'honneur de la Santé Publique, au zèle des Organisatrices et à la compétence de toutes et chacune des Conférencières.

Quelques heures de liberté nous restent ; elles sont remplies par la visite de la cathédrale collégiale des SS. Michel et Gudule, qui possède une superbe chaire en bois, sculptée, paraît-il, dans un tronc d'arbre géant. L'histoire d'Adam et d'Eve, chassés du Paradis terrestre, y est entièrement représentée. C'est pour le moins, une petite merveille.

Au sortir de l'église, nous traversons, en automobile, la place de l'Hôtel-de-Ville et l'admirons longuement, car elle est un véritable musée d'histoire et d'architecture, d'un prestigieux effet. Bruxelles est une ancienne ville paisible et jolie ; nous la laissions à *deux heures p.m.*, par le chemin de fer, longeant le cours sinueux de l'Oise, où les paysages se font des plus gracieux.

LOURDES

Que soy era Immaculada Conceptiou ! [1]
(Paroles de la Sainte Vierge à Bernadette)
25 mars, 1858.

Descendues à la gare du Quai d'Orsay, à Paris, une heure plus tard, nous « filons » à toute vapeur, vers Lourdes, dernière étape de notre séjour en Europe ; nous avions quelque peu hâté notre départ de Bruxelles pour assister aux fêtes du 75e anniversaire de la dernière apparition de l'Immaculée à Bernadette Soubirous. (16 juillet, 1858)

Le voyage s'effectue la nuit, en wagon-lit. La première gare que je note à l'aube est Dax, et bientôt, je salue la chaîne gigantesque des Pyrénées, puis, les eaux verdâtres du Gave me sont un indice que Lourdes, la ville bénie, approche.

Nous y sommes à *neuf heures a.m.*, commu-

[1] Patois bigourdan, dans lequel la Sainte Vierge s'adressait toujours à Bernadette, peu familière avec le français. Ces mots se traduisent : "Je suis l'Immaculée Conception ".

nions à l'Orphelinat Bernadette, tenu par les révérendes Sœurs de la Charité de Nevers, et, après le « petit déjeuner », nous dirigeons vers l'esplanade, où doit avoir lieu une messe solennelle en plein air.

Au moment où *l'Ave Maria* de la basilique annonce *dix heures,* le cortège des évêques, éclatant de rouge et de violet, se rend sur le parvis et va se grouper autour de l'autel adossé à la façade de la basilique. Vingt et un Princes de l'Eglise sont présents. Son Eminence le cardinal Verdier, archevêque de Paris, pontifie; la chorale du chanoine Darros exécute avec grand art la splendide « Messe de Rihowsky ». L'allocution est donnée par le révérend Père Lhande, S.J.

Pour des yeux qui contemplent Lourdes pour la première fois, le moment ne saurait être mieux choisi : les décorations sont superbes. La cité mariale est drapée de bleu et de blanc ; trois wagons de fleurs arrivés des divers points de la France,—comme hommage spécial offert à la Vierge de Massabielle—l'ont enguirlandée de gracieuses corolles disposées avec bon goût et discrétion, et la brise de Lourdes est chargée de parfums de piété.

Je passe sous silence les cérémonies de

l'après-midi—Vêpres et Salut—toujours en plein air, car le point culminant de la journée, *la Messe Vespérale de six heures à la Grotte,* les résume toutes, en quelque sorte.

Il faut avoir vu Lourdes, ses malades et ses foules, je crois, pour se faire une idée exacte de la céleste attraction qu'y exerce l'Immaculée Reine du Ciel, aussi bien que de la foi intense qui répond à son appel.

Pour le moment, un soleil d'or ruisselle partout et baigne de ses rayons la blanche basilique, dont, selon l'expression connue du poète, « la flèche élancée semble un doigt levé vers le ciel ».

Sur les bords du Gave, là-bas, de l'autre côté, dans la prairie du Carmel, le trop plein de la foule a dû prendre place. Les abords de la Grotte ont été réservés au clergé, aux congrégations religieuses, aux infirmières, etc. L'esplanade, les degrés supérieurs et la rampe ne sont qu'un immense flot mouvant. Et, ce qui plus est, toute cette foule est silencieuse, recueillie. On sent que la prière s'élance en jets puissants vers la Vierge de la Grotte et le Dieu qu'Elle veut voir glo rifié et aimé.

Une cantate à Bernadette précède la messe pontificale, célébrée par Son Excellence Mon-

seigneur Mennechet, évêque de Soissons. La chorale, groupée dans la chapelle du Rosaire, demeure invisible et les suaves harmonies de la « Messe du Cinquantenaire » de Darros, paraissent elles-mêmes tomber du ciel sur les 50,000 fidèles pieusement assemblés.

Son Eminence le cardinal Verdier prononce un magistral sermon, et, aussitôt la messe terminée, Son Excellence Monseigneur Gerlier, évêque de Tarbes et Lourdes, jette, d'un accent ému, la dernière note dans le concert de la reconnaissance unanime.

Sous la voûte d'azur qui, graduellement, s'enveloppe d'un voile mystérieux, les âmes semblent planer dans les régions infinies de l'au-delà; aussi, cette messe vespérale laissera-t-elle d'impérissables souvenirs.

Rome et Lourdes sont aux antichambres du ciel. Mais, ici, quel décor pittoresque ! La nature offre la sauvage beauté des Monts Pyrénéens, comme une forteresse invincible enserre de ses murs, la place qu'elle protège et défend.

Le soir, à huit heures, trente, il y eut procession aux flambeaux, dans une éblouissante illumination de l'humble cité, et l'interminable *Ave Maria* s'exhala en chants enthousiastes vers les cieux, jusqu'à ce que la foule eut fini de

déferler par les avenues et fut assemblée sur le parvis du Rosaire, où éclata alors, vibrant de foi, le *Credo* de l'Eglise universelle.

Pour couronner cette fête superbe, du sein de la ville devenue subitement sombre, de fines flèches lumineuses s'élancent vers les hauteurs des cieux, pour s'épanouir en constellations multicolores, ou former des gerbes brillantes qui s'inclinent gracieusement et redescendent vers la terre ; puis, voici qu'aux versants de la montagne, sourdent des chutes merveilleuses, dont l'eau retombe en cascatelles silencieuses qui s'évanouissent dans un nuage diapré.

Finalement, Lourdes se dessine dans une apothéose : le Château-Fort, le Calvaire et le pic du Jer flamboient dans l'espace ; la cité mariale s'embrase et redit à tous, dans un inimitable langage, qu'ici tous les cœurs doivent se consumer à l'honneur de sa « Souveraine » bien-aimée.

Je ne saurais que balbutier les impressions qui se partagent mon esprit, pendant que, de l'étroit balcon de ma chambre, j'assiste à ce spectacle d'une beauté féerique.

Lourdes ! la ville de la prière, est merveilleusement choisie pour les assises d'un premier

congrès de *l'Association Internationale Catholique des Infirmières.* Cette association compte un groupement de dix mille adhérentes, sous la présidence de Mademoiselle d'Airoles, à qui est due cette initiative, inspirée par la grande guerre. Près de neuf cents déléguées se sont rendues étudier, sous le regard de Marie, les questions d'actualité intéressant l'infirmière, aussi bien que l'ensemble des moyens mis à sa disposition, pour opposer, dans sa sphère d'action, une digue à l'infiltration de certains principes néfastes, susceptibles de saper par sa base, la morale et les mœurs, et, par le fait, d'affecter la société et les peuples en général.

Sous la présidence de Son Excellence Monseigneur Pierre-Marie Gerlier, évêque de Tarbes et Lourdes, et le patronage d'ecclésiastiques éminents, directeurs des Associations Catholiques dans les différents pays représentés, [1] les séances d'études de ce Congrès m'ont révélé, que, là où la religion saura affirmer ses droits et les défendre aussi énergiquement, elle ne sera pas loin d'être respectée, même des esprits forts, ou de ceux qui, sous couleur de rationalisme, attentent aux lois divines portées par le Créateur Lui-même.

[1] Les RR. PP. Garesché, S.J., des Etats-Unis, Fischer, O.S.C., d'Allemagne, et Monsieur l'abbé Guérin, de France.

A tout le moins, est-il noble et grand d'avoir le courage de ses convictions religieuses, en face d'un ennemi aussi subtil que puissant !

Au soir de ce Congrès, Son Excellence Monseigneur Gerlier nous invita aimablement à lui réserver une visite. Ce digne prélat, émule des Ravignan, garde un excellent souvenir à la ville de Montréal qu'il visita lors du congrès eucharistique de 1910, et où il compte à titre d'ami fidèle, le docteur Georges Baril, médecin de l'Hôtel-Dieu.

Sa bonté est de celles qui rayonnent, et, avec quelle chaleur il parle de la Vierge de Lourdes, aimant à rappeler que c'est au fond des cœurs que se réalise chaque jour, chez les malades comme chez les valides, le plus beau triomphe de la Vierge par le triomphe de la grâce divine.

Les jours subséquents—car nous fûmes huit jours entiers dans la cité mariale—multiplièrent nos visites à la basilique, à la chapelle du Rosaire où de riches tableaux de mosaïques représentent les quinze mystères, et à la Grotte bénie pleine de puissante attraction.

Chaque jour, les pèlerinages se succèdent, les cérémonies recommencent, les malades viennent en foule, le miracle répond souvent à la

confiance, et... jamais une ombre de lassitude : la ferveur brille toujours.

Quel touchant spectacle que de voir des gens sans respect humain, adresser à Dieu de longues supplications, les bras en croix, ou sans souci de la boue, s'agenouiller pieusement et baiser avec humilité cette terre du miracle.

La bénédiction des malades, soit, de chaque malade, faite avec le Saint-Sacrement, au retour de la procession, a quelque chose de solennel, de doux et de poignant à la fois, qui fait perler des larmes.

Comme aux jours où le Sauveur parcourait la Galilée, une voix s'élève : « Mon Dieu, faites que je voie ! »—« Seigneur, faites que j'entende ! »—« Seigneur ! ... que je marche.»—« Mon Dieu, guérissez-moi !...» et toute la foule de répéter cette ardente supplication en face de l'Hostie... de Jésus qui bénit encore la souffrance, et, s'Il ne la guérit, du moins la console toujours ! C'est un fait : tout le monde laisse Lourdes joyeux, nous dit son pieux évêque, Son Excellence Monseigneur Gerlier. Et c'est ainsi, que moi-même, je lui dirai adieu, demain, après avoir déposé aux pieds de l'Immaculée, le faisceau de supplications répondant aux nécessités de toutes les âmes qui me sont chères, et emportant de ce coin du ciel pyré-

néen une espérance affermie et un culte sincère pour l'Enfant si humble des Pyrénées, dont j'ai vu la pauvre maison paternelle et à qui, le 8 décembre prochain, l'Eglise dira, par la voix de son Pontife Suprême : « Sainte Bernadette Soubirous, priez pour nous. »

Oui, Lourdes baigne les âmes de lumière et d'amour : la présence de l'Immaculée, semble-t-il, demeure « flottante » dans le mystère de ces lieux où, dix-huit fois, son pied virginal vint se poser au creux du rocher, de même que le frisson qui secoue parfois les feuilles des grands arbres surplombant la Grotte, paraît annoncer encore la « céleste Dame » qui apportait à Bernadette le message du ciel. Pénétrante et douce comme une effluve printanière, une mystérieuse influence se dégage de ces lieux sanctifiés par le sourire de la Vierge. L'éternel murmure du Gave lui-même incite nos lèvres à ne se fermer ici-bas, que pour continuer à mieux bénir l'Immaculée dans les siècles sans fin.

Un dernier mot du Chemin de la Croix, aux stations disséminées dans les sinuosités de la montagne géante, et que nous parcourons dans des sentiers rocailleux. Les personnages, en bronze, de grandeur naturelle, rappellent la

réalité et je sais, telle station, la neuvième, par exemple, où le cœur humain, quel qu'il soit, doit avoir peine à se défendre d'une profonde pitié et d'un surnaturel amour.

On a su profiter des beautés du site, sans le défigurer, et quand, devant la dernière station, une grotte béante, taillée dans le roc, s'apprête à recevoir le Corps inerte du Christ Rédempteur, que deux de ses disciples vont y déposer avec respect, toute l'histoire de la Passion a passé sous nos yeux en traits vivants.

Les Pyrénées, d'ailleurs, formées de stalactite et de stalagmite sont riches de grottes naturelles. Celle de Sainte-Madeleine, non loin de la dernière station de la voie douloureuse, nous donne l'impression que plusieurs ermites y devaient vivre à l'aise, si toutefois, il y en eût jamais à Lourdes, dont l'origine remonte très loin au cours des siècles.

Son château-fort, merveilleusement situé sur la colline qu'il couronne, date des temps féodaux, et l'histoire de Lourdes se perd presque dans la nuit des temps, tout comme les vapeurs qui montent au sommet de ses montagnes au soleil levant, par un jour de brouillard, confondent ensemble ciel et terre pour élever notre pensée jusqu'à Dieu, l'Immuable, l'Infini d'hier et de toujours !

DERNIERS JOURS A PARIS

La somptueuse "reine",
Sans paraître y songer,
Tels les flots de la Seine,
Court vers l'éternité !

24 juillet. Revenues dans la grande capitale pour y passer les quelques jours qu'il nous reste à vivre sous le ciel de France, nous aurons à peine le temps de jeter un rapide coup d'œil sur les monuments historiques qui font la beauté, j'allais dire, la majesté de Paris.

Au matin du 25, un ancien hôte de l'Hôtel-Dieu de Montréal, le général Sabatier, qui conserve une vive gratitude à cette chère Maison pour le cordial accueil reçu là-bas, vient nous rendre visite, et, avec une charmante simplicité, nous offre de nous accompagner au Louvre, témoignant son désir ferme de ne pas nous voir quitter Paris, sans emporter le souvenir de ce que fut la France au temps de la royauté, c'est-à-dire, de sa splendeur !

En compagnie de ce distingué cicérone, nous

parcourons le palais des rois, transformé en musée national, où se sont donné rendez-vous les chefs-d'œuvre de l'art : sculpture, peinture, antiquités, mais qui conserve, tout de même, dans ses murs, ses vastes cours, ses appartements royaux, les vestiges historiques de la monarchie, dont le seul nom fait tressaillir encore notre bon général et laisse briller une larme dans ses yeux, habitués pourtant, à contempler sans sourciller le feu des batailles.

Hélas ! les gloires de la royauté ont passé comme passera notre vie pauvre et obscure, mais combien plus heureuse et douce, elle, écoulée sous le regard et dans le voisinage de Dieu !

Au retour, le digne général, dont l'âme, on le sent, vibre tout entière pour sa France bien-aimée, nous montre les quartiers du vieux Paris, de la Madeleine, des Champs-Elysées, de Saint-Germain, résidence de l'aristocratie... Les avenues splendides : de l'Opéra, du Louvre, de l'Université... (le Pavillon canadien nous fut délicatement indiqué) Les places : de la Concorde, du Palais Royal, de Vendôme... Les monuments : Tour Eiffel, les Invalides... Les promenades : Champs-Elysées, Jardins du Luxembourg, Saint-Germain-des-Prés, Mont-

souris... Les arcs de triomphe : du Carrousel, de l'Etoile... Ce dernier abrite somptueusement la *tombe du soldat inconnu.* Née sur les hécatombes de la dernière guerre, la pensée d'honorer ainsi les braves, tombés au Champ d'Honneur,—et dont on ignore le lieu du sommeil suprême—a fleuri dans la plupart des villes que nous avons traversées ; enfin Boulogne, véritable forêt aux délicieux sous bois, nous fait franchir les fortifications et aux portes de Paris, termine notre intéressante tournée historique.

L'excellent général mérite, certes, notre entière gratitude, de même que le premier mot de notre reconnaissance franchit l'Océan pour s'adresser au dévoué docteur J.-E. Dubé, qui nous a valu la bienveillance des Sabatier, des Sergent, des Arloing et autres, dont l'heureuse rencontre, en terre française, nous fut une faveur vivement appréciée.

La bienveillance n'a pas dit son dernier mot: Son Eminence le cardinal Verdier, archevêque de Paris, après avoir salué à Lourdes même, les représentantes de l'Hôtel-Dieu de Montréal, avec qui j'ai toujours partage d'honneur, nous avait invitées à assister à la messe dans sa chapelle privée à Paris.

Mercredi, le 26 juillet, fête de sainte Anne, nous répondions à sa toute paternelle invitation, communiions de sa main, et, nous inclinant simplement devant son désir, prenions ensuite le « petit déjeûner » à sa table, en compagnie d'un abbé, de son médecin et de la dame de ce dernier.

Son Eminence est rayonnante de bonté et de simplicité : caractère magnifique des âmes vraiment grandes; aussi, ce Prince de l'Eglise nous laissa-t-il toutes pénétrées des aimables vertus qui brillent en sa personne de digne fils de Monsieur Olier.

27 juillet.—Pour visiter une Maison d'Assistance Publique, on exige à Paris, un permis, délivré par le Directeur en Chef.

Munies de ce document, d'ailleurs facilement obtenu par sœur Allard, en raison de son mandat de déléguée de la province de Québec, nous nous rendons à la Salpêtrière, construite au temps de saint Vincent de Paul, et que dirigèrent ses Filles de la Charité dont la blanche cornette effraya la Révolution, laquelle ne sut rien de mieux que de les remplacer par des infirmières laïques.

L'édifice, en harmonie, du reste, avec tout

ce que produisit la France glorieuse des XVIe et XVIIe siècle, garde sous la morsure des ans, l'aspect imposant de jadis, enrichi de la majesté séculaire qui décore son front. Ses cours intérieures sont spacieuses, cultivées avec art, émaillées de fleurs aux teintes variées, ombragées de grands arbres et de petits, genre acacia.

La chapelle, de forme octogonale, est surmontée d'un dôme ; les salles aboutissaient autrefois à chaque angle et, de leurs lits, les malades pouvaient avoir vue sur le sanctuaire.

Une partie de l'édifice a été restaurée tout dernièrement, et l'autre partie verra un « rajeunissement » prochain, de sorte que la Salpêtrière figurera peut-être avec avantage des siècles encore !...

Puisse-t-elle saluer dans l'avenir la blanche cornette, qui, je n'en saurais douter, ferait tressaillir la pierre de ses vieux murs, car l'âme de la Salpêtrière porte l'empreinte mélancolique du destin malheureux, qui lui a ravi la Sœur de Charité.

La France, ne puis-je le consigner ici, traverse, semble-t-il, une période d'accalmie, je dirais volontiers, de renaissance chrétienne : on sent passer sur son Etre, un souffle de

dévouement et d'activités catholiques, qui, après avoir agi dans l'ombre, s'affirme présentement sans témérité, mais avec la fermeté simple et vraie de ses convictions et de sa croyance.

Le dernier Congrès de Lourdes m'a été toute une révélation de ce ferment qui bouillonne et prépare, qui sait ? la régénération de la patrie.

Une visite entre autres, [1] m'a prouvé que des œuvres admirables ont surgi un peu partout, sous l'initiative de femmes supérieurement douées, toutes trempées de dévouement et d'héroïsme, travaillant à atteindre les âmes en soignant les corps, et réalisant ainsi toute la série des œuvres sociales destinées à grouper, protéger, orienter les vies vers l'idéal chrétien.

Le succès a couronné leurs pieux efforts ; des quartiers entiers ont subi leur salutaire influence, et daigne le Seigneur bénir davantage toujours leurs nobles entreprises.

L'Etat même se montre plus tolérant, disons mieux, bienveillant: à témoin, les décorations qu'il décerne aux religieuses méritantes de son pays et des pays étrangers...

Cette déférence honore les Ministres de l'Etat comme s'honorera notre Province de Québec

[1] Fondation de Mademoiselle de Miribel.

de la décoration accordée à sœur Allard, sa digne représentante à qui Mademoiselle Chaptal, présidente du Congrès de Paris-Bruxelles, vient de remettre une médaille de bronze de la part du Ministère de l'Assistance Publique. Même s'il se cache sous la bure, ayant rompu avec les honneurs,... le mérite a droit à l'honneur, au nom de la religion dont il sert les intérêts. Et, à ce titre, je souligne d'un simple trait, celui de ma bien-aimée compagne.

A la veille de dire adieu à la chère et douce France, Versailles nous offre la synthèse de l'épopée royale, de sa splendeur, et du néant creusé sur les trônes et les empires.

Ses jardins sont immenses et renferment les deux Trianons, le Hameau de la reine Marie-Antoinette, un Temple aux colonnes corinthiennes, bâti sur un gracieux îlot.

La façade du palais a cinq cent quatre-vingts mètres (1,750 pieds) et compte plus de quatre cents fenêtres ou portes. L'intérieur est tout de marbre et d'or ; *cent trente-six* genres différents de marbre y ont été réunis. Les voûtes et les plafonds sont revêtus de peintures admirables sur marbre : c'est d'un luxe insoupçonné...

Dans la salle des « miroirs », les peintures

murales relatent toutes les guerres de France, depuis celle de Tolbiac jusqu'à la défaite de Waterloo. Les tableaux les plus poignants, toutefois, sont ceux que reconstitue la pensée ; premièrement, à la vue du balcon d'où le roi Louis XVI et la reine Marie-Antoinette essayèrent, en vain, d'apaiser la foule ameutée, réclamant avec fureur la Famille royale, et secondement, en face du grand escalier descendu par cette dernière, pour la suprême infortune.

Tout près de là, c'est Malmaison, au souvenir analogue de Napoléon 1er et de l'impératrice Joséphine. Comme à Versailles, un détail s'impose à toute observation judicieuse : le lit de camp sur lequel est mort « l'Aigle découronné de Waterloo », figurant au milieu des vestiges de sa gloire... Eloquente leçon toujours, du même douloureux refrain.

Le Louvre et Versailles, me semble-t-il, aident à fixer les grands traits de l'âme de la France, chef-d'œuvre de l'Artiste divin.

Nul n'ignore qu'il est difficile de percevoir la perfection admirable des touches et les nuances subtiles de l'harmonie dans les détails d'un chef-d'œuvre défiguré ; ainsi, quiconque veut apprécier la beauté morale de la France, doit la regarder dans son ensemble, et faire

abstraction, pour un moment, des blessures que lui a causées la franc-maçonnerie, car la grande coupable, déformatrice de la France initiale, la voilà !... La France, c'est la persécutée, la blessée qui demeure toujours « Fille aînée de l'Eglise », par l'attachement sincère de son peuple au *Credo*. Tel est du moins, le sentiment que j'emporte du berceau des ancêtres, qui y ont puisé les lumières sereines de la foi qu'ils nous ont léguée, source de bonheur et d'espérance infinie.

LE RETOUR

Plus et mieux que l'aurore
Ne s'irise au matin,
Du retour, l'aube dore
Un fortuné destin.

C'est le dernier crépuscule en terre d'Europe. Ce soir, *29 juillet*, nous nous confierons de nouveau aux flots majestueux de l'Atlantique, pour voguer vers les rives aimées du sol natal.

Que Marie, l'Etoile radieuse des mers guide l'*Alaunia* et nous accompagne heureusement au port !

Nos adieux au cher couvent de Cluny ne peuvent, certes, revêtir qu'un caractère de profonde reconnaissance et de sympathique fraternité, puisque, accueillies à leur « Foyer» par la révérende Mère Catherine-de-Jésus-Christ (d'Ornellas),—déléguée de Paris au congrès des infirmières tenu à Montréal, en 1929, et dont chacun se plaît à louer les mérites—nous y fûmes traitées avec une exquise et cordiale affabilité. La révérende Sœur

Henri de Saint-Martin, directrice du « Foyer » à qui nous sommes redevables de mille et une prévenances aimables, nous accompagne à la gare Saint-Lazare, tout, comme au soir d'un suprême adieu, le ferait une sœur chérie. Dernière délicatesse se posant sur une coupe remplie, et qui, sans la faire déborder, comble la mesure. Aussi, qu'il me soit permis de le redire :

> De la mère patrie, au doux pays de France,
> Quand revivra pour moi l'immortel souvenir,
> En un jour sans déclin, dans sa reconnaissance,
> Mon cœur, toujours saura, la louer, la chérir.

De la gare Saint-Lazare au Hâvre, l'étape fut franchie en une course sans arrêt, et à *onze heures p.m.*, nous embarquions sur *l'Alaunia* qui se faisait accueillant pour nous recevoir.

En retrouvant «cabine et hublot», en revoyant dans le port les navires silencieusement alignés, sous l'ombre de la nuit, et la mer immense qui nous reprendrait pour de longs jours, les derniers mois écoulés semblèrent reculer dans un vaporeux lointain, pour céder la place aux songes, pourquoi ne pas dire, à la hantise des rêves du sol natal, des joies du prochain revoir ?

A deux heures, les dernières amarres étaient

retirées, et... les côtes de France, que nous ne devions plus revoir, eurent vite fait de disparaître pour faire place à l'immensité transcendante des Cieux et de l'Océan.

Exception faite du premier jour qu'éclaira un soleil radieux, cinq jours durant, le ciel fut voilé, la bise, glaciale, la mer, à demi menaçante ; certain jour même, ses vagues devinrent houleuses sous un vent cinglant.

Le 5, un « iceberg » est signalé, mais il descend au large et nous n'avons que la jouissance de voir s'éloigner, en dérive, un palais de cristal embué de frimas. Au soir de ce jour, le soleil, frileux durant toute l'après-midi, disparaît à l'horizon dans une splendeur incomparable ; le lendemain, cependant, ses pâles rayons ne parviennent pas encore à réchauffer l'atmosphère, dont la froidure est plus vive qu'en avril dernier.

Pourtant, l'Atlantique a fui ; le golfe même, a fait place au St-Laurent dont les ondes sont limpides et la calme majesté, ravissante ; tout près des rives, là-bas, des phoques en bandes prennent leurs ébats ; *vers 3 heures,* un requin de petite dimension escorte, presque à fleur

d'eau, notre bâtiment et provoque l'intérêt des voyageurs.

Tadoussac, au confluent du Saguenay et du Saint-Laurent, bientôt La Malbaie, apparaissent gracieuses, et en imposent plus que les jolis petits villages considérés antérieurement sur la rive opposée.

Le 7 au matin, l'*Alaunia* s'éveille à Québec, dans le *bassin Louise.* Là, nous retrouvons les jours d'été, et c'est délice de contempler la *cité de Champlain* qui ne m'a jamais paru si belle, sous le couronnement de son Château Frontenac et de sa vieille Citadelle regardant toujours Lévis et les Plaines d'Abraham.

Cette dernière journée de navigation rachète tous les brouillards de la grande mer. Installées sur le pont supérieur du vaisseau, nous ne nous lassons pas de contempler le Saint-Laurent et ses riants paysages, fermés au nord par les Laurentides aux tons atténués de violet, et au sud, par les Alléghanys plus sombres. Les bords de notre grand fleuve n'ont rien à envier aux sites enchanteurs de la vieille Europe : chacun a ses beautés et ses richesses de décor.

A *deux heures,* nous sommes en face des Trois-Rivières, *cité de Laviolette*; nous passons

si près de la rive qu'il nous est loisible de la considérer tout à notre aise. Le lac Saint-Pierre élargit ensuite la nappe laurentienne qu'il parsème de verdoyants îlots ; plus haut, le parcours nous offre une série ininterrompue de plages, de petites villes et de villages où pointent des clochers.

La statue de l'héroïque *Madeleine de Verchères,* racontant son vaillant exploit de 1696 dans le fort du même nom, appelle un hommage que nous lui accordons avec élan ; enfin l'île de Montréal est saluée d'acclamations joyeuses ; bientôt, sous l'ombre qui descend, la Croix lumineuse du Mont Royal fixe l'attention de tous les passagers, et, quand nous sommes bien en face de la métropole,—ô puissance évocatrice du souvenir qui constitue l'un des charmes de la pensée—les tours carrées de Notre-Dame me reportent un moment vers Paris...

A neuf heures, vingt minutes, les chères sœurs tourières venues à notre rencontre posent le pied sur l'*Alaunia*; quelques minutes plus tard, plus heureux sont les nôtres, de fouler le sol canadien...

Les joies du retour de la très honorée Mère Lacas et de sœur Allard mettent en liesse tout

l'Hôtel-Dieu... Je partage son bonheur jusqu'au lendemain, alors que l'adieu se retrouve encore sur mes lèvres, s'adressant, cette fois, aux compagnes aimées qui, depuis près de quatre mois, m'ont entourée de tendresse et de prévenante bonté. Aussi, ce long *au revoir,* sous quel merci il se voile ! Pauvre cœur humain ! il ressemble à une harpe éolienne que la plus légère brise ferait vibrer. Faut-il donc s'étonner qu'il tressaille tout entier quand soudain, bruissent les grands vents de l'affection et de la reconnaissance ?

Le trajet vers les « Bois-Francs » s'accentua de réminiscences, parsemé qu'il est, sur tout le parcours, d'endroits intéressant la gamme complète de l'affection familiale... Nicolet m'offre le bonheur de saluer notre vénéré Premier Pasteur et Monseigneur notre Supérieur ecclésiastique qui s'y trouve par une heureuse coïncidence ; Saint-Célestin me permet quelques minutes d'arrêt à la « Tour des Martyrs », sanctuaire très riche en reliques des saints ; enfin très humble, mais sanctuaire encore pour moi, la maison paternelle cache sa façade, ou mieux, est blottie tout entière dans la verdure sur le bord de la route... D'un œil attendri, je regarde se profiler l'ombre tou-

jours aimée du foyer familial, escomptant le « suprême voyage du temps à l'éternité » pour lui réserver plus et mieux... Par contre, le bon vieux père qui, entouré de « grands » et de petits-enfants, m'attendait au seuil de la demeure, fait route avec moi : délicatesse du bon Dieu qui devient aussi la plus agréable des compensations.

En définitive, visite de l'église Saint-Christophe d'Arthabaska, dont les superbes verrières me rappellent celles admirées en terre d'Europe, et... en face d'une Croix lumineuse encore —celle du Mont Saint-Michel—l'Hôtel-Dieu dresse ses murs... c'est le lieu du repos, la halte par excellence... le foyer de prière, de labeur et de paix où refleuriront pour jamais, la reconnaissance et le souvenir.

TABLE DES MATIERES

Pages

Avant-Propos 7

VERS L'INCONNU

Départ et traversée 9

UN COIN DE NORMANDIE

Honfleur — Lisieux — Alençon 39

DANS NOS FOYERS RELIGIEUX

Ernée — Pontmain 49
Laval 58
Baugé 63
Beaufort 68
La Flèche — Le Mans — Solesmes 70
Beaupréau — Angers — La Vendée 83

LA VILLE ÉTERNELLE

Châlonnes — Chartres — Paris 89
L'Italie — Pise — Gênes 92
Rome 97-128
Genazzano — Subiaco — Tivoli — Campo Santo 121

Pages

LA PROVENCE ET LA BELGIQUE

Pise — San Remo — Vintimille — Menton — Arles — Marseille — Toulon — Nice 152
Nîmes 154
L'Isle — Avignon 157
Lyon — Ars — Paray-le-Monial — Nevers 160
Lobbes 169
La Flandre — Gand 171
Knocke-sur-Mer — Congrès International des Hôpitaux — Bruges 172
Paris 176

PARIS-BRUXELLES

Paris 179
Bruxelles 193

LOURDES

75e anniversaire des Apparitions de l'Immaculée 197
Congrès International des Infirmières Catholiques .. 201

DERNIERS JOURS À PARIS

Le Louvre — Versailles — Malmaison 207

LE RETOUR

Adieux 217

BNQ
000 179 199